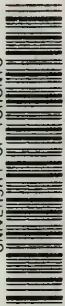
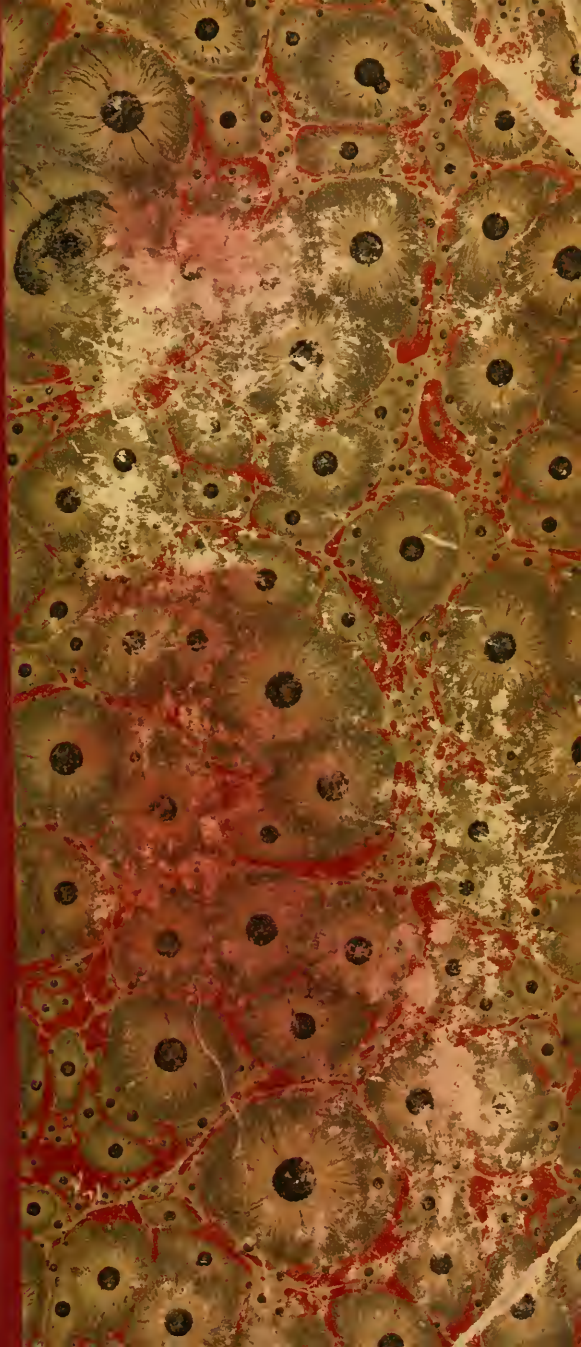


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01242548 4







POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, Éditeurs
11, RUE DE GRENELLE, 11

A LA MÊME LIBRAIRIE

André Chénier

Poésies — EDITION CRITIQUE. Etude sur la vie et les mœurs d'André Chénier. — Bibliographie des Œuvres posthumes. — Aperçu des Œuvres inédites. — Variantes, Notes, Commentaires et Index, par L. BECQ DE FOUQUIÈRES. 2^e édition, revue et corrigée, ornée d'un portrait d'André Chénier, avec signature en *fac-similé*. 1 volume in-18 jésus de 600 pages. Prix. 6 fr.

Œuvres en prose. — Nouvelle édition, revue sur les textes originaux, précédée d'une Etude sur la vie et les écrits politiques d'André Chénier et sur la conspiration de Saint-Lazare, accompagnée de Notes historiques et d'un Index, par M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES. 1 vol. 3 fr. 50

François de Pange

Œuvres (1789-1796). De la sanction royale. — Réflexions sur le délateur. — Observations sur le crime de lèse-nation. Les contradictions de J.-J. Brissot. — Fragments posthumes, recueillis et publiés avec une Etude sur sa vie et ses œuvres, des notes et une table analytique, par L. BECQ DE FOUQUIÈRES. 1 vol. 3 fr. 50

L. Becq de Fouquières

Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres, accompagnés d'appendices relatifs au marquis de Brazais, aux frères Trudaine, à F. de Pange, à Mme de Bonneuil, à la duchesse de Fleury. 1 volume. 3 fr. 50

POÉSIES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR H. DE LATOUCHE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

—
1893

Tous droits réservés.

39973
24/9/97

PQ
1965
A1
1893

TABLE GÉNÉRALE

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'ANDRÉ CHÉNIER....	IX
LE JEU DE PAUME.....	XXVI
SUR LES SUISSES RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX.	XXVII

IDYLLES.

I. L'ARISTYS.....	3
II. L'AVEUGLE.....	8
III. LA LIBERTÉ.....	17
IV. LE JEUNE MALADE.....	23
V. LE MENDIANT.....	27
VI. MNAZILE ET CHLOÉ.....	38
VII. LYDÉ.....	40
VIII. ARCAS ET PALÉMON.....	42
IX. BACCHUS.....	44
X. EUPHROSINE.....	45
XI. HYLAS.....	45
XII. NÈÈRE.....	47
XIII. SUR UN GROUPE DE JUPITER ET D'EUROPE.....	49
XIV. LA JEUNE TARENTINE.....	50
XV. CHRYSÉ.....	51
XVI. AMYMONÉ.....	52
XVII. INNAÏS.....	53
XVIII. ÉPIGRAMME D'ÉVÉNUS DE PABOS.....	54
XIX. LA JEUNE LOCRIENNE.....	51
XX. ÉPILOGUE. — Voilà ce que chantait aux naïades prochaines..	55

FRAGMENTS D'IDYLLES.

1. OËta, mont ennobli par cette nuit ardente.....	57
2. J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle.....	57
3. Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche.....	58
4. Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur.....	58
5. J'apprends, pour disputer un prix si glorieux.....	59
6. Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre.....	59
7. Tu gémiss sur l'Ida, mourante, échevelée.....	60
8. Ah! prends un cœur humain, laboureur trop avide.....	61
9. Au sang de ses enfants, de vengeance égarée.....	61
10. Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile.....	62
11. Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon.....	62

12. Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle.....	63
13. L'impur et fier époux que la chèvre désire.....	63
14. Toi l de Mopsus ami! Non loin de Bérécyntbe.....	63
15. Virginité chérie, ô compagne innocente. (<i>Imité de Sapho.</i>).....	64
16. Comme aux bords d'Eurotas.....	64
17. PANNYCHIS.....	65
18. A compter nos brebis je remplace ma mere.....	67
19. LES COLOMBES.....	67
20. MES MANES A CLYTIE.....	68
21. <i>Traduit de Pindare.</i>	69
22. PETITS FRAGMENTS	70
23. ÉPILOGUE. — Ma muse pastorale aux regards des Français.....	71

ÉLÉGIES.

I. A ABEL	73
II. <i>Imité d'une idylle de Bion.</i>	74
III. O lignes que sa main, que son cœur a tracés.....	75
IV. Ah! je les reconnais et mon cœur se réveille.....	78
V. Jeune fille, ton cœur avec nous veut se faire.....	80
VI. AUX DEUX FRÈRES DE PANGE.....	81
VII. AUX FRÈRES DE PANGE.....	84
VIII. A DE PANGE L'AÎNÉ.....	86
IX. Ainsi, vainqueur de Troie, et des vents et des flots.....	89
X. AU CHEVALIER DE PANGE.....	91
XI. Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude	94
XII. J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.....	95
XIII. <i>Imité de la XVI^e idylle de Bion.</i>	96
XIV. O Muses, accourez; solitaires divines.....	97
XV. Souvent le malheureux songe à quitter la vie.....	100
XVI. O jours de mon printemps, jours couronnés de rose.....	102
XVII. Ah! des pleurs! des regrets! lisez, amis. C'est elle.....	105
XVIII. AU MARQUIS DE BRAZAIS.....	106
XIX. Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle.....	106
XX. L'art des transports de l'âme est un faible interprète.....	111
XXI. Reste, reste avec nous, ô père des bons vins.....	111
XXII. O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore.....	114
XXIII. Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.....	116
XXIV. Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne.....	117
XXV. S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre.....	118
XXVI. Souffre un moment encor; tout n'est que changement.....	119
XXVII. Non, je ne l'aime plus; un autre la possède.....	121
XXVIII. Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête.....	123
XXIX. De l'art de Pyrgotèle élève incéneux.....	125

TABLE GÉNÉRALE.

VII

XXX. A DE PANGE AÎNÉ.....	127
XXXI. A LE BRUN.....	128
XXXII. A DE PANGE AÎNÉ.....	131
XXXIII. A LE BRUN.....	133
XXXIV. Hier, en te quittant, enivré de tes charmes.....	136
—XXXV. O nécessité dure ! ô pesant esclavage.....	138
XXXVI. Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.....	139
XXXVII. LA LAMPE.....	142
XXXVIII. Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux.....	144
—XXXIX. AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE.....	147

FRAGMENTS D'ÉLÉGIES.

1. Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours.....	151
2. Mes chants savent tout peindre ; accours, viens les entendre....	151
—3. Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire.....	152
4. Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs.....	153
5. Tout mortel se soulage à parler de ses maux.....	153
6. La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre.....	154
—7. Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères.....	154
—8. Le courroux d'un amant n'est point inexorable.....	155
9. Viens pres d'elle au matin, quand le dieu du repos.....	155
10. Va, sonore habitant de la sombre vallée.....	156
11. Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène.....	156
—12. Allez, mes vers, allez ; je me confie en vous.....	157
13. Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux.....	157
14. Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue.....	158
15. Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.....	159
16. Eh ! le pourrais-je au moins ? suis-je assez intrépide.....	159
—17. Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs.....	160
—18. O délices d'amour ! et toi, molle paresse.....	160
19. Que ton œil voyageur de peuples en déserts.....	162
20. Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde.....	164
21. Ile charmante, Amphitrite, ta mère.....	165
22. Soit que le doux amour des nymphes du Permesse.....	165
—23. Tel j'étais autrefois et tel je suis encor.....	166

ÉPITRES.

—I. A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS.....	167
II. A LE BRUN.....	174
III. AU MÊME.....	175
IV. AU CHEVALIER DE PANGE.....	180

POÈMES.

—I. L'INVENTION.....	183
—II. HERMÈS.....	195

III. SUZANNE	212
IV. L'AMÉRIQUE. (Fragments.).....	222
V. L'ART D'AIMER	224
VI. LA SUPERSTITION. (Fragments.).....	231

POÉSIES DIVERSES.

I. SUR LA FRIVOLITÉ.....	233
II. LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.....	234
III. Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile.....	235
IV. Sans parents, sans amis et sans concitoyens... ..	236
V. Laissons là les Anglais.....	237
VI. Voyez rajeunir, d'âge en âge.....	238
VII. CHANSONS DES YEUX. (<i>Imité de Shakespeare.</i>).....	238
VIII. SUR LA MORT D'UN ENFANT.....	239
IX. Ah! j'atteste les cieus que j'ai voulu le croire.....	240
X. Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux.....	241
XI. SUR UN POÈTE SOI-DISANT.....	241
XII. Or venez maintenant, graves compilateurs.....	242

HYMNES.

I. HYMNE A LA FRANCE.....	243
II. AU BORD DU RHÔNE, le 7 juillet 1790.....	247
III. La liberté fut comme Hercule en naissant invincible.....	248

ODES.

I. A MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER.....	249
II. O mon esprit! au sein des cieus.....	249
III. BYZANCE	252
IV. J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire.....	253
V. AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER.....	254
VI. A FANNY. — Non, de tous les amants les regards, les soupirs..	256
VII. A LA MÊME. — Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire.	257
VIII. A LA MÊME. — Mai de moins de roses, l'automne.....	258
IX. A FANNY MALADE.....	259
X. VERSAILLES.	262
XI. A CHARLOTTE CORDAY.....	264
XII. LA JEUNE CAPTIVE	267
XIII. A MADemoiselle DE COIGNY.....	269
XIV. Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs.....	270

IAMBES.

I. Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres.....	271
II. Sa langue est un fer chaud; dans ses veines brûlées.....	272
III. Quand au mouton bêlant la sombre boucherie.....	273
IV. Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste.....	274
V. DERNIERS VERS DU POÈTE	276
ÉPIÏRE A ANDRÉ CHÉNIER, par Le Brun.....	277
HOMMAGE A ANDRÉ CHÉNIER, par M. Jules Lefèvre.....	281

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'ANDRÉ CHÉNIER .

André Chénier succomba dans la trente et unième année de son âge , le 7 thermidor an II , 25 juillet 1794, et ses œuvres ne furent publiées pour la première fois qu'en 1819, c'est-à-dire vingt-six ans après sa déplorable mort.

Nous disions , dans la première édition de ces poésies : « André Chénier n'avait laissé dans le souvenir de quelques amis des lettres qu'un nom promis à la célébrité. Sa gloire était moins fondée sur des titres que sur des regrets. Son talent ne fut longtemps attesté que par ces fragments du genre de l'élegie ; mais ses vers étaient empreints de tant de grâce , ils avaient un tel parfum du génie antique , qu'il semblait qu'ils dussent se conserver dans la mémoire des gens de goût par la tradition du plaisir qu'on éprouvait à les connaître.

» Peut-être fallait-il laisser à ce poète , à la fois inconnu et célèbre , le prestige de sa destinée ? Peut-être y a-t-il quelque chose d'irrégulier à soulever le voile qui couvre une renommée d'innocence et de mystère ? Pour-

quoi livrer les fruits imparfaits de cette muse aux hasards de nos préoccupations, et demander deux fois au jugement des hommes ce qu'ils accordent si difficilement! J'eusse obéi à ces considérations, sans la crainte de n'être frappé de ces idées que parce qu'elles sont naturelles à ceux qui ne sont pas nés pour un grand nom, et de céder, par des abnégations faciles, à cette indifférence de la gloire qui ne suppose aucun sacrifice.

» C'est surtout aux poètes que s'adressent mon espoir et mon zèle, en mettant au jour ce recueil; c'est au peu d'hommes restés fidèles à un culte délaissé, que cette lecture peut offrir un sujet d'étude et de profitables méditations. Les livres ne manquent pas aux idées positives de ce siècle : pourquoi n'en apparaîtrait-il pas un pour ces esprits qui n'ont pas encore déserté les champs de l'imagination? Leur estime pourra consoler Chénier de l'indifférence où pourra le laisser tomber la critique. »

Aujourd'hui nous avons à constater l'immense succès de son livre, et l'influence d'un talent tout régénérateur sur l'avenir de la poésie en France. Aujourd'hui nous n'hésiterons pas à confier à la publicité jusqu'aux moindres fragments omis dans les éditions précédentes. Nous aurons à revenir sur l'autorité, maintenant établie, de ce chef de l'école moderne, naïf génie qu'un critique de cœur et de savoir, M. Sainte-Beuve, a déjà éloquemment caractérisé. Mais peut-être convient-il d'exposer d'abord quelques documents rassemblés sur la vie si rapide du poète.

Marie-André de Chénier naquit à Constantinople le 20 octobre 1762. Sa mère était une Grecque dont l'esprit et la beauté sont célèbres *. Il fut le troisième fils de

* Elle s'appelait *Santi-L'homaka*, et était propre sœur de la grand-mère de M. Thiers. Ce dernier est donc, à la mode de Bretagne, neveu d'André Chénier.

M. Louis de Chénier, consul général de France. Le plus jeune des quatre frères était Marie-Joseph, auteur de *Fénelon*, de *Charles IX* et de *Tibère*.

Conduit en France dès l'âge le plus tendre, André Chénier fut envoyé à Carcassonne, et confié jusqu'à neuf ans aux soins d'une sœur de son père. Il commença sous le ciel du Languedoc, aux bords de l'Aude, dont les souvenirs le charmaient, une éducation toute libre et toute rêveuse. Son père revint à Paris vers 1775, et le plaça, avec ses deux frères aînés, au collège de Nayarre. Son goût pour la poésie se développa de très-bonne heure. Il savait le grec à seize ans : il traduisit au collège une ode de Sapho ; et cette pièce, sans être digne de voir le jour, porte déjà le caractère d'un talent très-original.

A vingt ans, il entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois, en garnison à Strasbourg. Mais il y cherchait la gloire ; et, ne trouvant dans cette vie oisive, dans les habitudes frivoles des officiers de ce temps-là, que l'ennui et des dégoûts incompatibles avec son caractère, il revint, après six mois, recommencer à Paris des études fructueuses, parce qu'il les poursuivit sans distractions et sans maîtres.

Il recherchait le commerce de tout ce que les arts, les sciences, les lettres, possédaient de talents distingués. Il mérita, dès cette époque, l'honorable amitié de Lavoisier, de Palissot, de David, et de Le Brun, qui devina son naissant génie. Animé de la passion de l'étude, il se levait avant le jour pour s'occuper de ses travaux. Les seuls rêves de son ambition étaient d'atteindre à l'universalité des connaissances humaines.

L'excès du travail lui causa une maladie violente. Les deux frères Trudaine, ses amis d'enfance, après avoir hâté sa guérison, le décidèrent à les accompagner en Suisse. Il fit ce voyage à vingt-deux ans. On a retrouvé

quelques notes de ses impressions passagères, mais rien qui s'y rapporte à l'idée d'écrire un ouvrage. On y sent même l'embarras d'une admiration trop excitée, et cette impuissance de l'enthousiasme qui, pour créer, a besoin de la magie des souvenirs.

Au retour de cette excursion toute poétique, le comte de la Luzerne, ambassadeur en Angleterre, l'emmena avec lui. Il paraît qu'il passa à Londres des jours pénibles. Mécontent de son sort et de sa dépendance, déjà tourmenté d'une maladie qui l'obséda toujours, il épuisa en de fréquents voyages quelques années d'une vie errante, inquiète, incertaine, et ne se fixa enfin à Paris qu'en 1790.

C'est alors, à vingt-huit ans, qu'il mit dans ses travaux commencés, et dans le plan des ouvrages qu'il voulait faire, une suite et un ordre constants. Charmé des Grecs, il forma son style sur leurs divins modèles; mais, frappé de l'intolérante obstination de quelques esprits à prétendre renfermer le vol des Muses dans le cercle de leurs étroites idées, il résolut de s'en affranchir, d'essayer des routes nouvelles, et consacra ce projet dans le poëme intitulé *l'Invention*. L'amour de la nature et des vertus de cet âge où l'on méconnut l'emploi de l'or tourna ses idées vers l'églogue : c'est une vocation des âmes pures. Chatterton, dont la destinée présente avec celle de notre poëte plus d'un rapport, s'exerça aussi dans ce genre. Cette sorte de composition était assez justement discréditée parmi nous, à cause du nom de Fontenelle et de quelques autres; mais Chénier chercha les traces des maîtres, et il les a rencontrés.

Un sentiment plein d'analogie avec la poésie s'empara des inspirations de ce cœur : il retrouva toute la grâce oubliée des formes antiques pour peindre l'amour qui accable et soutient les jours du poëte. Il prend sur sa

lyre des accents d'une vérité déchirante, ce sentiment qui tient à la volupté par un lien, et par tant d'autres à la douleur.

Au milieu de ces agitations, il jeta les idées premières de plusieurs poèmes, dont les plans n'étaient point arrêtés. Sous le titre vague d'*Hermès*, il voulait, comme Lucrèce, expliquer *la nature des choses*, mais par le secours de nos connaissances modernes. Il voulait chanter l'*Amérique*, pour faire ses héros de la Faiblesse et de l'Innocence; retracer l'*Art d'aimer*, si profond, si étudié dans les mœurs françaises; enfin, dans un poème de *Suzanne*, s'emparer de toute la poésie des livres saints et de leur primitive élégance.

Il ne confiait le secret de ses espérances qu'à bien peu de personnes. Son frère, Le Brun, Roucher, de Pange et de Brazais étaient à peu près tout son aréopage. Il fuyait, comme un autre les cherche, les occasions éphémères de briller, mûrissait ses talents en silence, et dédaignait l'éclair d'une réputation qui devance ses titres.

André se livrait à ses travaux assidus, quand d'imposants événements l'empêchèrent de suivre cette carrière. L'année 1789 venait de briller pour la France; les cœurs généreux palpitaient d'espoir; et celui d'André Chénier ne pouvait demeurer indifférent dans les intérêts des lettres quand ceux de la patrie s'agitaient. Eût-il été digne de la poésie, s'il n'eût aimé la liberté?

Il lui prêta son assent, quitta la langue harmonieuse des Muses pour la pressante logique des discussions, et fit à la raison publique, qui demandait à s'éclairer, le sacrifice de sa chère obscurité. Réuni à quelques écrivains de mérite, entre autres à ses amis de Pange et Roucher, il établit, dans le *Journal de Paris*, une énergique opposition aux principes d'anarchie et aux résistances aristocratiques qui se développaient de toutes

parts. C'était former sur sa tête cette tempête destinée à l'engloutir.

On a dit assez généralement que les deux Chénier avaient professé en politique, et montré, dans le cours de notre révolution, des opinions opposées : c'est ici le lieu de rectifier cette erreur. Leur dissidence ne s'établit que sur un point, sur un point essentiel à la vérité, mais explicable par la seule différence de leurs caractères.

Lorsque les *Amis de la constitution* fondèrent leur club, sous ce titre d'abord respectable, Marie-Joseph consentit d'en faire partie. Son frère, plus éclairé et (ce qu'on oublie souvent) plus âgé que lui, pressentit quelle sinistre influence allait exercer cette association, et quel tort, peut-être irréparable, elle allait faire à une cause glorieuse. Il fut des premiers à combattre ses doctrines et son pouvoir sanguinaires par de courageux écrits. Marie-Joseph, qui trouvait dans cette assemblée d'ardents amis, peut-être quelques prôneurs, peut-être quelques appuis pour ses efforts à la tribune et au théâtre, se défendit quelque temps de croire à leurs coupables vues. Il imprima dans les feuilles publiques que les écrits de son frère ne renfermaient point sa pensée; mais, peu de temps après, il s'éloigna de cette société, devenue célèbre sous la dénomination de *Jacobins*.

Son erreur avait été courte, car elle s'était dissipée avant les premiers excès de ses collègues; mais c'en était assez pour avoir frappé les esprits. Révisés sur un point, on établit que les deux frères l'étaient sur tous; et, de là, cette opinion, encore répétée, qu'André Chénier appartenait à la cause des privilèges et des injustices. On conçoit qu'une telle conquête ait tenté l'ambition d'un parti; mais là, comme ailleurs, ses prétentions s'évanouissent devant l'évidence.

Doué d'une raison supérieure et de ce courage civil, rare en France où la valeur est commune, André Chénier devait se placer dans les rangs peu nombreux de ces hommes que n'approchent ni l'ambition, ni la crainte, ni l'intérêt personnel. La plupart des esprits ne sauraient comprendre qu'on ne tienne à aucun parti, à aucune secte, et qu'on ose penser tout seul : c'est le propre des amis de la liberté. Ceux-là se placent au milieu des factions qui se combattent; et il ne faut pas croire que, s'ils suivent cette ligne, que s'ils s'exposent dans cette carrière, la plus périlleuse de toutes, ils en méconnaissent le désavantage. N'accusons point leur habileté, pour nous dispenser d'honorer leur courage.

Le caractère d'André Chénier était armé contre toute hypocrisie et tout arbitraire : il ne voulait pas plus, comme il l'a dit lui-même, des fureurs démocratiques que des iniquités féodales; des brigands à piques que des brigands à talons rouges; de la tyrannie des patriotes que de celle de la Bastille; des privilèges des dames de cour que de ceux des dames de halle. Il eût rougi de choisir entre Coblenz et les jacobins. On le verra, au péril de cette vie qui lui fut arrachée, s'offrir à défendre Louis XVI; et, quand la cause d'une grande infortune lui parut sacrée, la plume qu'il lui prêta avait tracé les plus fortes paroles qu'on ait écrites contre cette résistance que le pouvoir monarchique voudrait opposer à la juste liberté des peuples.

Cependant les événements se précipitaient. Chénier avait mérité la haine des factieux : il avait célébré Charlotte Corday, flétri Collot d'Herbois, attaqué Robespierre; et le procès de Louis XVI vint réveiller la vengeance de ses puissants ennemis. Après avoir épuisé, dans les journaux du temps, tout ce que la raison des âmes généreuses pouvait avoir de force pour faire chan-

ger les formes de cette procédure, il proposa à M. de Malesherbes de partager auprès du roi les périls de sa tâche ; il obtint cet honneur. C'était la première fois qu'il sollicitait auprès des grands.

On sait que le roi, lorsque la sentence de sa mort fut prononcée, avait demandé à l'assemblée, par une lettre pleine de calme et de dignité, le droit d'appeler au peuple du jugement qui le condamnait. Cette lettre, signée dans la nuit du 17 au 18 janvier, est d'André Chénier. Elle a été imprimée sur la minute écrite de sa propre main, et corrigée en plusieurs passages sur les avis de M. de Malesherbes.

Tant d'imprudentes vertus avaient compromis les jours de Chénier. On le décida à quitter Paris vers 1795. Il alla d'abord à Rouen, puis à Versailles, où Marie-Joseph avait réuni des suffrages populaires. L'amitié des deux frères s'était entretenue par de continuels et réciproques témoignages. Il existe une lettre de l'auteur de *Henri VIII*, où se peint la plus ancienne et la plus fidèle affection *. C'est à son frère qu'il dédia sa tragédie de *Brutus et Cassius*, et voici la réponse d'André Chénier :

« Mon frère, le beau présent que tu m'as fait en m'adressant cette tragédie que j'ai toujours aimée ! Que j'ai eu de plaisir à entendre parler en vrai langage romain ces deux hommes illustres ! Sans doute le grand Brutus, qui écrivit un livre sur la vertu qu'il avait si bien pratiquée, ne s'était pas exprimé autrement. Qu'il m'a été doux de voir sur le théâtre les âmes de ces grands hommes, de ces nobles meurtriers, ces grands tyrannicides avec qui l'histoire m'a fait vivre, et que les bavards d'aujourd'hui jugent si bêtement sans les connaître !

* Voyez les OEuvres en prose d'André Chénier

• Ne crois pas, toutefois, voir le peuple sentir et applaudir cet ouvrage comme il le mérite. Ces vertus mâles, austères, ne sont point faites pour des peuples asservis qui ignorent tout ce qui les regarde, qui ne savent pas même comment on les gouverne, aux yeux de qui cet ardent amour de la liberté est une passion chimérique, une vertu de roman, qui, ne cherchant que l'amour ou plutôt la galanterie, aiment et idolâtrèrent

D'un cothurne indolent la rampante mollesse,

et qui semblent ne pardonner à Corneille, à Racine, à Voltaire, les sublimes chefs-d'œuvre qu'ils ont produits qu'en faveur des scènes où ils ont été assez faibles pour daigner se prêter à ce mauvais goût. Mais remonte de plusieurs siècles. Imagine-toi que tu vois jouer ton ouvrage à Rome sur le théâtre de Pompée, devant Chæréa, Thraséas, Tacite, les Pline, etc. Vois quels applaudissements, et combien tous les gens de bien se réjouissent d'entendre parler les derniers des Romains. Et, pour comble de gloire, Caius, Domitien, Néron, ces monstres, te récompensent par leur honorable haine. Poursuis, fais revivre la tragédie; ne l'amollis jamais, qu'elle soit encore la leçon du genre humain, et ajoute sur notre théâtre une quatrième palme aux trois qui font à notre nation tant d'honneur chez les étrangers, et lui en feront tant chez la postérité. »

André prit la défense de Marie-Joseph contre les injurieuses déclamations de Burke, adressa à son frère la première de ses Odes, et se plaît sans cesse à rappeler dans ses ouvrages le souvenir de leur mutuel appui.

A Versailles, le député usa de son crédit pour protéger son aîné, choisit lui-même la maison qui lui servit d'asile, et là, dans ces murs devenus une solitude, abandonné à des jours de tristesse et de paix, notre poète

eût été conservé à la France sans le plus déplorable et le plus inattendu des événements.

André apprend qu'un de ses amis, M. de Pastoret, venait d'être arrêté à Passy. Il y vole; il veut offrir à sa famille quelques paroles de consolation. Des commissaires chargés d'une visite de papiers jugèrent *suspectes* les personnes trouvées dans ce domicile, et les conduisirent toutes en prison. On rechercha l'origine de ce qu'on supposait l'acte de quelque comité; on voulut connaître de quel pouvoir il pouvait émaner, afin de fléchir ce pouvoir : ces démarches furent inutiles. Quelqu'un offrit une somme considérable pour cautionner la liberté du prisonnier : nulle autorité n'osa la lui rendre, et il était arrêté sans ordre !

Cependant les arrêts du tribunal révolutionnaire couvraient Paris de deuil. L'unique sauvegarde des prisonniers était l'oubli où ils tombaient à la faveur du nombre. Ceux qui sont sortis à cette époque de la terrible épreuve des cachots se souviennent que c'est à ce moyen de salut que tendait la sollicitude de leurs amis. Il fallait se faire oublier ou périr. Marie-Joseph, alors insulté à la tribune, devenu l'objet de la haine particulière de Robespierre, qui redoutait ses principes et enviait ses talents, n'aurait eu que le crédit de faire hâter le supplice; il s'abstenait même de paraître à la convention. Il pouvait mourir avec son frère, non le sauver. S'il est de nos censeurs qui se sentent aujourd'hui un héroïsme supérieur à cette âme qui fit parler les Calas et les Gracchus, qu'ils viennent jeter à sa statue la première pierre.

Heureux si du moins l'on eût suivi ses conseils, et si l'on se fût renfermé pour André dans cette prudence qui conserva les jours de M. Sauveur de Chénier, son frère, détenu en même temps à la Conciergerie !

Nous n'expliquons point ces détails pour réfuter la

basse calomnie qui essaya de rendre Marie-Joseph responsable du sort de son frère. Cette justification serait une injure à sa mémoire. Les plus violents adversaires de ses principes, les plus injustes détracteurs de son talent n'ont jamais trempé dans ces vils soupçons quand ils ont mérité l'honneur de le combattre. Certes, on ne connaît point de raison d'aimer Chénier à M. de Châteaubriand, son successeur à l'Académie. Il a même, dans son discours de réception, laissé revivre trop de ressentiment contre lui ; mais, dans ce discours, il ajoute : « Chénier a su, comme moi, ce que c'est que de perdre un frère tendrement aimé : il serait sensible à l'hommage que je rends à ce frère, car il était naturellement généreux. » On sait que les amis de l'un furent ceux de l'autre jusqu'à la mort. Et la mère, qui a pleuré quatorze ans André Chénier, demeura tant qu'elle vécut avec Marie-Joseph. C'était lui qui la consolait. Appelez maintenant au cœur de toutes les mères de ces calomnies haineuses ou d'un stupide aveuglement.

Mais le père des deux poètes fatiguait de plaintes inutiles les hommes puissants de cette sanguinaire époque. Imprudent vieillard ! il parvint à s'en faire entendre. « Quoi ! lui dit un de ces agents de terreur, que je ne nommerai pas parce qu'il vit encore, est-ce parce qu'il porte le nom de Chénier, parce qu'il est le frère d'un représentant, que depuis six mois on ne lui a pas encore fait son procès ? Allez, monsieur, votre fils sortira dans trois jours. »

Hélas ! et en effet. Et quand le malheureux père allait parler aux amis de son fils de ses espérances et de sa joie, on lui répondait : « Puissiez-vous ne jamais accuser votre tendresse ! »

André Chénier retoucha dans sa prison des ouvrages que son frère aurait publiés sans doute, si le travail

qu'il commença à ce sujet ne fût demeuré imparfait à cause de la dispersion des manuscrits en plusieurs mains et en plusieurs lieux.

Oserai-je exprimer l'impression que je ressentis lorsque ces ouvrages, enfin rassemblés, tracés tous de sa propre main, me furent confiés après vingt-six ans d'oubli? Chargé de ce précieux dépôt, avec quel recueillement je contemplais les traces fragiles d'une pensée qui allait devenir immortelle! Je relus ces chants avec quelque chose de l'émotion que donnent l'écrit d'une main chérie et les affections les plus proches de notre cœur. Que d'affligeantes idées me rappelaient quelques-uns de ces caractères furtivement tracés, ces lignes pressées sur d'étroits feuillets choisis pour être soustraits à l'inquisition d'un geôlier! Le temps commençait de les attaquer, et je les déployais avec un soin presque égal à celui que j'avais vu naguère employer à Naples à dérouler les manuscrits d'Épicure ou d'Anacréon. Une révolution de la nature avait presque anéanti ces vieux poètes, et nos discordes, plus terribles encore, avaient longtemps menacé un des admirables disciples de ces éternels modèles.

Toutefois le jeune poète ne fut jamais satisfait de ses esquisses. Le sens quelquefois douteux d'une pensée, les tours trop elliptiques, les mots que peut noter la critique, il les avait remarqués lui-même. Il se blâmait souvent, et j'ai retrouvé des passages qu'il avait soulignés ou censurés de sa main. Ceux de nos juges pour qui la correction est le premier des mérites, et qui sont moins touchés des beautés d'un ouvrage qu'offensés de ses défauts, pourront trouver à exercer leur blâme dans ce recueil; mais ces esprits armés contre leur plaisir se souviendront peut-être que l'auteur ne parcourut de la carrière humaine que le temps des troubles et des pas-

sions. Exigeront-ils les saveurs de l'automne d'un fruit naissant tombé sous les coups d'un orage? Si vous lui voulez une correction irréprochable, allez redemander l'infortuné au tombeau qui se ferma sur lui prématurément.

Mais qu'ai-je dit? André Chénier, peu de jours avant d'avoir été jeté dans les prisons de Saint-Lazare, avait classé ses manuscrits en trois portefeuilles, et les avait numérotés de sa main. Le premier contenait ceux de ses ouvrages qu'il jugeait terminés, du moins selon la portée de son talent, et, dans son respect pour le public, il ne destinait que ceux-là à une prochaine publication. Le portefeuille n° 2 renfermait des ébauches très-avancées, lesquelles pourtant paraissaient à l'auteur manquer des profits d'une méditation plus longue, d'un plus assidu travail, ou de quelque inspiration fortuite d'une de ces matinées qui viennent illuminer votre esprit. Ce que la vie est à l'argile, le poëte l'attendait encore de l'approbation d'un ami sans complaisance, ou de cette émulation plus mystérieuse qu'il avait coutume de puiser dans le sourire de Fanny ou de Nèere. Enfin le dernier portefeuille n'était qu'un recueil d'esquisses indéçises et de vagues projets. C'est celui-là, et celui-là seul, qui a été conservé, et que le public connaît.

Voici la préface que le poëte avait esquissée pour le portefeuille n° 1 :

« L'auteur de ces poésies les a extraites d'un grand
» nombre qu'il a composées et travaillées avec soin de-
» puis dix ans. Le désir de quelque succès dans ce
» genre et les encouragements de ses amis l'ont enfin
» déterminé à se présenter au lecteur. Mais comme il
» est possible que des amis l'aient jugé avec plus de fa-
» veur que d'équité, et aussi que les idées du public ne
» se rencontrent pas avec les siennes et les leurs, il a

» cru meilleur d'en faire l'essai en ne mettant au jour
 » qu'une petite partie de ses ouvrages. Car si le peu qu'il
 » publie est goûté, il en aura plus de plaisir et de cou-
 » rage à montrer ce qui lui reste; sinon, il vaudra mieux
 » pour les lecteurs d'être fatigués moins longtemps, et
 » pour lui de se rendre ridicule et ennuyeux en moins
 » de pages. »

Les deux autres portefeuilles, que sont-ils devenus? Cette question a trop d'intérêt pour n'être pas naturellement faite par nos lecteurs; nous souhaitons qu'elle soit résolue pour quelqu'un d'eux d'une manière plus heureuse qu'elle ne l'a été pour nous jusqu'ici. Cette sorte d'enquête publique, nous l'avons commencée autrefois dans la *Revue de Paris*.

Les manuscrits qui, en 1819, nous furent confiés par les libraires, étaient dans un désordre à confirmer pleinement ces faits. Si l'on veut savoir par quels événements les écrits du poëte ont été livrés à l'impression pour la première fois, qu'on nous pardonne quelques détails dont l'intérêt excusera peut-être la trivialité. Il nous fut dit par les libraires Baudoin qu'après avoir récemment publié en trois volumes le théâtre de Marie-Joseph Chénier, on leur avait, par convenance et comme assortiment de magasin, proposé d'acheter un volume de *vers* composé par un frère inconnu. Dès qu'on nous eut prié de parcourir les papiers de toutes formes qui composaient cette acquisition, nous reconnûmes combien il serait difficile d'y rien réunir de complet. Le peu d'ouvrages même de ce jeune ami de M. de Châteaubriand, dont les titres seuls s'étaient conservés dans les notes du *Génie du christianisme*, dans le *Mercure de France*, ou dans le *Journal de Paris*, auquel André Chénier avait confié plusieurs articles, ne se retrouvaient plus dans ce misérable dossier. Ainsi nulle trace de son poëme sur l'*Art*

d'aimer, d'un autre intitulé *Hermès*, d'un autre intitulé *Suzanne*. « Est-ce là, messieurs, tout ce que vous possédez? — Tout. — La famille n'a retenu aucun autre manuscrit? — M. Daunou, qui a fait l'office d'ami et d'exécuteur testamentaire, nous a appelés en présence des deux frères, MM. Sauveur et Constantin. Il a été apporté là deux liasses : une destinée à notre édition, et l'autre, n'enfermant, a-t-on dit, que des brouillons indignes de voir le jour, a été mise en la possession de M. Sauveur. »

On conçoit toute ma sollicitude. J'allai chez le dépositaire, dans un religieux désir de rendre au poëte tout le reste d'honneurs que la mort ne lui avait pas ravis. D'abord on opposa, à la demande de consulter les papiers rejetés, les droits d'une propriété réservée. Mais, à travers la rivalité des intérêts, je fis comprendre aisément à un frère de Chénier que, désintéressé dans ces questions, je ne sollicitais une telle confiance que pour accomplir ce que je nommais mon devoir, et obtenir l'unique récompense que je voulusse de mon travail. Il se rendit à des considérations ainsi liées à la gloire de son frère, et consentit enfin, non à se dessaisir des originaux, mais à me permettre de les lire avec lui. On serait étonné d'apprendre aujourd'hui que ce fut là qu'ont été retrouvés l'élégie du *Jeune Malade*, l'idylle des *Deux Bergers*, et ces *Fragments* que les connaisseurs nous ont su gré d'avoir recueillis, malgré le peu d'étendue des morceaux, et tout ce qu'il y avait d'inusité dans une pareille publication.

Toutefois je n'osai publier d'abord tous les fragments. Je ne saurais, pour les raisons que je dirai tout à l'heure, me repentir de cette discrétion d'alors : la réputation du poëte était toute à faire, et pouvait être compromise longtemps par tant d'imparfaites ébauches. Le volume

paraissait enorme aux libraires ; et je savais la critique de 1819 plus sensible aux défauts qu'aux qualités d'un ouvrage. La feuille le plus en crédit de cette époque m'accusa en effet d'indulgence. « Il est fâcheux que l'éditeur n'ait pas fait justice d'une grande moitié de ces » essais ; il eût mieux servi les intérêts de son auteur, » et il eût rendu le succès du livre moins problématique. »

Le public pense autrement ; et on peut surtout aujourd'hui compter qu'il ne suivra pas sans intérêt ces traces indécises, où les pas de la poésie ne sont encore empreints qu'une fois. On aimera peut-être à étudier un langage où l'économie des mots et des signes atteste l'impérieuse hâte de l'improvisation. Ce sont les plus elliptiques indices de la pensée du poëte, l'argument de sa composition. Ici une précaution pour soulager sa mémoire, là une promesse qu'il se fait à lui-même d'exécuter sa pensée. Deux coups de ce crayon annoncent quelquefois un tableau ; deux lignes incohérentes, une foule de sentiments et d'images.

L'ensemble de la poésie d'André Chénier donne l'enchantement. Elle a ce qui est le caractère des œuvres du génie : le pouvoir de vous ravir à vos propres idées, et de vous transporter dans le monde de ses créations. Vous verrez partager cette ivresse enthousiaste aux esprits les plus difficiles et les plus accoutumés, par la réflexion, à calculer l'effet de la pensée. La plupart de ses Idylles sont des modèles dont Théocrite avouerait l'ordonnance ; et ses Élégies, des inspirations où Tibulle a jeté sa flamme, où La Fontaine a mêlé sa grâce.

Mais nous oublions, en parlant des choses qui feront vivre son nom, que quelques jours lui restent encore dans la captivité, et qu'il convient d'achever une tâche douloureuse. Les deux Trudaine étaient aussi détenus à

Saint-Lazare ; et Suvée, prisonnier comme eux, s'occupait de faire le portrait d'André. Cette peinture, possédée aujourd'hui par M. de Cailleux, est la seule image qui reste de lui. C'est à Saint-Lazare qu'il composa, pour mademoiselle de Coigny, cette ode, *la Jeune Captive*, que peut-être on n'a jamais lue sans attendrissement. La veille du jour où il fut jugé, son père le rassurait encore, en lui parlant de ses talents et de ses vertus : « Hélas ! dit-il, M. de Malesherbes aussi avait des vertus ! »

Il parut au tribunal sans daigner parler ni se défendre. Déclaré *ennemi du peuple*, convaincu d'avoir écrit *contre la liberté* et défendu *la tyrannie*, il fut encore chargé de l'étrange délit d'avoir *conspiré* pour s'évader. Ce jugement fut rendu pour être exécuté le 7 thermidor, c'est-à-dire l'avant-veille de ce jour qui eût brisé ses fers, et qui délivra toute la France.

MM. de Trudaine demandèrent la faveur de périr avec lui ; mais on les avait réservés à l'exécution du lendemain (du lendemain, 8 thermidor !). Les bourreaux s'applaudissaient alors quand la victime pouvait reconnaître le sang de ses amis à la place où elle allait répandre le sien.

Chénier monta à huit heures du matin sur la charrette des criminels. Dans ces instants où l'amitié n'est jamais plus vivement réclamée, où l'on sent le besoin d'épancher ce cœur qui va cesser de battre, le malheureux jeune homme ne pouvait ni rien recueillir ni rien exprimer des affections qu'il laissait après lui. Peut-être il regardait avec un désespoir stérile ses pâles compagnons de mort : pas un qu'il connût ! A peine savait-il, dans les trente-huit victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, Créqui, de Montmorency, celui du baron de Trenck, et de ce généreux Loiserolles, qui s'empressait de mourir pour laisser vivre un fils à sa

place; mais aucun d'eux n'était dans le secret de son âme. Cet esprit qui entendit sa pensée, ce cœur parent du sien, comme a dit le poëte, Chénier l'appelait peut-être et frémissait de son vœu... quand tout à coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis six mois; et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, le peintre des *Moïses*, l'infortuné Roucher.

Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre! « Vous, » disait Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens! » un père, un époux adoré! c'est vous qu'on sacrifie! » — Vous! répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme! on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance! — Je n'ai rien fait pour la postérité, » répondit Chénier; puis, en se frappant le front, on l'entendit ajouter : *Pourtant j'avais quelque chose là!*

C'était la Muse, dit l'auteur de *René et d'Atala*, qui lui révélait son talent au moment de la mort. Il est remarquable que la France perdit, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talents à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud.

Cependant le char s'avancait, et, à travers les flots de ce peuple que son malheur rendait farouche, leurs yeux rencontrèrent ceux d'un ami, qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre un dernier devoir, et qui raconta souvent au malheureux père, qui ne survécut que dix mois à la perte de son fils, les tristes détails de leur fin.

Ils parlèrent de poésie à leur dernier moment. Pour eux, après l'amitié, c'était la plus belle chose de la terre. Racine fut l'objet de leur entretien et de leur dernière admiration. Ils voulurent réciter ses vers comme pour étouffer les clameurs de cette foule qui insultait à leur courage et à leur innocence. Quel fut le morceau qu'ils

choisirent? Quand je fis cette question à un homme dont l'âge et les malheurs commencent à glacer la mémoire, il hésita à me répondre. Il me promit de rechercher ce souvenir, de s'informer près de quelques personnes à qui, autrefois, il avait pu le raconter. Je demurai dans une pénible attente, jusqu'à ce qu'on me dit, après quelques jours, et avec l'accent d'une sorte d'indifférence : C'était la première scène d'*Andromaque*.

Ainsi, tour à tour, ils récitèrent le dialogue qui expose cette noble tragédie. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença; et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres, lorsqu'il prononça ces beaux vers :

Où, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ces sentiments étaient dans son cœur, l'époque où il succomba les explique. Pouvait-il regretter l'avenir? Il avait désespéré, en France, de la cause de la vertu et de la liberté.

Ainsi périt ce jeune cygne, étouffé par la main sanglante des révolutions. Heureux de n'avoir élevé de culte qu'à la vérité, à la patrie et aux Muses; on dit qu'en marchant au supplice il s'applaudissait de son sort : je le crois. Il est si beau de mourir jeune! Il est si beau d'offrir à ses ennemis une victime sans tache, et de rendre au Dieu qui nous juge une vie encore pleine d'illusions!

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

POÉSIES

D'ANDRÉ CHÉNIER

LE JEU DE PAUME *.

A LOUIS DAVID, PEINTRE.

I.

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine poésie :
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours :
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux ;
Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
Qu'un pays libre est leur terre natale.
Là, sous un soleil généreux,
Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
Forts, à leur croissance livrés,
Atteignent leur grandeur féconde.
La palette offre l'âme aux regards enivrés.

* Cette pièce et la suivante ayant été publiées du vivant d'André Chénier nous les imprimons ici séparément, pour éviter toutes contestations sur la propriété des œuvres posthumes.

Les autres de Paros de dieux peuplent la terre
 L'airain coule et respire. En portiques sacres
 S'élancent le marbre et la pierre.

II.

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
 Nymphé ailée, aimable sirène,
 Ta langue s'amollit dans le palais des rois,
 Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
 Oppriment ta marche incertaine,
 Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
 La liberté du génie et de l'art
 T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
 De nature et d'éternité
 Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
 Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
 Dompte les cœurs. La liberté,
 Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
 Arme ton fraternel secours.
 C'est de tes lèvres séduisantes
 Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours
 Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,
 Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
 Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne au loin semé par les doux entretiens
 Germe dans l'ombre au cœur des sages.
 Ils attendent son heure, unis par tes liens,
 Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
 Dans tous les lieux, dans tous les âges.
 Tu guidais mon David à te suivre empressé:

Quand, avec toi, dans le sein du passe,
 Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
 Sous sa main, rivale des dieux,
 La toile s'enflammait d'une éloquente vie;
 Et la ciguë, instrument de l'envie,
 Portant Socrate dans les cieux;
 Et le premier consul, plus citoyen que père,
 Rentré seul par son jugement,
 Aux pieds de sa Rome si chère
 Savourant de son cœur le glorieux tourment,
 L'obole mendié seul appui d'un grand homme;
 Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
 Des trois frères sauveurs de Rome.

IV.

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
 Appelle aujourd'hui l'industrie.
 Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
 Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
 Naît aussi pour notre patrie.
 Elle expirait : son sang était tari; ses flancs
 Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,
 A soi-même inconnue, à son heure suprême,
 Ses guides tremblants, incertains
 Fuyaient. Il fallut donc, dans ce péril extrême,
 De son salut la charger elle-même.
 Longtemps, en trois races d'humains,
 Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
 Les ministres de l'encensoir,
 Et les grands, et le peuple immense,
 Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
 Versailles les attend. On s'empresse d'élire;

On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
Les représentants de l'empire

V.

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
Fiers d'un règne antique et farouche,
De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.

Douce égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom petille un rire âcre et jaloux.

Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,

De la dignité d'homme. et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.

Le sénat du peuple est assis.

Il invite en son sein, où respire la France,

Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs

N'ont que des refus. Il commence :

Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.

Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde

Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs

Dévoiler la source féconde.

VI.

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,

Les disperser par l'épouvante.

Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas

Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,

Luit la baïonnette insolente.

Pour n'être point Français? pour commander aux loix
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
 Aux cris du peuple indifférents,
 Partageaient le trésor, l'État, le diadème?
 Mais l'équité dans leurs sauhédrens même
 Trouve des amis. Quelques grands,
 Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,
 Par ta céleste main poussés,
 Conscience, chaste immortelle.
 Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
 Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
 D'opulence perdus, des nobles insensés
 Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
 O raison! divine puissance!
 Ton souffle impérieux dans le même sentier
 Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
 Rouler en paix son onde immense,
 Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
 O France! sois heureuse entre toutes les mères.
 Ne pleure plus des fils ingrats,
 Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères;
 Tous revenus des lointaines chimères,
 La famille est toute en tes bras.
 Mais que vois-je? ils feignaient? Aux bords de notre Seine
 Pourquoi ces belliqueux apprêts?
 Pourquoi vers notre cité reine
 Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français

Trainés à conspirer au trépas de la France?
 De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais?
 Riez, lâche et perfide engance!

XI.

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
 Riez; mais le torrent s'amasse.
 Riez; mais du volcan les feux emprisonnés
 Bouillonnent. Des lions si longtemps déchaînés
 Vous n'attendiez plus tant d'audace!
 Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
 Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
 Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
 Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
 Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
 Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,
 Et meurt sous les pesants éclats
 Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
 Qui ceignaient son front détesté.
 Déraciné dans ses entrailles,
 L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
 Vole, débris infâme, et cendre inanimée;
 Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,
 Altère, étincelante, armée,

XII.

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
 Trois couleurs dans sa main agile
 Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
 Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
 En homme transformer l'argile, clay

La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.

Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.

Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
Portèrent leurs royales mains.

A son souffle de feu, soudain de nos campagnes

S'écoulent les soldats épars *scattered*

Comme les neiges des montagnes,

Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,

Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,

Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts, *melt*

Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII.

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats

ring forth Se résout la glèbe aguerrie. *war-hardened*

Cérès même et sa faux s'arment pour les combats. *scythe*

Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas

Appuyée au loin, la patrie

Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur, *fugitive*

Des paladins le fer gladiateur,

Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.

Salut, peuple français ! ma main

Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.

Reprends tes droits, rentre dans ton empire.

Par toi sous le niveau divin *level (?)*

La fière égalité range tout devant elle.

Ton choix, de splendeur revêtu,

Fait les grands. La race mortelle

sur toi lève son front si longtemps abattu.

Devant les nations, souverains légitimes,
 Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu
 Des honneurs aplanit les cimes.

XIV.

O peuple deux fois né! peuple vieux et nouveau!
 Trône rajeuni par les années!
 Phénix sorti vivant des cendres du tombeau!
 Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
 Qui nous montra nos destinées!
 Paris vous tend les bras, enfants de notre choix!
 Pères d'un peuple, architectes des lois!
 Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
 Pour l'homme un code solennel,
 Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure,
 Ses droits sacrés, nés avec la nature,
 Contemporains de l'Éternel.
 Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
 Tout obstacle est mort sous vos coups.
 Vous voilà montés sur le faite. *top*
 Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
 Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre;
 Il vous reste à borner et les autres et vous; *restrain*
 Il vous reste à savoir descendre.

XV.

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois *nevertheless*
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
 Hommes! d'un homme libre écoutez donc la voix.
 Ne craignez plus que vous, magistrats, peuples, rois,

Citoyens, tous tant que nous sommes,
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
 L'ambition, serpent insidieux,
 Arbre impur que déguise une brillante écorce.
 L'empire, l'absolu pouvoir
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
 Trop de désirs naissent de trop de force.
 Qui peut tout pourra trop vouloir.
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
 Et l'équitable humanité,
 Et la décence au doux langage.
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
 L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
 Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
 Vaincu par sa propre victoire.

XVI.

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
 De sa subite indépendance.
 Contenez dans son lit cette orageuse mer.
 Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
 Dirigez sa bouillante enfance.
 Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
 Guidez, hélas! sa jeune liberté.
 Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
 Repoussant d'antiques affronts,
 Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
 Le joug honteux qui pesait sur sa tête
 Sans le poser sur d'autres fronts.
 Ah! ne le laissez pas, dans sa sanglante rage,
 D'un ressentiment inhumain
 Souiller sa cause et votre ouvrage.

Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
 Arrivant, pour soutenir ses droits si légitimes,
 La torche incendiaire et le fer assassin,
 Venger la raison par des crimes.

XVII.

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
 Craignez vos courtisans avides,
 O peuple souverain ! A votre oreille admis,
 Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
 Ils soufflent des feux homicides.
 Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
 Nos passions par eux deviennent lois.
 La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
 Partout cherchant des trahisons,
 A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
 Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
 Leurs feuilles noires de poisons
 Sont autant de gibets affamés de carnage.
 Ils attisent de rang en rang
 La proscription et l'outrage.
 Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
 D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
 Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
 Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII.

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,
 Garde l'immuable équilibre
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux
 Son courage n'est point féroce et furieux,

Et l'oppresser n'est jamais libre.
 Périssent l'homme vil ! périssent les flatteurs,
 Des rois, du peuple, infâmes corrupteurs !
 L'amour du souverain, de la loi salutaire,
 Toujours teint leurs lèvres de miel.
 Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire,
 Sur la vertu toujours leur langue amère
 Distille l'opprobre et le fiel.
 Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
 Séjans, Tigellins empressés
 Vers quiconque est devenu maître;
 Si, voués au laçot, de faibles accusés
 Expirent sous les mains de leurs coupables frères;
 Si le meurtre est vainqueur, si les bras insensés
 Forcent des toits héréditaires,

XIX.

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
 Dit cette cour lâche et hardie.
 Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,
 L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
 Applaudissait à l'incendie.
 Ainsi de deux partis les aveugles conseils
 Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
 Dans un égal abîme, une égale démence
 De tous deux entraîne les pas.
 L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
 Veut être esclave et despote, et s'offense
 Que ramper soit honteux et bas;
 L'autre arme son poignard du seau de la loi sainte,
 Il veut du faible sans soutien
 Savourer les pleurs ou la crainte.

L'un, du nom de sujet, l'autre de citoyen,
 Masque son âme inique et de vice flétrie;
 L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
 Liberté, vérité, patrie.

XX.

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
 Le fanatisme se relève.
 Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour;
 Ministres effrayants de concorde et d'amour
 Venus pour apporter le glaive,
 Ardents contre la terre à soulever les cieux,
 Rivaux des lois, d'humbles séditions,
 De trouble et d'anathème artisans implacables...
 Mais où vais-je! L'œil tout-puissant
 Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
 Laissons cent fois échapper les coupables
 Plutôt qu'outrager l'innocent.
 Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
 Plus d'un, par les méchants conduit,
 N'est que vertueux et crédule.
 De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
 La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
 Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit
 Ailume de constantes flammes.

XXI.

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
 Roccs affermis au sein de l'onde,
 Raison, fille du temps, les durables succès
 Sur le pouvoir des lois établiront la paix;

Et vous, usurpateurs du monde,
 Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
 Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
 S'avance vers vous. Croyez-moi,
 Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes;
 Allégez-leur le poids d'un roi.
 Effacez de leur sein les livides blessures,
 Traces de vos pieds oppresseurs.
 Le ciel parle dans leurs murmures.
 Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,
 Ou si le glorieux ami, sauveur de l'esclavage,
 Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
 D'un effroi salutaire et sage,

XXII.

Apprenez la justice, apprenez que vos droits
 Ne sont point votre vain caprice.
 Si votre sceptre impie ose frapper les lois.
 Parricides, tremblez; tremblez, indignes rois.
 La liberté législatrice,
 La sainte liberté, fille du sol français,
 Pour venger l'homme et punir les forfaits,
 Va parcourir la terre en arbitre suprême.
 Tremblez! ses yeux lancent l'éclair.
 Il faudra comparaitre et répondre vous-même.
 Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
 Sans gardes hérissés de fer.
 La nécessité traîne, inflexible et puissante,
 A ce tribunal souverain,
 Votre majesté chancelante:

Là seront recueillis les pleurs du genre humain;
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

Handwritten notes:
Vaincu
non

SUR LES SUISSES

RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX, FÊTÉS A PARIS
SUR UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS.

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles :
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée :
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau ;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt ;
C'est quand tu porteras Jourdan à notre armée,
Et Lafayette à l'échafaud !
Quelle rage à Coblenz ! quel deuil pour tous ces princes,
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois !
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie ;
Que leur front doit être abattu !
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu !
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
Et qui savez baisser les yeux !

De voir des échevins que la Râpée honore *
 Asseoir sur un char radieux
 Ces héros que jadis sur les bancs des galères
 Assit un arrêt outrageant,
 Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères,
 Et volé que très-peu d'argent !
 Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
 Si sur la tombe des Persans
 Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
 Il faut de plus nobles accents.
 Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
 Vont s'élever sur nos autels.
 Beaux-arts, qui faites vivre et la toile et la pierre,
 Hâtez-vous, rendez immortels
 Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
 Ce front que donne à des héros
 La vertu, la taverne, et le secours des piques ;
 Peuplez le ciel d'astres nouveaux.
 O vous ! enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide,
 C'est par vous que les blonds cheveux,
 Qui tombèrent du front d'une reine timide,
 Sont tressés en célestes feux **,
 Sur vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
 Flotte encor dans l'azur des airs ;
 Mais s'gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
 Comme eux dominateurs des mers.
 Que la nuit de leurs noms embellisse les voiles,
 Et que le nocher aux abois
 Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
 Les Suisses de Collot-d'Herbois.

* Allusion à Pétion, maire de Paris, et à ses collègues de la commune
 Dans une circonstance grave, un général, chargé pour eux d'un ordre très-
 important, après les avoir cherchés inutilement pendant plusieurs heures
 dans Paris, les trouva, en bonne fortune, dans un cabaret de la Râpée.

Not. de l'éditeur.

** La constellation de Bérénice

ŒUVRES POSTHUMES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

IDYLLES.

I.

L'OARISTYS.

IMITÉE DE THÉOCRITE.

DAPHNIS, NAÏS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'engorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère !

Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois point si fière !
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seute à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis enère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'Amour ! l'Amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah!... si je te suis chère...
Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus ?

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave.

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :
Des enfants adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;
 Un jardin grand et riche, une maison jolie,
 Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
 Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
 Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
 Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
 Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
 Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis, mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnées.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage
 Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore....

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des dieux...

Ah !... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore.

Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue

Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... si quelqu'un vient. Ah ! dieux ! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile !... Où me cacher ? Hélas !
Me voilà nue ! où fuir ?

DAPHNIS.

À ton amant unie,

De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie,
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh ! non ! jamais... Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie ?

NAÏS.

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant, qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

II.

L'AVEUGLE.

• Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet avougle errant. •

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
 Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
 S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
 Le suivaient, accourus aux abois turbulents
 Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
 Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete,
 Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
 Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
 « Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
 Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
 Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
 Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
 Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
 Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
 « Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
 (Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
 Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
 Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !) ;
 Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
 Les humains près de qui les flots l'ont amené
 Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
 Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
 Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
 Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
 Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
 Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
 Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
 Ne me comparez point à la troupe immortelle :
 Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
 Voyez ; est-ce le front d'un habitant des cieux ?

Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
 Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
 C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
 Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
 Des chansons à Phébus voulu ravir le prix ;
 Ni, livré comme Œdipe à la noire Eurénide,
 Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
 Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
 Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
 Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
 Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
 Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
 Le pain de pur froment, les olives huileuses,
 Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
 Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
 Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
 Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
 L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
 Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
 Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
 Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
 Je erois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
 Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
 Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
 Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
 Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
 Car jadis, abordant à la sainte Délos,
 Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
 Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
 Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révéérés,

Puisque les malheureux sont par vous honorés.
 Le plus âgé de vous aura vu treize années :
 A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
 Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
 Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
 Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
 Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
 Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
 J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
 Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
 Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
 Car jusques à la mort nous espérons toujours.
 Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
 Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
 Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
 N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
 Et les riches, grossiers, avarés, insolents,
 N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
 Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
 Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
 J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
 De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
 Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
 Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
 Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
 Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
 Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
 Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,

Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux...
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieus,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
 Car sur ses bords heureux je suis déjà venu;
 Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
 Ils croissaient comme vous, mes yeux s'ouvraient encore
 Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
 J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
 A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
 J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
 Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
 Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
 Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
 La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
 Sur un arbuste assise, et se console et chante.
 Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
 Soleil qui vois, entends, connais tout; et toi, mer;
 Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,
 Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
 Muses! vous savez tout, vous déesses; et nous,
 Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
 Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
 Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
 Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
 Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
 L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
 Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
 Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
 Car en de longs détours de chansons vagabondes
 Il enchainait de tout les semences fécondes,
 Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
 Les fleuves descendus du sein de Jupiter,

Les oracles, les arts, les cités' fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles;
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bélants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes.
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts; vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.

Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine;
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aëdon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître! » Mais, avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.

Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
 Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
 Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
 Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
 Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
 Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
 L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
 Sent de sa tête énorme éclater les débris.
 Hercule et sa massue entassent en trophée
 Clanis, Démoléon, Lycobas, et Riphée
 Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
 L'héréditaire éclat des nuages dorés.
 Mais d'un double combat Eurynome est avide,
 Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
 Battent à coups pressés l'armure de Nestor;
 Le quadrupède Hélops fuit; l'agile Crantor,
 Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête.
 D'un érable noueux il va fendre sa tête;
 Lorsque le fils d'Égéc, invincible, sanglant,
 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
 Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
 S'élançait, va saisir sa chevelure horrible,
 L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
 Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
 L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
 Et le bois porte au loin des hurlements de femme,
 L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
 Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
 Déployait le tissu des saintes mélodies.
 Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
 Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
 De sa bouche abonder les paroles divines,

Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
 Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
 Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
 Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
 Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre ile ;
 Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
 Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
 Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
 Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

III.

LA LIBERTE.

UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux
 De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Biond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ;
 Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
 Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi !

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;
 Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;

Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.
Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres :
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas! que je te trouve à plaindre!

Oui, l'esclavage est dur; oui, tout mortel doit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi,
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protége-moi toujours, ô Liberté chérie!
O mère des vertus, mère de la patrie!

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige, et me brave;
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi?
Il est des baumes doux, des lustrations pures
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point; il n'est pour moi que des douleurs :
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse?
Vois la belle campagne! et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel;

Vois la pourpre des fleurs dont le pècher se pare
 Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
 Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
 De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
 Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
 D'agrestes déités quelle noble famille!
 La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
 Les épis sur le front, les épis dans les mains,
 Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
 Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas;
 Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
 Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
 Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile;
 Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
 Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
 Elle est pour moi marâtre; et la nature entière
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
 N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?
 N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux?
 Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux;
 Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante;
 Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
 Vers leur mère en criant je les vois accourir,
 Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi : mais moi, j'eus une autre fortune;
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.

Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.
 Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;
 Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
 En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
 C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.
 Je dois rendre les loups innocents et timides.
 Et puis, menaces, cris, injure, emportements,
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
 Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
 Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
 Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?
 L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
 Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.
 Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...
 Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?
 Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?

Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,
 Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
 Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
 N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
 O juste Némésis ! si jamais je puis être
 Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître.
 Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
 Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi !

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
 Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
 Me trouvera toujours humain, compatissant,
 A leurs justes désirs facile et complaisant,
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
 Qui me donna le jour pour être malheureux ;
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
 Engraisissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse
 De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
 Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
 Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
 Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
 Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
 De ta triste mémoire effacer tes malheurs
 Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car si j'étais plus sage,
 Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;

De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe , envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir ,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

IV.

LE JEUNE MALADE.

« Apollon , dieu sauveur , dieu des savants mystères ,
Dieu de la vie , et dieu des plantes salutaires ,
Dieu vainqueur de Python , dieu jeune et triomphant ,
Prends pitié de mon fils , de mon unique enfant !
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée ,
Qui ne vit que pour lui , qui meurt abandonnée ,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;
Dieu jeune , viens aider sa jeunesse. Assoupis ,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon , si jamais , échappé du tombeau ,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau ,
Ces mains , ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue ;
Et , chaque été nouveau , d'un taureau mugissant
La hache à ton autel sera couler le sang.

Eh bien ! mon fils , es-tu toujours impitoyable ?

Ton funeste silence est-il inexorable ?
 Mon fils, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,
 Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?
 Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?
 Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
 C'est toi qui me devais ces soins religieux,
 Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
 Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?
 Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
 Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.
 Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
 Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
 Me ronge ; avec effort je respire, et je crois
 Chaque fois respirer pour la dernière fois.
 Je ne parlerai pas. Adieu ; ce lit me blesse,
 Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;
 Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
 Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

—Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage,
 Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
 La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
 Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos :
 Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
 Une Thessalienne a composé des charmes.
 Ton corps débile a vu trois retours du soleil
 Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
 Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
 C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
 Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
 T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;
 Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;

Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
 Par qui cette mamelle était jadis pressée,
 Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
 O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
 Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
 Agitais les replis de leur robe de lin !
 De légères beautés troupe agile et dansante...
 Tu sais, tu sais, ma mère ? aux bords de l'Érymanthe.
 Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...
 O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
 Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
 Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
 Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
 Si blancs, si délicats ! je ne les verrai plus !
 Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe ;
 Que je la voie encor, cette vierge charmante !
 Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
 S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
 Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
 Sa voix, trop heureux père ! enchaute ta vieillesse.
 Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts, .
 Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
 Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
 S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
 Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !
 Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
 Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
 Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles !

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé
 Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?
 Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,
 C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
 S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
 Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
 Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charman
 Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe ?
 N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur
 N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?
 Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes,
 Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?
 Ou ne serait-ce point cette fière beauté
 Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
 Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?
 Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
 Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
 Cette belle Daphné?... — Dieux ! ma mère, tais-toi.
 Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? Elle est fière, inflexible ;
 Comme les immortels, elle est belle et terrible !
 Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.
 Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
 Non, garde que jamais elle soit informée...
 Mais, ô mort ! ô tourment ! ô mère bien-aimée !
 Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
 Écoute ma prière et viens à mon secours :
 Je meurs ; va la trouver : que tes traits, que ton âge,
 De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
 Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux,
 Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux ;
 Prends la coupe d'onix à Corinthe ravie ; [ma vie ;
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prende
 Jette tout à ses pieds ; apprends-lui qui je suis ;
 Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.

Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse ;
 Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse ;
 Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
 Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils ; va, la belle espérance
 Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
 Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
 De baisers maternels entremêlés de pleurs.
 Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
 Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
 Elle arrive ; et bientôt revenant sur ses pas,
 Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
 Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche :
 Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
 La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
 Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
 Tremble ; sous ses tapis il veut cacher sa tête.
 « Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
 Dit-elle ; que fais-tu ? pourquoi veux-tu mourir ?
 Tu souffres. On me dit que je peux te guérir ;
 Vis, et formons ensemble une seule famille :
 Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

V.

LE MENDIANT.

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
 La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,

Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,

.

Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;
 Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.

. Soudain, à l'autre bord,
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
 Il remuait à peine une lèvre glacée ;
 Des hommes et des dieux implorait le secours,
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
 A ce spectre hideux sorti du fond du bois,
 Vent fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
 Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
 Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
 Venge les opprimés sur la tête des rois.
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
 Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;
 L'étranger suppliant vient de la part des dieux. »
 Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
 et d'une voix encore

Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.
 Ce soir, lorsque la nuit couvrira l'horizon,
 Passe le pont mobile, entre dans la maison;
 J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans défiance.
 Pour la dixième fois célébrant ma naissance,
 Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
 Il m'aime, il n'a que moi; viens t'adresser à lui
 C'est le riche Lycus. Viens ce soir; il est tendre,
 Il est humain: il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »
 Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,
 S'enfuit; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
 Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
 Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
 L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
 Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.

Cette sage affranchie avait nourri sa mère;
 Maintenant sous des lois de vigilance austère,
 Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,
 Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
 L'enfant la voit de loin dans le fond du portique,
 Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute; il faut de toi
 Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi.
 Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
 Gémît sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
 Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
 J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
 Fais qu'il entre; et surtout, ô mère de ma mère!
 Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille; chacun fera ce que tu veux,
 Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux;
 Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.

Ta mère, mon élève (inestimable perte !),
 Aimait à soulager les faibles abattus :
 Tu lui ressembleras autant par tes vertus
 Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :
 En habits somptueux d'essences parfumés,
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or semés,
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
 Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines. •
 La table au loin circule, et d'appréts savoureux
 Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées
 Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
 Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux
 En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
 Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;
 Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
 On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;
 Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
 Est admise. La rose a couronné sa tête.
 Mais, pour que la décence impose un juste frein,
 Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
 Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
 Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
 Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
 La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;
 Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;
 Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps
 N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
 Ta pourpre, tes trésors. ton front noble et tranquille,

Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
 A ton riche banquet un peuple convié
 T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
 Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
 Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
 Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
 Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
 Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
 Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
 Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
 N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
 Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
 La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
 Par qui l'homme, souvent importun, odieux,
 Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
 Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
 Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
 Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
 Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil trainés,
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
 Lycus court au vieillard, tend la main, le relève :
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
 Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;

Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
 Souvent marchent ensemble Indigence et Vertu;
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
 Tu peux, ici dans l'ombre, attendre le soleil.
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
 Car tout mortel errant nourrit un long amour
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
 Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place après que l'indigent
 S'est assis. Sur ses mains dans l'aiguière d'argent
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
 S'approche, et vient offrir à son avide main
 Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
 « Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances.
 Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

.

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
 « Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
 L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;

Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
 L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.
 De ta ville bientôt tu reverras les toits,
 Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
 Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
 Se lève; sur eux tous il invoque les dieux.
 On boit; il se rassied. Et jusque sur ses yeux
 Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
 De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
 De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
 Oserai-je à ma langue abandonner les rênes?
 Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
 Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
 M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
 Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
 Excuse enfin ma langue, excuse ma prière;
 Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
 Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
 Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
 Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
 D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
 Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé.
 Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
 Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
 La force et le travail, que je n'ai point perdus,
 Par un peu de repos me vont être rendus.
 Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
 Je puis dresser au char tes coursiers olympiques.
 Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
 Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
 Je puis même, tournant la meule nourricière,
 Broyer le pur froment en farine légère.

Je puis, la serpe en main , planter et diriger
 Et le cep et la treille , espoir de ton verger.
 Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée ,
 Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
 Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
 Afin que nul mortel ne dise en ta maison ,
 Me regardant d'un œil insultant et colère :
 O vorace étranger ! qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent , va , nul mortel chez moi
 N'oserait élever sa langue contre toi.
 Tu peux ici rester , même oisif et tranquille ,
 Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
 — L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
 L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer
 — Il change d'infortune ! — Ami , reprends courage :
 Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
 Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein ,
 Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte , en tes discours préside la sagesse.
 Mais quoi ! la confiante et paisible richesse
 Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;
 En espérant toujours il arrive à la mort.
 Dévoré de besoins , de projets , d'insomnie ,
 Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
 Rebuté des humains durs , envieux , ingrats ,
 Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
 Toutefois ta richesse accueille mes misères ;
 Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières ,
 Puisqu'il sait , ménageant le faible humilié ,
 D'indulgence et d'égards tempérer la pitié ,
 S'il est des dieux du pauvre , ô Lycus ! que ta vie
 Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
 Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
 Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
 Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
 Fait du riche Lycus envier le destin :
 J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
 Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
 Offrit à mon travail de justes récompenses.
 « Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
 Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
 Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;
 Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
 A tous les malheureux je rendrai désormais
 Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
 Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage
 Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
 Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
 Pour vous représenter aux regards des humains.
 Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
 Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
 Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
 Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
 Et quand une mort douce et d'amis entourée
 Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
 Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
 A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
 Ne prend point les avis de l'homme secourable. •
 Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
 Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.
 Cléotas est perdu ; son injuste patrie
 L'a prive de ses biens, elle a proscrit sa vie.
 De ses concitoyens dès longtemps envié,

De ses nombreux amis en un jour oublié,
 Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
 Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
 Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
 Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
 Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
 Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages;
 Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
 Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
 Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
 Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
 Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
 Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
 Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
 Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
 Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
 Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
 D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage;
 Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
 Des corbeaux et des loups les tristes hurlements
 Répondant seuls la nuit à ses gémissements;
 N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
 D'autres consolateurs que ses larmes amères,
 Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
 A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
 Dieux! ah! grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,
 Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs;
 Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
 Ah! dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
 Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
 Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
 Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,

Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.

Parle : était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?

En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?

Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas ?

Parle : était-ce bien lui ? parle, parle, te dis-je ;

Où l'as-tu vu ? — Mon hôte, à regret je t'afflige.

C'était lui, je l'ai vu

.

. Les douleurs de son âme

Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,

A Delphes, confiés au ministre du dieu,

Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.

Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,

On les avait suivis jusques aux Thermopyles.

Il en gardait encore un douloureux effroi.

Je le connais ; je fus son ami comme toi.

D'un même sort jaloux une même injustice

Nous a tous deux plongés au même précipice.

Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)

Sa marque d'alliance et d'hospitalité.

Vois si tu la connais. » O surprise ! Immobile,

Lycus a reconnu son propre sceau d'argile ;

Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,

Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage

L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.

« Est-ce toi, Cléotas ? toi qu'ainsi je revoi ?

Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?

Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.

O Cléotas ! mon père ! ô toi qui fus mon maître,

Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,

Et ton ancien Lycus veut te servir encor.

J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
 Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
 On cherche des habits, on réchauffe le bain.
 La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
 « Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
 Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

VI.

MNAZILE ET CHLOÉ.

CHLOÉ.

Fleurs, becage sonore, et mobiles roseaux
 Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
 Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages ?
 Il visite souvent vos paisibles rivages.
 Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
 A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente
 Qui pressez mollement cette enceinte odorante.
 Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.
 Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
 Souvent ma bouche vient sous vos sombres allées,
 Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOE.

Oh ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennu
 Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !
 Peut-être je devais d'un souris favorable
 L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si pour m'encourager quelque dieu bienfaiteur
 Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur !
 J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
 A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah ! je l'ai vu ; c'est lui. Dieux ! je vais lui parler !
 O ma bouche ! ô mes yeux ! gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
 C'est elle ! ô mes regards ! ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi ! Mnazile est ici ? Seule, errante, mes pas
 Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne
 J'avais fui le soleil et n'attendais personne...

• • • • •

VII.

LYDÉ.

« Mon visage est flétri des regards du soleil.
 Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
 J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;
 Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
 J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi :
 C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
 Le plus beau des humains ? Dis-moi, fais-moi connaître
 Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.

O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.
 Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi :
 C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence ;
 Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
 O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
 N'a pu de ton visage oublier la douceur.
 Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
 Ton regard est celui d'une vierge timide.
 Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
 Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
 Viens le savoir de moi. Viens, je veux te l'apprendre ;
 Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
 Afin que mes leçons, moins timides que toi,
 Te fassent soupirer et languir comme moi ;
 Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.
 Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin

Reposer mollement ta tête sur mon sein !
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
 Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
 Les insectes volants et la jalouse abeille... »

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête et soupire.
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
 Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
 Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
 L'une, de son front blanc, va de sa chevelure
 Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
 Caresse lentement le mol et doux coton.

« Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
 Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
 Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
 Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?
 Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?
 Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
 Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,
 Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.

Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère
 Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.
 Sans doute elle est déesse. Eh quoi ! ton jeune sein
 Tremble et s'élève ? Enfant, tiens, porte ici ta main.
 Le mien plus arrondi s'élève davantage.
 Ce n'est pas (le sais-tu ? déjà dans le bocage
 Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi ?),
 Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
 Tu souris ? tu rougis ? Que ta joue est brillante !
 Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !

N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phébus si cher ?
 Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?
 Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle ,
 Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?
 Enfant, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants.
 Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants
 Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;
 Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

.

La pierre de ma tombe à la race future
 Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture. ■

.

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
 Sur ton pâle berger tomber un doux sourire,
 Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
 Dis-lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
 Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.
 Non, berger, je ne puis ; je n'en ai point pour toi.
 Ils sont tous à Mœris ; ils ne sont plus à moi. »

VIII.

ARCAS ET PALÉMON.

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis ; mais cette blonde tête
 Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
 C'est une enfant encore ; elle fuit tes liens,
 Et ses yeux innocents n'entendent pas les liens.
 Ta génisse naissante au sein du pâturage

Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage ;
 Sans répondre à la voix des époux mugissants,
 Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
 Le fruit encore vert, la vigne encore acide
 Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
 Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,
 Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
 Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
 Tourner vers les baisers sa tête languissante.
 Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
 Le sang du doux mûrier ne jaillit point encore
 La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
 Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
 Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
 Les fleurs ne sont pas tout ! le verger vient d'éclorre,
 Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
 Le fruit est mûr, et garde en sa douce âpreté
 D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
 L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
 Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
 La rose et Damalis de leur jeune prison
 Ont ensemble percé la jalouse cloison.
 Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
 Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
 L'hyménée a souri quand il a vu son sein
 Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
 Sur le coing parfumé le doux printemps colore
 Une molle toison intacte et vierge encore.
 La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
 Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

.

IX.

BACCHUS.

IMITÉ D'OVIDE (*Métamorphoses*).

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
 O Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée;
 Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
 Quand ta voix rassurait la fille de Minos.
 Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
 Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
 De pampres, de raisins mollement enchaîné,
 Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,
 Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
 Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
 L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
 Les Ménades couraient en longs cheveux épars
 Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
 Et Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée,
 Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
 Et la voix des rochers répétait leurs chansons.
 Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
 Les hautbois tortueux, et les doubles crotales
 Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
 Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
 Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
 Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
 Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
 Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

X.

EUPHROSINE.

Hi ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je sais qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

XI.

HYLAS.

AU CHEVALIER DE PANGE.

Le navire, éloquent fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.

Aux regards des héros le rivage est tranquille ;
 Ils descendent. Ilylas prend un vase d'argile,
 Et va , pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
 Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
 Reines , au sein d'un bois , d'une source prochaine,
 Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
 Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant ,
 Cette bouche , ces yeux. Et leur onde à l'instant
 Plus limpide pour lui coule ; un léger zéphire,
 Un murmure plus doux l'avertit et l'attire :
 Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;
 Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;
 Il oublie , à les voir , l'emploi qui le demande ,
 Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
 Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
 Sur l'immobile arène il l'admire couler,
 Se courbe , et , s'appuyant sur la rive penchante ,
 Dans le cristal sonnante plonge l'urne pesante.
 De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain
 Volent , fendent leurs eaux , l'entraînent par la main
 En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
 Sur leur sein , dans leurs bras , assis au milieu d'elles ,
 Leur bouche , en mots mielleux où l'amour est vanté ,
 Le rassure et le loue et flatte sa beauté.
 Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
 De la jeunesse en fleur la première étamine , *etomen*
 Où séchent en riant quelques pleurs gracieux
 Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
 D'abord j'ai cru , dit-il , que c'était mon image
 Qui , de cent flots brisés prompt à suivre la loi ,
 Ondoyante , volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure ,

Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :
 « Hylas! Hylas! » Il crie et mille et mille fois.
 Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
 Et du fond des roseaux, pour adoucir sa peine,
 Lui répond d'une voix inentendue et vaine.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
 Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
 Va trouver mon ami, va', ma fille nouvelle,
 Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
 L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants;
 D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
 Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
 Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
 A défier un jour les pipeaux de Segrais,
 Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

XII.

NÉÈRE.

.
 Mais telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
 Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
 De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
 Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
 Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
 Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort :

« O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,
 Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.

Adieu, mon Clinias ! moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, près, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère tout son bien, Néère ses amours ;
Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,
Qui pour lui criminelle, abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
Oh ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias ; je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser, en fuyant, ton oreille attentive. •

XIII.

SUR UN GROUPE

DE JUPITER ET D'EUROPE.

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flanes est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu; c'est Jupiter lui-même.
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte: il la flatte à son tour;
Et se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flane cette charge adorée,
Il s'élançe dans l'onde; et le divin nageur,
Le taureau, roi des dieux, l'humide ravisseur,
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles;
Il approche de Crète, et va voir les cent villes.

XIV.

LA JEUNE TARENTINE.

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés !
Oiseaux chers à Téthys ; doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,

Toutes, frappant leur sein et trainant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil :

« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

XV.

CHRYSE.

IMITÉ DE PROPERCE.

Pourquoi, belle Chryse, t'abandonnant aux voiles,
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?
Dieux! je t'ai vue en songe; et, de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague ionienne.
Les filles de Nérée ont volé près de toi.
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,
Quand du bélier doré qui traversait leurs ondes,
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.
Oh! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
Typhis donner ton nom et plaindre mon amour!
Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère!
Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère!
Glaucus ne te vit point; car sans doute avec lui,
Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.

Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;
Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes ,
Quand , pour te secourir , j'ai vu fendre les flots
Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

XVI.

AMYMONE.

Salut , belle Amymone ; et salut , onde amère
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque , elle frauchit les mers.
Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénée ,
Conduite à son époux par le blond Hyménée ,
Fendre la plaine humide , et , se tenant au frein ,
Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides ,
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi ,
Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.
Près d'elles descendue , à leurs yeux exposée ,
Opis et Cymodoce et la blanche Nérée
Eussent rougi d'envie , et sur tes doux attraits
Cherché , non sans dépit , quelques défauts secrets ;
Et loin de toi chacune , avec un soin extrême ,
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime ,
L'eût tourmenté de cris amers , injurieux ,
S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

XVII.

INNAÏS.

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde.
Au front de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Innaïs rendez, rendez, hélas !
Par Cybèle et Cérés et sa fille adorée.
Une grâce légère, une grâce sacrée.
Naguère auprès de vous elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie ;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein,
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

IDYLLES.

XVIII.

TRADUCTION

D'UNE ÉPIGRAMME D'ÉVÉNUS DE PAROS.

Fille de Pandion , ô jeune Athénienne ,
La cigale est ta proie , hirondelle inhumaine ,
Et nourrit tes petits qui , débiles encor ,
Nus , tremblants , dans les airs n'osent prendre l'essor .
Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes .
Tu chantes ; elle chante . A vos chansons fidèles
Le moissonneur s'égaye , et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux .
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
A ton nid , sans pitié , cette innocente proie ?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous la morsure , hélas ! d'un chanteur comme lui !

XIX.

LA JEUNE LOCRIENNE.

- « Fuis , ne me livre point . Pars avant son retour ;
- « Lève-toi ; pars , adieu ; qu'il n'entre , et que ta vue
- « Ne cause un grand malheur , et je serais perdue !
- « Tiens , regarde , adieu , pars : ne vois-tu pas le jour ! »

Nous aimions sa naïve et riante folie ,
Quand soudain , se levant , un sage d'Italie ,
Maigre , pâle , pensif , qui n'avait point parlé ,
Pieds nus , la barbe noire , un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte ,
Dit : « Loeriens perdus , n'avez-vous pas de honte ?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.
Vos vierges , aujourd'hui riches de pourpre et d'or ,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois
Daignait former en songe à vous donner des lois ? »
Disant ces mots , il sort... Elle était interdite ,
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite ;
Nous l'avons consolée , et ses ris ingénus ,
Ses chansons , sa gaité , sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien , aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu) , sortit presque avec elle :
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

XX.

ÉPILOGUE.

Voilà ce que chantait aux naïades prochaines
Ma muse jeune et fraîche , amante des fontaines ,
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré ,
D'acanthé et d'aubépine et de lierre entouré.

L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua sirène du bocage.
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
• Autant que le cythce à la mielleuse abeille. •

FRAGMENTS D'IDYLLES.

I.

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du centaure immolé par ses coups ;
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme ; il monte : sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque ,
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide !

II.

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ;
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux , mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.

C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
 Que la fière beauté me caressait le plus.
 Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)
 Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage !
 Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
 « Oh ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

III.

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
 M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
 A souffler une haleine harmonieuse et pure ;
 Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

IV.

IMITÉ DE PLATON.

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
 D'une pomme brillante éclatait la couleur.
 Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
 Son arc et son carquois suspendus au feuillage.

Sur des monceaux de rose au calice enbaumé
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

V.

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
Le bel art d'Érichthon, mortel prodigieux
Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe, Érichthon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

VI.

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
D'où parmi le cresson et l'humide gravier
La naïade se fraye un oblique sentier.

Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
 Sur un banc de gazon mollement étendue,
 Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
 Laisse tomber son front couronné de roseaux.

VII.

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
 O reine ! ô de Minos épouse désolée !
 Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
 Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
 Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
 Tranquille, il ruminait son antique pâture ;
 Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;
 Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flans.
 O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
 De ces vallons fermez, entourez la retraite.
 Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars
 Ne viennent à guider ses pas et ses regards.
 Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
 Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
 Une belle génisse à son superbe amant
 Adressait devant elle un doux mugissement.
 La pertide mourra. Jupiter la demande.
 Elle-même à son front attache la guirlande,
 L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
 « Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »
 Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale,
 Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

VIII.

IMITÉ DE TUOMSON

Ah ! prends un cœur humain , laboureur trop avide ,
 Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
 De tes larges moissons vient , le regard confus ,
 Recueillir après toi les restes superflus.
 Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
 Laisse la probité , que trahit la fortune ,
 Comme l'oiseau du ciel , se nourrir à tes pieds
 De quelques grains épars sur la terre oubliés.

IX.

TRADUIT D'EURIPIDE.

Au sang de ses enfants , de vengeance égarée ,
 Une mère plongea sa main dénaturée ;
 Et l'amour , l'amour seul avait conduit sa main.
 Mère , tu fus impie , et l'amour inhumain.
 Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
 L'amour fut inhumain ; mère , tu fus impie.
 Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
 Eût fermé le Bosphore , orageuse prison ;
 Que Minerve abjurant leur fatale entreprise ,
 Pélion n'eût jamais , aux bords du bel Amphryse ,
 Vu le chêne , le pin , ses plus antiques fils ,
 Forner , lancer aux flots , sous la main de Typhis ,

Ce navire animé, fier conquérant du Phasé,
 Qui sut ravir aux bois du menaçant Caucase
 L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
 Téméraire nageur qui fit périr Hellé!

X.

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
 Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
 Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
 Qui marche toujours seule et qui pait à l'écart.
 Libre, elle lutte et fuit intraitable et rebelle;
 Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
 A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
 Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

XI.

TIRÉ DE MOSCHUS.

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
 L'Amour guide le soc et trace le sillon;
 Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.
 Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.
 Levant le front, il crie au mouarque des dieux:
 « Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieus
 Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
 Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

XII.

.
Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle !
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle !
Néère, ne va point te confier aux flots
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'invouent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galathée et la blanche Néère. »

XIII.

L'impur et fier époux que la chèvre désire
Baisse le front, se dresse et cherche le satyre.
Le satyre averti de cette inimitié
Affermit sur le sol la corne de son pié,
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble
Se choquent; l'air frémit, le bois s'agite et tremble.

XIV.

Toi ! de Mopsus ami ! Non loin de Bérécynthe
Certain satyre un jour trouva la flûte sainte
Dont Hyagnis calmaït ou rendait furieux
Le cortége énervé de la mère des dieux.

Il appelle aussitôt, des fanges du Méandre,
 Les nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre ;
 Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui ;
 Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
 On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
 Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
 Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin
 Le bois résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
 L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
 Les éloges railleurs fondent sur le satyre
 Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
 Évite comme il peut les dents et les abois.

XV.

IMITÉ DE SAPRO.

« Virginité chérie ! ô compagne innocente !
 Où vas-tu ! Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !
 — Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente,
 Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi. »

TIRÉ D'OPPIEN.

XVI.

Je veux qu'on imite les anciens.

. Comme aux bords d'Eurotas
 Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
 On suspend devant elle, en un riche tableau,
 Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau ;

Apollon et Bacchus , Hyacinthe , Nérée ,
 Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
 L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux
 De ces objets , honneur de la terre et des cieux ;
 Et de son flanc , rempli de ces formes nouvelles ,
 Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

XVII.

PANNYCHIS.

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... le caressent... « Ça dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine?... — Oui, je l'aime, Pannychis... elle est belle; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien ! chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter... »

Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis, d'une voix douce et claire, il se met à chanter :

« Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes ;
 Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
 Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
 Hier je me suis mis auprès de mon chevreau ;
 Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine
 Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
 D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
 Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;

Il couche sur la laine, et je te le destine.
 Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
 Une vaste coquille aux brillantes couleurs :
 Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleur
 Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
 Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse. *holm-oak*
 Le chien de la maison est si doux! chaque soir
 Mollement sur son dos je veux te faire assoir;
 Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
 Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

..... Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et, en s'en allant, la jeune Myrto dit : « Heureux âge!... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chevre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec Clinias; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cypres autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs... La belle Anyté passa, sa lyre à la main : « Qu'as-tu? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes... — Ah! dit-elle, nous devons tous mourir... » (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

« O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
 A toi, verte cigale, amante des bruyères,
 Myrto de cette tombe éleva les honneurs,
 Et sa joue enfantine est humide de pleurs;
 Car l'avare Achéron, les Sœurs impitoyables
 Ont ravi de ses jeux ces compagnons aimables. »

XVIII.

A compter nos brebis je remplace ma mère ;
 Dans nos riches enclos j'accompagne mon père ,
 J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main ,
 Au retour de l'été, fait résonner l'airain
 Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
 Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
 Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
 Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux
 Qu'un olivier voisin présente à son passage ,
 Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

XIX.

LES COLOMBES.

Deux belles s'étaient baisées... Le poëte-berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
 Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
 Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
 Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
 Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
 L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur. »

(Ma sœur, en un tel lieu croissent l'orge et le millet...)

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,

De ce réduit, peut-être, ignorent les détours,
Viens.... »

(Je te choisirai moi-même les graines que tu aimes, et mon bec s'entre-
lacera dans le tien.)

.
L'autre a dit à sa sœur : Ma sœur, une fontaine »
Coule dans ce bosquet. »

(L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris. Viens,
nous y trouverons une boisson pure, et nous y baignerons notre tête et nos
ailes, et mon bec ira polir ton plumage. — Elles vont, elles se promènent
en roucoulant au bord de l'eau; elles boivent, se baignent, mangent; puis,
sur un rameau, leurs becs s'entrelacent; elles se polissent leur plumage
l'une à l'autre.)

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : « Oh ! les beaux oiseaux ! oh ! les belles campagnes ! »
Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs et vos voix caressantes ;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

XX.

MES MANES A CLYTIE.

Mes Mânes à Clytie. « Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu ?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore ?
Ah ! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où j'ai vécu pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,

D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
 Et la terre à mes os ne sera plus légère.
 Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
 Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
 Pleure, pleure, c'est moi ; pleure, fille adorée ;
 C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
 Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
 Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser. »

Entre autres manières dont cela peut être placé, écrit Chénier, en voici une : Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance ; il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme echevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux. Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette épitaphe. Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe en disant : « O jeune infortunée... » (quelque chose de tendre et d'antique) ; puis il remonte à cheval et s'en va la tête penchée et mélancoliquement ; il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Ce pourrait être le voyageur qui coute lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin.

XXI.

TRADUIT DE PINDARE.

Pindare, cité par Plutarque au traité *De l'adresse et de l'instinct des animaux*, s'est comparé aux dauphins, qui sont sensibles à la musique ; André voulait encadrer l'ouvrage ainsi : On peut faire un petit *quadro* * d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes :

Deux flûtes sur sa bouche, aux antres, aux naïades,

* André, dans ses notes, emploie, à diverses reprises, cette expression : *J'en pourrai faire un QUADRO* ; cela veut dire un petit tableau peint ; car il était peintre aussi, comme il nous l'a appris dans une élégie.

Aux faunes, aux sylvains, aux belles oréades,
Répètent des amours.

(Et les dauphins accourent vers lui.)

Comme, aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
Vient égayer les mers de ses vives chansons;
Ainsi.

XXII.

PETITS FRAGMENTS.

André Chénier, dit M. Sainte-Beuve, voulait introduire le génie antique, le génie grec, dans la poésie française, sur des idées ou des sentiments modernes : tel fut son vœu constant, son but réfléchi; tout l'atteste. *Je veux qu'on imite les anciens*, a-t-il écrit en tête d'un petit fragment du poème d'Oppien *Sur la chasse* *. Il se reprend aux anciens de plus haut qu'on n'avait fait sous Racine et Boileau; il y revient comme un jet d'eau à sa source, et par delà le Louis XIV; sans trop s'en douter, et avec plus de goût, il tente de nouveau l'œuvre de Ronsard. Ainsi il va quêtant partout son butin choisi. Tantôt ce sont deux vers d'une petite idylle de Méléagre sur le printemps :

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle;
* C'est un seul vers de Bion (*Épithalame d'Achille et de Déidamie*) ;
Et les baisers secrets et les lits clandestins...

* M. Patin, dans sa leçon d'ouverture, publiée le 16 décembre 1838 (*Revue de Paris*), a rapproché exactement la tentative d'André Chénier de l'œuvre d'Horace chez les Latins.

La jeune fille qu'on appelait *la belle de Scio*... Son amant mourut... elle devint folle... elle courait les montagnes (la peindre d'une manière antique). — (J'en pourrai un jour faire un tableau, un *quadro*)... et, longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie :

Ne reviendra-t-il pas? Il reviendra sans doute.
Non, il est sous la tombe; il attend, il écoute.
Va, belle de Scio, meurs! il te tend les bras;
Va trouver ton amant, il ne reviendra pas!

M. Sainte-Beuve a retrouvé ces quatre beaux vers inédits sur Bacchus:

C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
Qui dompte et fait courber sous son char gémissant
Du lynx aux cent couleurs le front obéissant...

On peut joindre à ces fragments quelques autres vers sans suite, et dans le gracieux hasard de l'atelier qu'ils encombrement et qu'ils décorent :

Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents...
Vous, du blond Anio naïade au pied fluide;
Vous, filles du Zéphyre et de la Nuit humide,
Fleurs....
Syrinx parle et respire aux lèvres du berger...
Et le dormir suave au bord d'une fontaine...
Et la blanche brebis de laine appesantie...

XXIII.

ÉPILOGUE.

Ma muse pastorale aux regards des Français
Osait ne point rougir d'habiter les forêts.

Elle eût voulu montrer aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles ;
Et, ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu , me suivant dans mes courses rustiques ,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois ,
Et ceux du Mincius , que Virgile autrefois
Vit à ses doux accents incliner leur feuillage ;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage ,
Où Bion , de Vénus répétant les douleurs ,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
Vous , Aréthuse aussi , que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine.
Et les bords montueux de ce lac enchanté ,
Des vallons de Zurich pure divinité ,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux ,
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins , dont les doctes prestiges
Ont aux Heaves charmés fait oublier leur cours ,
Aux troupeaux l'herbe tendre , au pasteur ses amours.
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère ,
Et voulait , sous ses doigts exhalant de doux sons ,
Chanter Pomone et Pan , les ruisseaux , les moissons ,
Les vierges aux doux yeux , et les grottes muettes ,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

ÉLEGIES.

I.

A ABEL.

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux,
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît ; sa voix a retrouvé des sons ;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux, tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaye, et des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux ;
Ainsi, courant partout sous les nombreux ombrages,
Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs.
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II.

IMITÉ D'UNE IDYLLE DE BIOC.

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
 Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
 J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
 Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse ;
 Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
 Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
 Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle ;
 Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
 Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
 Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »
 Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
 J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
 Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux ;
 Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux,
 Baccus et les moissons ; quel dieu, sur le Ménale,
 Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
 Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
 M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons :
 La douceur d'un baiser, et l'empire des belles ;
 Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
 Des flammes de Vénus Pluton même animé,
 Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
 Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre.
 Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
 Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
 Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
 Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée
 Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
 Il coula dans mon cœur ; et, de cet heureux jour,
 Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

III.

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
Où Senart épaissit ses immenses feuillages,
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites,
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur !
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors ;
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.

Errant et fugitif, je demande Camille
 A ces antres, souvent notre commun asile ;
 Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
 Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
 Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
 Fut pleine de ta voix et la répète encore ;
 Où tous ces souvenirs cruels et précieux
 D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
 Mais pleurer est amer pour une belle absente ;
 Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
 Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
 Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs ;
 Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
 Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
 As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?
 Vois-tu tes jours suivis de plaisir et de gloire,
 Et chacun de tes pas compter une victoire ?
 Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
 Quelque belle tout bas te reproche en riant
 D'un silence distrait ton âme enveloppée,
 Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !
 Mais, dieux ! puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,
 De ta chère beauté sécher toute la fleur,
 Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,
 D'ailer chercher toi-même et désirer des fêtes,
 Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
 Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
 Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
 Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
 Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas
 Sous un voile étranger accompagné tes pas ?
 J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,

Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !
Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !
Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande !
Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour
Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;
Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche,
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !
Enfermé dans la soie, oh ! si ta belle main
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !
Je le saurai ; l'Amour volera me le dire.
Dans l'âme d'un poëte un dieu même respire.
Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien,
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
Fais-le naître, ô Camille ; alors toutes mes peines
S'adoucissent. Alors, dans mes paisibles veines,
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
Et mon âme se croit habitante du ciel !

Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
 S'assied sous un mélèze au bord des précipices,
 Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,
 Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.
 Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore;
 Il les lit, les relit et les relit encore,
 Baise la feuille aimée et la porte à son cœur.
 Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
 Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux! il se lève, il crie,
 Il voit, par le vallon, par l'air, par la prairie,
 Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,
 Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.
 Il tremble de douleur, de crainte, de colère.
 Dans ses yeux égarés roule une larme amère.
 Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,
 Court, saute, vole; et l'œil sur lui toujours fixé,
 Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
 Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

IV.

Ah! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
 O sons! ô douces voix chères à mon oreille!
 O mes Muses, c'est vous; vous mon premier amour,
 Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.
 Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
 Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
 Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
 Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
 Ingrat! ô de l'amour trop coupable folie!
 Souvent je les outrage et fuis et les oublie;

Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
 Je les vois revenir le front doux et serein.
 J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
 De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
 Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers ;
 Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
 Elles viennent ! leur voix, leur aspect me rassure :
 Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;
 Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
 Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
 Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
 Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
 Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
 Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux :
 Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
 Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
 Et de Bacchus assis sous des antres profonds,
 La nymphe et le satyre écoutant les chansons.
 Par vous la rêverie errante, vagabonde,
 Livre à vos favoris la nature et le monde ;
 Par vous, mon âme, au gré de ses illusions,
 Vole et franchit les temps, les mers, les nations ;
 Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
 Est tout ce qu'il lui plaît. car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,
 Je vais changer en miel les délices du thym.
 Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.
 Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
 Je vais sous d'autres cieus dépouiller d'autres fleurs.
 Le papillon plus grand offre moins de couleurs ;
 Et l'Orénoque impur, la Floride fertile
 Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
 Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,

Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
 Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
 Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.
 Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
 Je presse mollement des membres délicats,
 Mille fraîches beautés que partout j'environne;
 Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
 Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
 Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
 Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,
 Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
 Livre à d'autres baisers une infidèle main,
 Je suis là. C'est moi seul qui, d'un transport soudain
 Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
 Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
 C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
 Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
 Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
 Qui voit dans ses serments une pénible loi,
 Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

V.

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se faire.
 Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire.
 La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;
 L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
 Tu n'aimes qu'à rêver, muette, scule, errante ,

Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !
Sois tendre , même faible ; on doit l'être un moment ;
Fidèle , si tu peux. Mais conte-moi comment ,
Quel jeune homme aux yeux bleus , empressé , sans audace ,
Aux cheveux noirs , au front plein de charme et de grâce...
Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom.
Je le connais pourtant. Autour de ta maison
C'est lui qui va , qui vient ; et , laissant ton ouvrage ,
Tu cours , sans te montrer , épier son passage.
Il fuit vite ; et ton œil , sur sa trace accouru ,
Le suit encor longtemps quand il a disparu.
Nul , en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
Font voler au printemps nos nymphes triomphantes ,
Nul n'a sa noble aisance et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

VI.

AUX DEUX FRÈRES DE PANGE.

Vous restez , mes amis , dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine ,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes , les travaux , les belles , les amours.
Moi , l'espérance du repos et du bonheur peut-être ,

Cette fureur d'errer , de voir et de connaître,
 La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
 (Bien sans qui tous les biens n'offrent point de douceurs),
 A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
 C'est au milieu des soins compagnons du voyage
 Que m'attend une sainte et studieuse paix
 Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
 Je suivrai des amis * ; mais mon âme d'avance,
 Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
 Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
 Et partir avec eux et rester près de vous.
 Ce couple fraternel , ces âmes que j'embrasse
 D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,
 Se perd dans notre enfance , unit nos premiers jours,
 Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
 Toujours leur amitié , généreuse , empressée,
 A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
 Quand Phébus , que l'hiver chasse de vos remparts,
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
 Nous allons , sur ses pas , visiter d'autres rives,
 Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.
 Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
 Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
 Marseille où l'Orient amène la fortune ;
 Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
 Le Tibre, fleuve-roi ; Rome , fille de Mars ,
 Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
 Athènes qui n'est plus , et Byzance , ma mère ;
 Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
 Croyez , car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
 Que partout où je suis vous avez un ami.

* Au sortir d'une longue maladie, André Chénier suivit en Suisse et en Italie les frères Trudaine, ses amis d'enfance.

Mais le sort est secret! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure ou l'instant qui va naître?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus!
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vigneux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades;
Et l'humide départ des sinistres Pléiades
Nous renvoyait chercher la ville et les plaisirs,
Où souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Nous disputions encor de la gloire et des belles.
Ah! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
Aux fleuves comme nous voyageurs inconstants.
Ils courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;

Dans les vallons rians leurs flots se ralentissent.
 Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
 Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
 Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
 Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
 Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
 Et l'onde en liberté recommence à courir.

VII.

AUX FRÈRES DE PANGE.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis près de descendre,
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
 Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
 Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
 Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
 Eh! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
 Se voir au loin périr dans des mémoires chères?
 L'espoir que des amis pleureront notre sort
 Charme l'instant suprême et console la mort.
 Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
 Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
 Des regards d'un beau ciel doucement animé,
 Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
 C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
 Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :

Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
 Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
 La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
 Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
 Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
 Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
 Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
 Ma bouche du mensonge ignora le langage;
 Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
 Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
 Nul forfait odieux, nul remords implacable
 Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
 Vos regrets la verront pure et digne de pleurs;
 Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
 Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
 Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,
 Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
 Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
 Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
 Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
 Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,
 Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs;
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
 Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,
 Si parfois, un penchant impérieux et tendre
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
 Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !
 Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire;
 Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
 Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,

L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.
 Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes;
 Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,
 Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
 Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
 Près de vous désolée, en accusant les dieux,
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

VIII.

A DE PANGE L'AINÉ.

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur?
 Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur?
 Abel, que me veux-tu? Je suis heureux, tranquille.
 Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
 Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix;
 A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
 Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
 Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
 Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
 Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
 Que d'Achille outragé l'inexorable absence
 Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense;

Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour;
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles!
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poëte entre ses nourrissons.
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, toi :
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers! Ils renaissent en foule;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.

Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine,
 Doux comme son parler, doux comme son haleine.
 Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,
 Demande un gros volume à mes vers amoureux.
 D'un souris caressant si son regard m'attire,
 Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
 Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
 Mollement, sans apprêt ; et la gaze ou le lin
 D'une molle chanson attend une couronne.
 D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
 Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
 Vient ravir à Junon toute sa majesté.
 Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;
 De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.
 Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
 Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
 Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
 Des combats de Paphos une longue Iliade ;
 Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
 A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
 Non : en la dépouillant de ses cordes guerrières,
 Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
 Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
 Et l'heureuse Coreyre, amante des festins.
 Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
 Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
 Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
 Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs.
 Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
 J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.
 Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
 M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
 Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
 Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille ;

N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

IX.

Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
D'un navire emprunté pressant les matelots,
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
Baise en pleurant le sol de son île chérie;
Il reconnaît le port couronné de rochers
Où le vieillard des mers accueille les nochers,
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre;
Il retrouve la source et l'autre humide et sombre
Où l'abeille murmure; où, pour charmer les yeux,
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
Se forment sous les mains des naïades sacrées;
Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées
(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

Oh! des fleuves français brillante souveraine,
Salut! ma longue course à tes bords me ramène,
Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux;
Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile;
Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
Tout mon cortège antique, aux chansons langoureuses,
Revole comme moi vers tes rives heureuses.
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,

Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
 Partout autour de moi mes jeunes élégies
 Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;
 Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
 De leur danse élégante égayaient mon chemin.
 Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
 Une Muse naïve et de haines exempte,
 Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;
 A laquelle, au hasard, sans crainte, sans apprêt
 Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
 On puisse dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
 Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
 De ses pensers errants vive et rapide image,
 Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
 Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
 Tous sont divers, et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives !
 Nymphes de Seine, on dit que Paris sur tes rives
 Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
 Du Pindé partagé despotes soupçonneux.
 Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère ;
 Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
 Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
 D'une Muse timide, et qui, parmi ses sœurs,
 Rivale de personne et sans demander grâce,
 Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;
 Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
 Le fiel dont la satire envenime ses traits.

X.

AU CHEVALIER DE PANGE.

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la nature,
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégouté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi!
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
Où de jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
T'en allais-tu chercher la muse des cités;
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?
Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.

La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
 Dans le fond d'une rose, un matin de printemps,
 Le trouva nouveau-né.
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
 L'ôta de son berceau d'une timide main,
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
 Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
 Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
 Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
 De mobiles ruisseaux la colline animée,
 L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée;
 Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser;
 Là sous les antres frais habite le baiser.
 Les muses et l'amour ont les mêmes retraites.
 L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
 Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,
 Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
 J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;
 Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
 Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
 Et puis une plus belle eût voulu plus de soins;
 Délicate et craintive, un rien la décourage,
 Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
 Elle va parcourant tous les objets flatteurs
 Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
 Les zéphyrsvagabonds, doux rivaux des abeilles,
 Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
 Une source brillante, un buisson qui fleurit,
 Tout amuse ses yeux; elle pleure, elle rit.
 Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
 Elle erre avec une onde et pure et languissante;
 Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,

Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
 Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
 Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
 Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
 Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
 Et sans bruit épier sur la grotte pendante
 Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,
 Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,
 Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
 Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
 Elle ose regarder au fond des précipices,
 Où sur le roc mugit le torrent effréné
 Du droit sommet d'un mont tout à coup déchainé.
 Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
 Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
 L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
 Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux;
 Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine :
 Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;
 Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
 Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami ; viens, nos muses t'attendent ;
 Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent ;
 Viens voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.
 Chaque soir une table aux suaves apprêts
 Assoira près de nous nos belles adorées ;
 Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
 Nous entendrons les ris, les chansons, les festins ;
 Et les verres emplis sous les bosquets lointains
 Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
 De leur voix argentine égayer notre oreille.
 Mais si, toujours ingrat, à ses charmantes sœurs
 Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,

Si de leurs soins pressants la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense ;
Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis ;
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose ;
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

XI.

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.
O Camille ! l'amour aime la solitude.
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
La belle illusion la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas ;
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour les songes vains, de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;

Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

XII.

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin ; je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas ! emprisonnée ?
Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours
(Innocentes du moins) ; viens, ô ma lyre, accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?
Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?
Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !
Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
Je m'élançai, je cours, et vous ne venez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.

Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi
 Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;
 Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.
 Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;
 Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer ,
 De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
 Oh ! de se confier noble et douce habitude !
 Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
 Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
 A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;
 Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
 Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
 Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
 Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
 Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
 Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
 Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
 Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;
 Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
 Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;
 Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
 Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
 Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence
 Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

XIII.

IMITÉ DE LA XVI^e IDYLLE DE BION.

Bel astre de Vénus, de son front délicat
 Puisque Diane encor voile le doux éclat,
 Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,

Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
 Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
 Ni tendre aux voyageurs des pièges assassins.
 J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,
 Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
 Comme parmi les feux que Diane conduit
 Brillent les feux si purs, ornement de la nuit.

XIV.

O Muses, accourez ; solitaires divines,
 Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !
 Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
 Soit que de doux pensers, en de riants climats,
 Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;
 Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
 Phébé dans la prairie, où son flambeau vous luit,
 Dansantes vous admire au retour de la nuit ;
 Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
 Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
 Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
 Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
 Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
 L'oisive rêverie au suave délire ;
 Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
 Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
 Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
 Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
 Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !
 Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi

Dormir et ne rien faire, inutile poëte,
 Gôter le doux oubli d'une vie inquiète ?
 Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
 Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;
 Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
 Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
 Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
 Et du premier humain berceau délicieux.
 L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
 Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
 Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
 Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
 Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
 N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
 Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
 Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
 Avoir un humble toit, une source d'eau vive
 Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
 Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
 Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
 Loiu du superbe ennui que l'éclat environne,
 Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
 Ont véu, nous dit-on, ces pères des humains
 Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;
 Avoir amis, enfans, épouse belle et sage ;
 Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
 Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
 Une paix dont nul bien n'égle les plaisirs.
 Douce mélancolie ! aimable mensongère,
 Des antres, des forêts déesse tutélaire,
 Qui vient d'une insensible et charmante langueur
 Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
 Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
 Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,

Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
 Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
 Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
 Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
 Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
 Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
 Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
 Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
 Il revoit près de lui, tout à coup animés,
 Ces fantômes si beaux à nos pleurs tant aimés,
 Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.
 Julie, amante faible et tombée avec gloire ;
 Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,
 Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
 Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure
 Clémentine, adorée *, âme céleste et pure,
 Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
 Ne perd point l'innocence en perdant la raison :
 Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
 Accourent occuper ses belles rêveries ;
 Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
 Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
 A vos persécuteurs il reproche leur crime.
 Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
 Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
 Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
 Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
 De l'âme et du génie enfants imaginaires.
 Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
 En projets enchanteurs il égare ses vœux.
 Il ira, le cœur plein d'une image divine,

*Allusion à l'HÉLOÏSE de Rousseau, à CLARISSE HARLOWE et à GRANDISSON de Richardson.

Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
 Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
 La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

XV.

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,
 L'espérance crédule à vivre le convie.
 Le soldat sous la tente espère, avec la paix,
 Le repos, les chansons, les danses, les banquets.
 Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
 Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
 Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
 Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur ;
 Des jours amers, des nuits plus amères encore.
 Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;
 Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
 Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
 Ingrate Lycoris ! à feindre accoutumée,
 Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
 Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
 A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?
 Ains, pardonnez-lui ; que jamais vos injures
 N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :
 Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
 Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
 Ces amis m'étaient chers ; ils aimaient ma présence.
 Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
 Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
 Balance à me connaître et doute si c'est moi.

Est-ce là cet ami , compagnon de leur joie ,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie ,
Jeune amant des festins , des vers , de la beauté ?
Ce front pâle et mourant , d'ennuis inquiété ,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge ,
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute , Lycoris , oui , j'ai fini mon sort
Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
Amis , oui , j'ai vécu ; ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour , chaque jour une année ;
Les amants malheureux vieillissent en un jour.
Ah ! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Ils hâtent encor nos fuseaux si rapides ,
Et , non moins que le temps , la tristesse a des rides.
Quoi , Gallus ! quoi ! le sort , si près de ton berceau ,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau ?
Hélas ! mais quand j'aurai subi ma destinée ,
En Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là , les danses , les jeux , les suaves concerts ,
Et la fraîche naïade , en ses grottes de mousse ,
S'écoulant sur des fleurs , mélancolique et douce.
Là , jamais la beauté ne pleure ses attraits :
Elle aime , elle est constante , elle ne ment jamais ;
Là tout choix est heureux , toute ardeur mutuelle ,
Et tout plaisir durable , et tout serment fidèle.
Que dis-je ? on aime alors sans trouble ; et les amants ,
Ignorant le parjure , ignorent les serments.

Venez me consoler , aimables héroïnes.
O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines ;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris , ma douleur. mes outrages.

Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,
 Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
 Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;
 Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
 Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire ;
 Que cent fois, rappelant notre antique lien,
 Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
 Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
 Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante !
 Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
 Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

XVI.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
 A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
 Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
 Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
 Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
 Hélas ! bientôt le char des rapides années
 Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
 Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
 Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
 Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
 Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
 A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;
 Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
 Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
 Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
 Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois ;

Soit où la Marne rente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ces honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
A l'amitié sincère, à de tendres faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
Je pleure : mais bientôt la tristesse s'envole;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oublié.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs bergeaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.

Tantôt de mon pinceau les timides essais
 Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
 Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire;
 Elle rit et s'égaye aux danses du satyre;
 Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
 Et pense voir et voit ses antiques aïeux
 Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
 Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
 Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
 Des plus sombres ennuis rians consolateurs,
 Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
 Dont l'or n'achète point l'amour et les caresses;
 Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
 Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
 Je n'ai point partagé leur honte trop commune.
 Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
 Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.
 J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
 Je ne vais point, au prix de mensonges serviles,
 Vous marchander au loin des récompenses viles,
 Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
 Faire trouver charmant mon luth adulateur.
 Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
 Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
 Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
 Jadis au châtement nous présentions la main;
 Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes;
 De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime:
 Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
 A des vers non sans peine obtenus de ma voix,
 Prête une oreille amie et cependant sévère.
 Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
 Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
 Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux

Amant des nouveautés compagnes de voyage ;
Courant partout, partout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui me laisse aimer.

XVII.

Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non : je n'irai point, la nuit tombe ; j'accours.
On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie,
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certes un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-la quelquefois te désirer en vain.
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois ;
Car, dans cette saison de chaleur étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux , pour la punir,
 Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
 Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.
 Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
 Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux !
 Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires
 Tant de fois attentifs à nos tendres mystères ;
 Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
 Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
 Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
 Laisent voir à nos yeux la tremblante lumière
 Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
 Veille près de sa couche et garde son sommeil.
 C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue,
 Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
 Laisant tomber sa tête, un calme pur et frais
 Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
 Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
 Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite ;
 Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
 Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

XVIII.

AU MARQUIS DE BRAZAIS.

Qui? moi? moi de Phébus te dicter les leçons?
 Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
 Pour émule aujourd'hui désavoueraient peut-être,
 Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître;

Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
Sans cesse avec transport lus, relus, médités;
Les dieux, l'homme. le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée:
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants
A peine avais-je vu luire seize printemps,
Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts;
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déjà même Sapho des champs de Mitylène
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur oppressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé;
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Que dis-je? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle
C'est là, c'est en aimant que pour louer ton choix
Les Muses d'elles-même adouciron't ta voix.
Du sein de notre amie, oh! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé!
Mais quoi! pour être heureux faut-il être envié?

Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
 N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
 Qu'importe ? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
 Celui qui, se livrant à ses chères amours,
 Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
 De jouir en secret, fut heureux en silence ?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
 Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
 De la voir devant vous accourir au passage,
 Ses cheveux en désordre épars sur son visage !
 Son oreille de loin a reconnu vos pas ;
 Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras ;
 Et sur vous appuyée et respirant à peine,
 A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
 Là, mille questions qui vous coupent la voix,
 Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
 La table entre vous deux à la hâte est servie ;
 L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
 Et les mets et la table, et se nourrit en paix
 Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
 Sa bouche ne dit rien ; mais ses yeux, mais son âme,
 Vous parlent, et bientôt des caresses de flammé
 Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
 C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
 Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
 Habituait la contrée où vous étiez loin d'elle.

 XIX.

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle ?
 Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle ?

Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
 Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
 C'est donc pour essayer quelque nouvel outrage,
 Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage ;
 La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
 Que je retourne encor vers son funeste seuil,
 Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
 Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse ?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
 Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
 Invisible, attendu par des baisers de flamme...
 O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
 Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
 Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
 Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
 Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
 Règne en tyran cruel ; aime à la voir souffrir ;
 Laisse-la toute seule et transir et mourir.
 Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
 Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
 Ah ! si tu connaissais de quel art inouï
 La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi !
 De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne !)
 Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne !
 Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas ?
 Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
 Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :
 « Ah ! dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »
 Combien de fois encor, d'une brûlante main
 Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
 Ses cris me reprochaient des caresses paisibles ;
 Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
 Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,

Et mon sexe cruel ne savait point aimer.
 Et moi, fier et confus de son inquiétude,
 Je faisais le procès à mon ingratitude :
 Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;
 Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
 Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle
 Que sans trouble jamais n'aborderent mes pas.
 Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
 Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
 Rassasié mou cœur et de fiel et d'absinthe.
 Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
 De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
 Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
 Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
 Ce silence indulgent qui semble caresser,
 Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
 Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
 Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
 Le front calme et serein. Camille, je veux voir
 S'il est vrai que la paix soit toute en mou pouvoir.
 Prends courage, mon cœur : de douces espérances
 Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

XX.

L'art des transports de l'âme est un faible interprète ;
 L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poëte.
 Sous sa fécondité le génie opprimé
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.

Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
Son cœur diète; il écrit. A ce maître divin
Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
Brillants de la santé qui luit sur son visage,
Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir;
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
L'oublie en écoutant une amour étrangère;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
Comme il veut, il s'exprime; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage:
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XXI.

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins!
Dieu propice, ô Bacchus! toi dont les flots divins

Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;
 Toi , devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore ,
 Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
 Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?
 Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
 Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
 Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
 T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;
 Viens, viens y consoler ton âme inconsolable.

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
 Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
 Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
 Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;
 Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;
 Je crois la voir muette et le regard confus,
 Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
 Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
 Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis ?
 Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits,
 Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent :
 Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent.
 Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
 Sous le liège tenace encore emprisonnés ?
 Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
 Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
 Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
 Ou la vigne foulée aux pressoirs de Citeaux.
 Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
 Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
 Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
 Laisse couler sa vie et n'y pense jamais.

Ah ! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
 Feignent malaisément et le rire et la joie !
 Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi ;
 Son fantôme attrayant est partout devant moi ;
 Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.
 Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :
 Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
 Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
 J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
 Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
 Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès
 De cette ingrante aimée, en nos festins secrets,
 Je portais à la hâte à ma bouche ravie
 La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
 Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,
 Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
 Ma main courait saisir, de transport chatouillée,
 Sa tête noblement folâtre, échevelée.
 Elle riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,
 J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux ;
 J'avais soin de reprendre, utile stratagème !
 Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même ;
 Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
 Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps

Ah ! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,
 Si de tout conquérir la soif qui la dévore
 Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
 Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
 Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
 Si je ne l'abhorrais ! Ah ! qu'un cœur est à plaindre
 De s'être à son amour longtemps accoutumé,
 Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !
 Pourquoi, grands dieux ! pourquoi la fîtes-vous si belle ?

Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
 Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
 Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets ;
 Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;
 De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;
 Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main
 Poursuive lentement des bouquets sur son sein ?
 Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée !
 Riez, amis ; nommez ma fureur insensée.
 Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
 Me coucher sur sa porte, implorer ses regards :
 Elle entendra mes cris, elle verra mes larmes ;
 Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
 Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
 Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

XXII.

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,
 Viens-tu ? vas-tu venir ? es-tu bien loin encore ?
 Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
 Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
 Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
 Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
 Tu dors, belle Camille ; et c'est toi, mon amour,
 Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour.
 Si tu l'avais voulu, dieux ! cette nuit cruelle
 Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
 Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
 Voltige. En me lisant, demain à ton réveil

Tu verras, comme moi, si mon cœur est paisible.
 J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
 Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
 Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
 Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
 Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
 O Camille, tu dors ! tes doux yeux sont fermés.
 Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
 Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
 Mais, si je me trompais ! dieux ! ô dieux ! si tu veilles !
 Et, lorsque loin de toi j'endure le tourment
 D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
 Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
 Une douce insomnie embellissait la fuite !

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix !
 Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
 Un autre dans ses bras ! ô douloureux outrage !
 Un autre ! ô honte ! ô mort ! ô désespoir ! ô rage !
 Malheureux insensé ! pourquoi, pourquoi les dieux
 A juger la beauté formèrent-ils mes yeux ?
 Pourquoi ce cœur est-il si facile aux blessures
 De ces regards féconds en douces impostures ?
 Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
 Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins ;
 Elle est tendre ; elle a peur de pleurer votre absence.
 Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance ;
 Et son égale humeur, sa facile gaieté,
 L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
 Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
 Celle qu'on ne voit pas sans dire : « Qu'elle est belle ! »
 Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
 Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
 Dans son léger caprice, inégale et soudaine,

Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.
 Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
 Qu'est-ce alors qu'un de moins dans un peuple d'amants?
 On brigue ses regards, elle s'aime, s'admire,
 Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

XXIII.

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
 Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde !
 Qui me voulus heureux et, prodigue envers moi,
 M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
 Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse,
 De ses premiers regards l'orient le caresse.
 Lit, sièges, table y sont portant de toutes parts
 Livres, dessins, crayons, confusément épars.
 Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
 Là, dans un calme pur, je médite en silence
 Ce qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,
 Je sème la moisson que je veux recueillir.
 Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
 Amasser le butin de mes courses lointaines,
 Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
 Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé.
 Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
 J'aie au loin parcouru les terres étraugères.
 D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
 Tout m'enrichit et tout m'appelle ; et chaque ciel
 M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
 Je remplis lentement ma ruche industrielle.

XXIV.

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne,
 Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne;
 Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
 S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
 Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour inexorable,
 Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
 A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
 Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
 Qu'un sein voluptueux; des lèvres demi-closes,
 Respirant près de nous leur haleine de roses;
 Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
 De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
 Que pourra la beauté, quoique toute-puissante?
 Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

.

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
 De l'antique sagesse admirateur tranquille,
 Du mobile univers interrogeant la voix,
 J'irai de la nature étudier les lois:
 Par quelle main sur soi la terre suspendue
 Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue;
 Quel Titan foudroyé respire avec effort
 Des cavernes d'Etna la ruine et la mort;
 Quel bras guide les cieux; à quel ordre enchaîné
 Le soleil bienfaisant nous ramène l'année;
 Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger;
 Quel autre sur la mer conduit le passager,

Quand sa patrie absente et longtemps appelée
 Lui fait tenter l'Europe et les flots de Malée;
 Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
 Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
 Cependant jouissons; l'âge nous y convie.
 Avant de la quitter, il faut user la vie :
 Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche; prends ce flambeau,
 Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
 J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
 Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
 N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

XXV.

.
 S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre?
 Quel mortel, inhabile à la félicité,
 Regrettera jamais sa triste liberté,
 Si jamais des amants il a connu les chaînes?
 Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines;
 S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
 Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens;
 Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
 Et des mots caressants la mollesse enfantine.
 Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
 Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
 Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
 Une douleur plus tendre anime Philomèle.
 Flore embaume les airs: ils n'ont que de beaux cieux.

Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure,
Leur asile est plus beau que toute la nature.
La grotte, favorable à leurs embrassements,
D'âge en âge est un temple honoré des amants.
O rives du Pénée ! antres, vallons, prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;
Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;
Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !
Oh ! que j'aïlle y languir aux bras de mon amante ;
De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,
Oubliant tout le monde, et du monde oublié !
Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morue indifférence,
En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXVI.

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement,
L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
L'Eurus retient souvent ses bords impétueux ;
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,

Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
 Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
 La Fortune arrivant à pas inattendus
 Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :
 On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
 N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
 Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
 Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
 Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;
 Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
 De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,
 Aux gouffres du Potosé, aux antres de Golconde,
 Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
 Brillante déité ! tes riches favoris
 Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :
 Peu contente le pauvre. O belle souveraine !
 Peu ; seulement assez pour que, libre de chaîne,
 Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
 Belle encor l'Italie attire l'univers,
 Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
 C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
 C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
 Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
 Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
 Là, dans un air plus pur respirer en silence,
 Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
 La santé, le repos, les arts et les amours.

ÉLÉGIES.

XXVII.

Non, je ne l'aime plus; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir,
Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile;
Que me font vos lauriers? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse,
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :
Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.
— Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville;
Ignorés et contents, un silence tranquille
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
Là son âme viendra m'aimer en liberté.
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître et savoir son secret.
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
Épira ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout; moi qui de ses cheveux
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
La recevra charmante, et mon heureux amour
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.

Sa table par mes mains sera prête et choisie,
 L'eau pure de ma main lui sera l'ambrosie.
 Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
 Son esclave fidèle et son fidèle amant. —
 Tels étaient mes projets qu'insensés et volages
 Le vent a dissipés parmi de vains nuages!

Ah! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
 On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
 Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
 Le monde entier déteste une parjure amante.
 Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
 Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
 O honte! A deux genoux j'exprimais ces alarmes;
 J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
 Tu me priais alors de cesser de pleurer :
 En foule tes serments venaient me rassurer.
 Mes craintes t'offensaient; tu n'étais pas de celles
 Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles.
 Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
 Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi?
 Avec de tels discours, ah! tu m'aurais fait croire
 Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
 Tu pleurais même; et moi, lent à me défier,
 J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
 Ces larmes lentement et malgré toi séchées;
 Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
 Bien plus, pauvre insensé! j'en rougis. Mille fois
 Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
 Je voudrais que Vulcain, et l'onde ou vent s'oublie,
 Eût consumé ces vers témoins de ma folie.
 La même lyre encor pourrait bien me venger,
 Perfide! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
 Quoi! toujours un soupir vers elle me ramène!

Allons. Haïssons-la , puisqu'elle veut ma haine.
Oui, je la hais. Je jure... Eh! serments superflus !
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus?

XXVIII.

Et c'est Glycère , amis , chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête;
Et Rose , qui jamais ne lasse les désirs ,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Unira , dites-vous , les sons de la guitare?
Et nous aurons Julie , au rire étincelant ,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?
Certe , en pareille fête autrefois je l'ai vue ,
Ses longs cheveux épars , courante , demi-nue :
En ses brillantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.
Allons. Mais si Camille , ô dieux ! vient à l'apprendre?
Quel orage suivra ce banquet tant vanté ,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux , une bouche , un sourire ;
Ou si , près d'une belle assis en un repas ,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas ,
Elle a tout vu. Bientôt cris , reproches , injure :
Un mot , un geste , un rien , tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
Je lui parlais des yeux , je cherchais ses regards. »

Et puis des pleurs | des pleurs... que Memnon sur sa cendre
 A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
 Que dis-je? sa vengeance ose en venir aux coups;
 Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
 De la frapper aussi, mais d'une main légère,
 Et je baise sa main impuissante et colère;
 Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
 La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
 Ah! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.
 Sa colère me plaît et décèle une amante.
 Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour;
 Et la crainte inquiète est fille de l'amour.
 L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...
 Loin! à mes ennemis une amante paisible;
 Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
 De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
 Je me plais à nourrir de communes alarmes.
 Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,
 Accuser un outrage ou calmer un soupçon,
 Et toujours pardonner en demandant pardon.

Mais quels éclats, amis? C'est la voix de Julie :
 Entrons. O quelle nuit! joie, ivresse, folie!
 Que de seins envahis et mollement pressés!
 Malgré de vains efforts que d'appas caressés!
 Que de charmes divins forcés dans leur retraite!
 Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
 Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
 Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
 Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
 Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

XXIX.

A M. ***.

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux,
 Dont, à l'aide du tour, le fer industriel
 Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
 Sait confier les traits de la jeune Marie,
 Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
 Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,
 L'harmonieux démon descend et m'environne,
 Chante; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
 Rafraichissent mon front qui bouillonne de feux.
 Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine!
 C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
 Vîntes la recueillir, et vos rians berceaux
 L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
 Et Phébus, du Cancer hôte ardent et rapide,
 Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide,
 Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
 Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
 Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
 Vinrent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles
 S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
 Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
 Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie
 Lui sourit et trempa sa bouche d'ambrosie,

fi.

Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
 Qui font vivre la toile en magiques tableaux,
 Et mit dans ses regards éé feu, cette âme pure
 Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
 Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
 Les sons que Pausilippe est fier de répéter.
 Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
 Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
 Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
 A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;
 Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
 Mêlèrent la candeur, la gaité, l'indulgence,
 La bienveillance amie au sourire ingénu,
 Et le talent modeste à soi seul inconnu ;
 Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
 La paix, la conscience ignorante du crime,
 La simplicité chaste aux regards caressants,
 Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,
 Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
 Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
 Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours ;
 Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
 Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
 De la seule beauté le flambeau passer
 Allume dans les sens un feu prompt et léger ;
 Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
 N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

XXX.

A DE PANGE AINÉ.

De Pange , ami chéri , jeune homme heureux et sage,
Parle , de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance ?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence ,
Seul , quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?
Ou comment dans sa route , avec force tracée ,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain
Seul , animé du feu que nous nommons divin ,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore ,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon , pour arroser ses bois ,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits , me flatte , me rappelle
Tes pensers , tes discours , et quelquefois les miens ;
L'amicale douceur de tes chers entretiens ,
Ton honnête candeur , ta modeste science ,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
Poursuis : dans ce bel âge où , faibles nourrissons ,
Nous répétons à peine un maître et ses leçons ,
Il est beau dans les soins d'un solitaire asile
(Même dans tes amours , doux , aimable , tranquille)

De savoir loin des yeux , sans faste , sans fierté ,
 Sage pour soi , content , chercher la vérité .
 Va , poursuis ta carrière , et sois toujours le même ;
 Sois heureux , et surtout aime un ami qui t'aime .
 Ris de son cœur débile aux désirs condamné ,
 De l'étude aux amours sans cesse promené ,
 Qui , toujours approuvant ce dont il fuit l'usage ,
 Aimera la sagesse , et ne sera point sage .

XXXI.

A LE BRUN.

Mânes de Callimaque , ombre de Philétas ,
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas .
 J'ose , nouveau pontife , aux autres du Permesse ,
 Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce .
 Dites en quel vallon vos écrits médités
 Soumirent à vos vœux les plus rares beautés .
 Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrace !
 Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase .
 L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
 Que de ses favoris l'éclat laborieux .
 Peut-être , n'écoutant qu'une jeune manie ,
 J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie ,
 Et , d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant ,
 Volé de bouche en bouche heureux et triomphant .
 Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
 M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante ,

Au ris mêlé de pleurs , aux longs cheveux épars ;
Belle , levant au ciel ses humides regards ,
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains. Cortége aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !
Et ma sœur Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie , ô Le Brun ! renaît dans nos chansons ,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet , qui fut bientôt le nôtre ,
Pour devenir amis nous offrit l'un à l'autre ,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante ,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme , et pleine d'attraits , et fille de Vénus ,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle ,
A voir mon vers au rire , aux pleurs abandonné ,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris , les rochers du Riphée
Se pressaient , nous dit-on , sur les traces d'Orphée.
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;
Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle ,
A mes accents émue , accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi ,
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais , dieux ! que de plaisir quand , muette , immobile ,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;
Quand mon vers , tour à tour humble , doux , outrageant ,
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent ;

Quand ma voix altérée enflammant son visage,
 Son baiser vole et vient l'arrêter au passage!
 Oh! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
 Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante,
 Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
 Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse;
 Que partout de Vénus ils dispersent les traits;
 Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais;
 Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
 Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
 S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
 Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent;
 Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent :
 Lassés de leurs plaisirs, qu'aux feux de mes pinceaux
 Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux;
 Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
 Lise du cloître austère éloigne sa pensée;
 Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
 Me glisse dans ses draps et tout près de son sein;
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
 S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
 • Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
 Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. •

XXXII.

A DE PANGE AINÉ.

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
 Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
 N'a besoin ni du fer qui veille autour des rois,
 Ni des traits dont le Scythe a rempli son carquois,
 Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
 Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
 Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,
 Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
 O de Pange ! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.
 Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
 L'une pour les travaux et les soins vigilants,
 L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
 On irait d'une vie âpre et laborieuse
 Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
 Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,
 Eh ! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
 Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
 Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse ;
 Oubliant que le sort, immuable en son cours,
 Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours ?
 Sans les dons de Vénus, quelle serait la vie ?
 Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
 Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux :

.

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
 Dont au faite des cieus le soleil remoté
 Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
 Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
 Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
 Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
 Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
 La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
 Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle;
 Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
 Laisse voir au matin un regard du soleil.
 Quand cette heure s'ensuit, de nos regrets suivie,
 La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.
 O jeunesse rapide! ô songe d'un moment!
 Puis l'infirmes vieillesse, arrivant tristement,
 Presse d'un malheureux la tête chancelante,
 Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
 Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
 Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit:
 C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
 Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme;
 Ou mille autres ennuis. Car, hélas! nul mortel
 Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
 Oh! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
 De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
 Sans espoir d'échapper à l'immortalité!
 Jeune, son front plaisait. Mais quoi! toute beauté
 Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
 Sur le front du vieillard habite la tristesse;
 Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez.
 Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
 L'ombre épaisse et touffue, et les prés et Zéphire
 Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
 La troupe des enfants, en l'écoutant venir,

Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir ;
 Et s'il aime , en tous lieux sa faiblesse exposée
 Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

XXXIII.

A LE BRUN.

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire ;
 Moi , j'ai besoin d'aimer : qu'ai-je besoin de gloire ,
 S'il faut , pour obtenir ses regards complaisants ,
 A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
 S'il faut , toujours errant , sans lien , sans maîtresse ,
 Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse ,
 Et sur un lit oisif , consumé de langueur ,
 D'une nuit solitaire accuser la longueur ?
 Aux sommets où Phébus a choisi sa retraite ,
 Enfant , je n'allai point me réveiller poète ;
 Mon cœur , loin du Permesse , a connu dans un jour
 Les feux de Calliope et les feux de l'amour .
 L'amour seul dans mon âme a créé le génie ;
 L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie ;
 En faveur de l'amour quelquefois Apollon
 Jusqu'à moi volera de son double vallon .
 Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
 Cette voix qui séduit , qui pénètre , qui touche ;
 Cette voix qui dispose à ne refuser rien ,
 Cette voix des amants le plus tendre lien .

Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
 A ma langue incertaine inspirer du courage!
 Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!
 Puisse un vers caressant séduire la beauté!
 Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
 Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;
 Si je puis par mes sons touchants et gracieux
 Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
 De cygnes dont Vénus égaye ses rivages
 Et se plaît à parer les eaux de ses bocages,
 Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
 Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
 Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;
 Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieus,
 Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
 Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
 Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
 Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
 Soupire l'élegie et chante les héros.
 Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
 Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice?
 Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,
 Tous les dieux à la fois sourire à son berceau?
 Un seul a pu franchir cette double carrière :
 C'est celui qui bientôt, loin des yeux du vulgaire,
 Va graver sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
 Digne de la nature et digne de Buffon.
 Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
 Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
 Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
 Par l'ombre d'Empédoce étions-nous donc vaincus?
 Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,

Dans ses temples secrets surprendre la nature ?
 La nature aujourd'hui de ses propres crayons
 Vient d'armer une main qu'éclairer ses rayons.
 C'est toi qu'elle a choisi ; toi , par qui l'Hippocrène
 Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;
 Toi , par qui la Tamise et le Tibre en courroux
 Lui porteront encor des hommages jaloux ;
 Toi , qui la vis couler plus lente et plus facile
 Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;
 Toi , quand l'amour trahi te fit verser des pleurs ,
 Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs* .
 Malherbe tressaillit au delà du Ténare
 A te voir agiter les rênes de Pindare ;
 Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers ,
 Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers .
 Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée
 Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée** .
 D'autres tyrans encor , les méchants et les sots ,
 Ont fui devant Horace armé de tes bons mots*** ;
 Et maintenant , assis dans le centre du monde ,
 Le front environné d'une clarté profonde ,
 Tu perces les remparts que l'opposent les cieus ,
 Et l'univers entier tourne devant tes yeux .
 Les fleuves et les mers , les vents et le tonnerre ,
 Tout ce qui peuple l'air , et Téthys , et la terre ,
 A ta voix accouru , s'offrant de toutes parts ,
 Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards .
 De l'erreur vainement les antiques prestiges
 Voudraient de la nature étouffer les vestiges ;
 Ta main les suit partout , et sur le diamant
 Ils vivront , de ta gloire éternel monument .

* Voir Le Brun, l. III, od. IX.

** Ibid. l. V, od. XV.

*** Ibid. l. I, épit. L.

Mais toi-même , Le Brun , que l'amour d'Uranie
 Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie ;
 Qui , roi sur l'Hélicon , de tous ses conquérants
 Réunis dans ta main les sceptres différents ;
 Toi-même , quels succès , dis-moi , quelle victoire
 Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire ?
 Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
 Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour ?
 Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
 Ils suivent dans les airs ta route étincelante ,
 Animent de leurs cris ton vol audacieux ,
 Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ;
 Ou lorsque , de l'amour interprète fidèle ,
 Ta naïve Érato fait sourire une belle ;
 Que son âme se peint dans ses regards touchants ,
 Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants ;
 Qu'elle interrompt ta voix , et d'une voix timide
 S'informe de Fanny , d'Égîé , d'Adélaïde ,
 Et vantant les honneurs qui suivent les chansons ,
 Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?

XXXIV.

Hier, en te quittant , enivré de tes charmes ,
 Belle Daphné , vers moi , tenant en main des armes ,
 Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
 Ils portaient des flambeaux , des chaînes et des dards .
 Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme ,
 Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme ,
 Leurs chaînes m'ont saisi . D'une cruelle voix :
 « Aimeras-tu Daphné ? criaient-ils à la fois ,

L'aimeras-tu toujours? » Troupe auguste et suprême,
Ah! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout; mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle; ô Daphné! laisse-moi du repos.
Je brûle; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
O terre! ô mer! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
Daphné, fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
Contre elle, contre lui je me fais des remparts,
A l'aspect de l'amour une terreur subite
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume;
Si je prends au hasard quelque docte volume,

Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
 Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
 Je lui parle toujours, toujours je l'envisage;
 Daphné, toujours Daphné, toujours sa belle image
 Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,
 M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
 Adieu donc vains succès, studieuses chimères,
 Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères;
 Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,
 Ils sont tous à Daphné, je n'en ai plus pour vous.
 Que ne puis-je à mon tour, ah ! que ne puis-je croire
 Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire !

XXXV.

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
 O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
 Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
 De ce calice amer que l'on nomme la vie,
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
 Je regarde la tombe, asile souhaité;
 Je souris à la mort volontaire et prochaine;
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne;
 Le fer libérateur qui percerait mon sein
 Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,

Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
 D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
 Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
 Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
 Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

XXXVI.

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
 Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;
 Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
 Je la voyais en songe au milieu de la nuit;
 Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
 Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.
 Les songes ne sont point capricieux et vains;
 Ils ne vont point tromper les esprits des humains.
 De l'Olympe souvent un songe est la réponse,
 Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
 Quel air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
 Les dieux me le gardaient; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
 De venir visiter sa couche matineuse,
 De venir la surprendre au moment que ses yeux
 S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux;

Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
 Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée.
 Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
 Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
 Oh! je me glisserai vers la plume indolente,
 Doucement, pas à pas, et ma main caressante
 Et mes fougueux transports feront à son sommeil
 Succéder un subit, mais un charmant réveil;
 Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
 Et mes baisers longtemps empêcheront encore
 Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,
 Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
 Que de bruit! que de chars! quelle foule agitée!
 Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or;
 Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
 Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
 Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille?
 Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
 Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.
 Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
 M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
 Bou! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
 Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah! que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,
 Cette porte secrète, est-elle donc fermée?
 Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
 Ciel! elle n'est point seule! On murmure tout bas.
 Ah! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
 On se hâte; l'on court; on vient enfin; je tremble.
 Qu'est-ce donc? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais?
 Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits?

Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée ?
J'ai cru , prêtant l'oreille , eûr entre vous deux
Des murmures secrets , des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur , cette pâleur subite ?
Perfide ! un autre amant ?... Ciel ! elle a pris la fuite
Ah ! dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise , Lise , ouvrez-moi , parlez ! mais fol espoir !
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse ,
Quelque discours profond et de raisons pourvu ,
Par qui ce que j'ai vu , je ne l'aurai point vu.
Dieux ! comme elle approchait (sexe ingrat , faux , perfide !)
S'asseyant , effrontée à la fois et timide ,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants ,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués , impuissants ,
Abattue , et sa voix altérée , incertaine ,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine ,
Ses cheveux en désordre et rajustés en vain ,
Et son haleine encore agitée , et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées ,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées ,
J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre , interdite , elle fuit ,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge ;
Et moi , comme abusé des promesses d'un songe ,
Je venais , j'accourais , sûr d'être souhaité ,
Plein d'amour et de joie , et de tranquillité !

XXXVII.

LA LAMPE.

O nuit ! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;
 Sa bouche me jurait une amour éternelle ,
 Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.
 L'ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant ,
 Lui promet de l'aimer, le lui dit , le lui jure ,
 Et c'est encore toi qu'atteste la parjure !

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,
 Sur le marbre posée, ô toi ! qui, jusqu'au jour,
 De ta prison de verre éclairais nos tendresses,
 C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses ;
 Mais, hélas ! avec toi son amour incertain
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;
 Avec toi les serments de cette bouche aimée
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.
 Près de son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;
 Et tu ne l'éteins pas à l'aspect de son crime !
 Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
 Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
 Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi ,
 Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,
 Combien elle est perfide et combien elle est belle !

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
 Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
 Mes yeux, dans ses forfaits même, ont su la poursuivre,

Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre :

Hier, elle semblait en efforts languissants

Avoir peine à trainer ses pas et ses accents.

Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;

Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire

Que de son corps souffrant les débiles langueurs

D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.

Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.

A peine tu sortais, que cette porte amie

S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois

Un amant aperçu pour la première fois.

Elle alors d'une voix tremblante et favorable

Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable. »

Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.

Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.

Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.

.
Je vis de ses beaux flancs l'albâtre ardent et pur,

Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,

Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,

De sa nudité seule embellie et parée,

Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller

La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,

Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,

Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.

En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,

Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.

Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;

Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.

Du moins, pour réveiller dans leur profane sein

Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,

Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante

Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.

Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux .

Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
Elle s'élançe ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse :
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

XXXVIII.

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds ! Quoi, par vous nos liens sont rompus !
Vous le voulez ; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre !
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas ! on ne perd point vos charmes.
Ah ! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes !
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez !
Pourtant, que faut-il faire ? on dit (dois-je le croire ?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire ;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers ;

Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser ;
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
Était-ce rien qu'un piège ? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même : ah ! l'on vous trompe aussi,
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?
En moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime.
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier ;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie ;
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens ;
De vos regards éteints la tristesse chagrine

Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
 Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
 En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
 S'élançait léger, souple; il vous portait la vie;
 Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
 Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
 Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis!
 Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
 Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
 Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
 N'avaient de rose, hélas! qu'un peu trop de carmin.
 Ces folles visions des flammes dévorées
 Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
 Sur la foi de mes vers mes amis transportés
 Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
 Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
 Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
 Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
 M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage!
 Dieux! quels flots de vapeurs inondent son visage!
 Ses yeux si doux sont morts: elle croit qu'elle vit,
 Esculape doit seul approcher de son lit; »
 Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
 N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
 Je devais avoir honte: ils ne concevaient pas
 Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
 Dans vos bras! qu'ai-je dit? Oh non! Vénus avare
 Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
 Si je l'ai cru longtemps, après votre serment,
 Je vous crois, et jamais une belle ne ment;
 Jamais de vos bontés la confidente amie
 Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,

Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez; mais ce sera, je pense,
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence.
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux;
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse;
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre, et rirai de vos pleurs.

XXXIX.

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE.

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue;
Mais cette liberté sera bientôt perdue.
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers;

Être libre pour moi n'est que changer de fers.
 Autant que l'univers a de beautés brillantes,
 Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
 Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
 Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
 Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
 Ou d'un luxe poli la savante richesse?
 Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
 Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?
 Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
 Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
 Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
 Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
 Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
 Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
 Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
 Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.
 Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
 Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles!
 Relevé d'une chute, une chute m'attend;
 De Clarybde à Scylla toujours vague et flottant,
 Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
 Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah! je voudrais jamais n'avoir reçu le jour
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,
 Font un art des serments et de l'ingratitude.
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
 Eh! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
 Oh! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
 Où trois pâtres héros ont à la liberté

Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Assly nourrir les doux ombrages!
Assly ! frais Élysée ! honneur des pâturages !
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Ar roule un or pur en son onde semé.
Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci ;
Et cependant sa voix simple et douce et légère
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
J'irai : je veux encor visiter ce rivage.
Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
Je vole, je parcours la cime harmonieuse
Dù souvent de leurs cieux les anges descendus,
En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O lac, fils des torrents ! ô Thoun, onde sacrée !
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
Salut, de la nature admirables caprices,
Où les bois, les cités pendent en précipices !
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah ! sous les murs, sans doute, un cœur trop agilé
Retrouvera la joie et la tranquillité !

FRAGMENTS D'ÉLÉGIES.



OVIDE, LIVRE II.

Où ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
Se dégage et s'envole, et ne le sente pas !
Qu'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
Le voyageur ému dise avec un soupir :
« Ainsi puissé-je vivre, et puissé-je mourir ! »

II.

Mes chants savent tout peindre; accours, viens les entendre;
Ma voix plaît, ô Camille, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
Les Muses, le printemps, habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et soupire.
La source au pied d'argent, qui m'arrête et respire,

Y roule en murmurant son flot léger et pur.
 Souvent avec les cieux ils se parent d'azur.
 Le souffle insinuant, qui frémit sous l'ombrage,
 Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
 Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs,
 Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
 Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
 Sur ta joue innocente ont l'art de faire éclore.

III.

Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire !
 Tant de fois à ses torts je cédaï la victoire !
 Je devais une fois du moins, pour la punir,
 Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
 Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
 Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
 Ce matin, de mon cœur trop facile bonté !
 Je veux la ramener sans blesser sa fierté ;
 J'y vole ; contre moi je lui cherche une excuse.
 Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.
 C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
 Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
 Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
 Et larmes, à couler toujours obéissantes ;
 Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,
 Confus et repentant, demander mon pardon.
 O Camille ! Camille !..

IV.

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs !
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !
Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille
Les Muses contre lui nous offrent un asile ;
Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs ,
Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage ,
Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.
Mais, non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses ;
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire :
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les dieux ou les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain.
Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

V.

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte ;

Soit que le jeune amant raconte son ennui
 A quelque ami jadis agité comme lui,
 Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
 Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

VI.

La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre,
 D'un douloureux affront ne peuvent nous défendre.
 Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,
 Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,
 Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
 Et qu'on ose soi-même avouer pour émule !
 Mais, dieux ! combien de fois notre orgueil ulcéré
 A rougi du rival qui nous fut préféré !
 Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.
 Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente.

VII.

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
 Chacun d'un front serein déguise ses misères.
 Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
 Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
 Nul des autres mortels ne mesure les peines,
 Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes
 Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
 Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »

Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

VIII.

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon!
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

IX.

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie;
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil
Se reposer encor les ailes du sommeil.

X.

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
 Vole, invisible écho, voix douce, pure, aïée,
 Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
 Aimes à répéter mes vers et mes amours.
 Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille
 Que je l'attends, qu'ici, moi, dans ce bel asile,
 Je l'attends ; qu'un berceau de platanes épais,
 Le même, en cette grotte, où l'autre jour au frais,
 Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente...
 Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
 Dont l'œil même du jour ne saurait approcher,
 Et qu'égaye, en courant, l'eau, fille du rocher...

.

XI.

.
 Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène,
 Seul, je mourais d'attendre, et tu ne venais pas.

 Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,

 Ces coussins odorants, d'aromates remplis,
 Sous tes membres divins tant de fois amollis ;
 Ces franges en festons que tes mains ont touchées ;
 Ces fleurs dans les cristaux par toi-même attachées ;
 L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
 Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
 Non, plus de jeux jamais, non, jamais plus d'ivresses
 N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses.

XII.

Allez, mes vers, allez; je me confie en vous;
 Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux;
 Suppliez, gémissiez, implorez sa clémence,
 Tant qu'elle vous admette enfin en sa présence.
 Entrez; à ses genoux prosternez vos douleurs,
 Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs;
 Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche,
 Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

XIII.

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,
 A l'heure où vers le soir, cherchant le frais des eaux,
 La belle nouchalante à l'ombre se promène,
 Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine
 Et son sein plus ému de tendresse et de vœux
 Appellent les baisers et respirent leurs feux;
 Que l'amant peut venir, et qu'il n'a plus à craindre
 La raison qui mollit et commence à se plaindre;
 Que sur tout son visage, ardente et jeune fleur,
 Se répand un sourire insensible et rêveur;
 Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête;
 Que ses yeux.
 Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour,
 Languissent mollement et sont noyés d'amour;
 Alors.

XIV.

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
 A son esprit distrait n'est pas même rendue !
 Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour
 Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
 Mais, non... Fuyons... Une autre avec plaisir tentée
 Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
 Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
 Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
 Qui? moi? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible
 Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible ;
 J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé.....

 Que l'amour au plus sage inspire de folie !
 Allons ; me voilà libre, et pour toute ma vie.
 Oui, j'y suis résolu ; je n'aimerai jamais ;
 J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
 Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
 J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
 Nous daignons sur nos vœux laisser aucun pouvoir ;
 Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.
 Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
 Mais quel bruit à sa porte... Ah ! dois-je attendre encore ?
 J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi !...
 Oh ! ma..... m'aime et me garde sa foi...
 Je l'adore toujours... Ah ! dieux ! ce n'est pas elle !
 Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

XV.

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
Je suis vaincu; je suis au joug d'une cruelle.
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher
Ses traits que malgré moi je vais toujours chercher;
Son image partout à mes yeux répandue,
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
Au feu qui me consume un funeste aliment.
Ma chère liberté, mon unique héritage,
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
Si doux à perdre, hélas! et sitôt regretté,
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté?

XVI.

Eh! le pourrais-je au moins! suis-je assez intrépide?
Et toute belle enfin serait-elle perfide?
Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer!
Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,
Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire!
Ne plus dire : Je t'aime! et dormir tout le jour,
Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour!
Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore,
Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,
Sans que ma main déserte et seule à s'avancer
Trouve dans tout mon lit une main à presser!

XVII.

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
 Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
 Ainsi l'Allobroge recèle
 Sur ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
 Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
 Sur d'arides sommets le voyageur porté
 S'étonne. Au près des rocs d'âge en âge entassée
 En flots âpres et durs brille une mer glacée.
 A peine sur le dos de ces sentiers luisants
 Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
 Il entend retentir la voix du précipice.
 Il se tourne, et partout un amas se hérissé
 De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
 Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
 Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
 Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes.
 Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende; à ses yeux
 S'étendent mollement vallons délicieux,
 Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
 Trientz, Cluse, Magland, humides Élysées,
 Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
 Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

XVIII.

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,
 Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !
 Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
 Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts :

Rome d'amours en foule assiége mon asile.
 Sage vieillesse, accours ! O déesse tranquille,
 De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,
 Sage vieillesse ! Heureux qui dès ses premiers ans
 A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
 Couler d'un pas égal les ondes languissantes ;
 Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison ;
 Pour qui les yeux n'ont point de suave poison

.

Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,
 Ne le voit plus sitôt qu'il a fermé les yeux !
 Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
 Femmes, de ma mémoire habitantes divines,
 Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
 O mon cœur ! ô mes sens ! laissez-moi respirer ;
 Laissez-moi dans la paix et l'ombre solitaire
 Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
 Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
 Me recommande aux yeux des âges à venir.
 Mais non ! j'implore en vain un repos favorable ;
 Je t'appartiens, Amour, Amour inexorable !

Eh bien ! conduis-moi aux pieds de... Je ne refuse aucun esclavage.....
 Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours.....
 Allons, suivons les fureurs de l'âge ; mais puisse-t-il passer vite !... Puisse
 venir la vieillesse !... La vieillesse est seule heureuse. (Contredire pied à
 pied l'élégie contre la vieillesse.)

Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents,
 étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... Les soins de la
 propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage ; s'il devient
 amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines ;
 Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

Elle y consent, tout le monde le sait ; elle le permet,

. et n'en fait pas mystère,
 Et ne le reçoit point avec un œil sévère,
 N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
 Ne met point son étude à le désespérer,
 Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
 Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
 Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs
 Dont son âge paisible ignore les désirs...

Mais il est assis près d'elle, il la voit : elle livre ses bras à ses baisers,

A ses débiles mains laisse presser ses flancs,
 Et le caresse, et joue avec ses cheveux blancs.

Les petits garçons et les petites filles, qui jouent, sautent de joie en l'entendant venir. Il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre on l'attend, on lui garde la meilleure place.

Au sein de ses amis il éteint son flambeau,
 Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

XIX.

Que ton œil voyageur de peuples en déserts
 Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :
 Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,
 Vit et respire, et tout semble vivre par elle.
 De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
 Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs;
 Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,
 Partout elle a gravé le sceau de son génie.
 Partout de longs chemins, des temples, des cités,
 Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,

Des théâtres, des forts assis sur des collines,
 Des bains, de grands palais ou de grandes ruines
 Gardent, empreints encor d'une puissante main.
 Et cette Rome auguste et le grand nom romain,
 Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
 Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
 Aiment mieux assurer que de ces monuments
 Le bras seul des démons jeta les fondements.

Je suis en Italie, en Grèce. O terres! mères des arts favorables aux vertus,
 O beaux-arts! de ceux qui vous aiment délicieux tourments! Seul au mi-
 lieu d'un cercle nombreux, tantôt de vivantes couleurs une toile enflammée
 — s'offre tout à coup à mon esprit.

Et ma main veut fixer ces rapides tableaux,
 Et frémit et s'élançe et vole à ses pinceaux.
 Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
 La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,
 Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
 En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.
 Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,
 A qui Naples enseigna la sublime harmonie,
 A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,
 Et son chant retentit dans le fond de mon cœur.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit me dit que ma raison
 a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus importantes... je parcours le
 Forum, le sénat; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des
 Græchus, etc... Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont ha-
 bités Germanicus et sa femme... Thraséas, Soraus, Sénécion, Rusticus. En
 Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa
 physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses
 héros qu'il faut nommer. (Comme l'énumération d'Homère.) Périssent ceux
 qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques, et
 qui ne veulent point savoir que les grandes vertus constantes et solides ne
 sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter h'ros tellus me
 prima tulisset!* Si j'avais vécu dans ces temps...

Des belles voluptés la voix enchanteresse
 N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.
 Je n'aurais point en vers de délices trempés,
 Et de l'art des plaisirs mollement occupés,
 Plein des douces fureurs d'un délire profane,
 Livré nue aux regards ma muse courtisane.
 J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
 Usé pour la patrie et ma voix et mon bras ;
 Et si du grand César l'invincible génie
 A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,
 J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
 Sur les bords africains, défait et non vaincu,
 Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
 D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !
 Et des pontifes saints les baues religieux
 Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
 Prouver en longs discours appuyés de maximes
 Que toutes mes vertus furent de nobles crimes ;
 Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin
 M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas ! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui..... Mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira : *nous sommes trois contre elle* * !

 XX.

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
 Et nymphe du Bosphore et nymphe propontide,

* Ce fragment plein de verve et d'émotion a dû être composé sur les lieux par André Chénier, lors de son voyage en Italie. *Note de l'éditeur.*

Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmalin
 Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;
 Hèlète, Pangée, Hémus, et Rhodope et Riphée ;
 Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,
 Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;
 Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
 Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
 Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

XXI.

. . . . Ile charmante, Amphitrite, ta mère,
 N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.
 Paphos, Gnide, ont perdu ce renom si vanté.
 C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,
 La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.
 Berceau délicieux des plus belles mortelles,
 Tes cieus ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs ;
 Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.
 Fanny reçut le jour sur tes heureux rivages.
 Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages,
 Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,
 Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
 N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
 Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !

XXII.

Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,
 D'une furcur sacrée enflammant sa jeunesse,

L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
 Où l'air est poétique et respire des vers ;
 Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
 L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;
 Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
 Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
 Quand son nom sera grand sur les doctes collines,
 Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
 Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
 Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer.

XXIII.

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor :
 Quand ma main imprudente a tari mon trésor ;
 Quand la nuit, accourant au sortir de la table,
 Si Fanny m'a fermé le seuil inexorable,
 Je regagne mon toit. Là, lecteur studieux,
 Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.
 Je crie : « O soins de l'homme, inquiétudes vaines !
 Oh ! que de vide, hélas ! dans les choses humaines !
 Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,
 Et l'argent et l'amour, aveugles déités ! »
 Mais si Plutus revient de sa source dorée
 Conduire dans mes mains quelque veine égarée ;
 A mes signes, du fond de son appartement,
 Si ma blanche voisine a souri mollement,
 Adieu les grands discours, et le volume antique,
 Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;
 Et reviennent en foule et soupirs et billets,
 Soins de plaire, parfums et fêtes, et banquets,
 Et longs regards d'amour, et molles élégies,
 Et jusques au matin amoureuses orgies.

ÉPITRES.

I.

A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS.

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine *,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne ;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé ;
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié ?

Ah ! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups ;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage !
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux !
Combien il frémit d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,

* André Chénier était alors en garnison à Strasbourg, sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois. Il avait à peine vingt ans. On peut voir, à la fin de ce volume, la réponse de Le Brun.

Et d'écueils en écueils portera ses douleurs
 Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs !
 Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
 Viendra le recueillir, le pousser au rivage ;
 Endormir dans ses flancs le poison ennemi,
 Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
 Et de son fol amour étouffer la semence,
 Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !
 Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
 Au repos d'un ami sacrifier le sien !
 Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
 Être heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux
 Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
 Je ne demande point que mes sillons avides
 Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides,
 Ni que le diamant, sur la pourpre enchainé,
 Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné ;
 Ni même, vœu plus doux ! que la main d'Uranie
 Embellisse mon front des palmes du génie ;
 Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
 Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;
 Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire
 A consacré les noms au temple de Mémoire
 Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
 Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;
 Et que de l'amitié ces antiques modèles
 Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
 Si le feu qui respire en leurs divins écrits
 D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;
 Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
 Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
 Gardons d'en négliger la plus belle moitié ;

Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
 Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
 Y retrouvait d'un port l'asile salutaire;
 Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
 Prêta de l'amitié les utiles secours.
 L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie;
 Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthia.
 Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
 De Gallus expirant consolé le malheur?
 Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
 Ovide, ah! qu'à mes yeux ton infortune est grande!
 Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
 Agréer de tes vers les lâches faussetés;
 Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
 Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
 Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
 Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi!
 Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace;
 Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
 Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains;
 Nous resterons unis en dépit des destins.
 Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle;
 Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.
 Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,
 L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
 Que nous importe alors si le dieu du Permesse
 Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
 Charmer de l'Ilélicon les bocages fleuris?
 Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple
 Où la félicité les reçut dans son temple,
 Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
 De leur double laurier su ravir le plus beau.

Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
 Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre ;
 Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
 Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
 Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.
 Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
 C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
 Que Virgile envia le destin de Nisus.
 Que dis-je ? ils l'ont transmis ce feu qui les domine.
 N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine* ,
 Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
 Que jadis Simonide anima de ses pleurs ?
 Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
 Et des leçons d'Ascrea studieux interprète,
 Accompagnant l'année en ses douze palais,
 Étale sa richesse et ses vastes bienfaits ;
 Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
 Quand ils vont couronner cette vierge adorée
 Dont par la main du temps l'empire est respecté,
 Et de qui la vieillesse augmente la beauté !
 L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
 Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre ;
 De ses tableaux fardés les frivoles appas
 N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
 Eh ! comment me tracer une image fidèle
 Des traits dont votre main ignore le modèle ?
 Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
 Le contemple vivant, ce modèle parfait,
 C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore ;
 Lui, qui fait adorer la vertu qu'il adore ;
 Lui, qui trace, en un vers des Muses agréé,

* Fils de l'auteur du poëme *De la religion*, et petit-fils du grand Racine ; il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne et qui ébranla toute l'Espagne et d'Espagne.

Note de l'auteur.

Un sentiment profond que son cœur a créé.
 Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
 Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
 Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
 Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer ?
 Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
 Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;
 Même souffle anima le poëte charmant,
 L'ami religieux et le parfait amant.
 Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
 Bavius et Zoile, et Gacon et Linière,
 Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
 Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
 Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
 Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
 Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux ;
 Badinage insipide où leur ennui se joue,
 Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
 Voyez si d'une belle un jeune amant épris
 A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;
 Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
 De la sainte amitié respirèrent les flammes.
 O peuples de héros, exemples des mortels !
 C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
 C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athène,
 Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;
 Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
 Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion ;
 C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
 Où les vertus étaient les lois de la patrie.
 O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,
 Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !

Ces héros, dans le sein de leur ville perdue.
 S'assembloient pour pleurer la liberté vaincue.
 Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
 Les arts et l'amitié consolent leur douleur.
 Sans l'amitié, quel autre ou quel sable infertile
 N'eût été pour le sage un désirable asile,
 Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
 Armait la main du vice et la férocité;
 Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
 Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage;
 Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
 Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat!
 Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
 Vous tous dignes enfans de la patrie antique,
 Je vous vois tous, amis, entourés de bourreaux,
 Braver du scélérat les indignes faisceaux,
 Du lâche délateur l'impudente richesse,
 Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
 Je vous vois, au milieu des crimes, des noircours,
 Garder une patrie, et des lois, et des mœurs;
 Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
 Les flots contagieux de cette mer impure;
 Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
 Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
 Amitié! de leur gloire ennoblis nos archives.
 Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
 Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
 Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France lieu-
 Descendre des vertus la troupe radieuse, [reuse
 De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
 Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
 Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,

Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis ;
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages :
Tout , jusqu'à Plutus même , encense leurs images ;
Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands ,
Quand l'homme est respectable , honorent les talents.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle ;
La main de Phidias créa des immortels ,
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous , amis , cependant , de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse ,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis ;
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés , que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées ,
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

II.

A LE BRUN.

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
 Muse; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
 Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
 De la ville des lis ont couronné l'entrée;
 Aux lieux où sur l'airain Louis, ressuscité,
 Contemple de Henri le séjour respecté,
 Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse
 Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
 Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,
 Du vieux palais des rois baigne les murs flétris*,
 Et des fils de Condé les superbes portiques**.
 Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
 Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
 Mille chars élégants promènent les amours.
 Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
 S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
 Un long et riche amas de temples, de palais,
 D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :
 C'est là son Iléicon. Là, ta course fidèle
 Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
 S'il est ainsi, respecte un moment précieux;
 Sinon tu peux entrer; tu verras dans ses yeux,
 Dès qu'il aura connu que c'est moi qui l'envoie,
 Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
 Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,
 Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.

* Le Brun était alors logé au Louvre. (Voir ses *Odes*, l. IV, od. 11.)

** Le Brun était né à l'hôtel de Conti.

Puis apprends si, toujours ami de la nature,
 Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure,
 S'il a de ses amis gardé le souvenir,
 Quelle muse à présent occupe son loisir,
 Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
 Ou si dans les déserts que le Permesse arrose,
 Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
 Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
 Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
 Les sons audacieux de la lyre thébaine;
 Et dis-lui qu'à m'écrire il est lent à mon gré;
 Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
 Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
 Adoucissent un peu ma triste solitude.
 Oui ! les cieux avec joie ont embelli ces champs.
 Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
 Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
 Où loin avant Phébus Bellone me réveille,
 Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès ?
 Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

III.

AU MÊME.

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
 Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.
 Le superbe lecteur, toujours content de lui,
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,

Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
 Égayé au bout du vers une rime perfide ;
 Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
 Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
 Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
 J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,
 D'immoler bien un sot qui jure en son chagrin,
 Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
 Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
 D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre
 Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
 Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
 Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
 Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
 Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
 Que d'une débonnaire et généreuse argile
 On ait pétri mon âme innocente et facile ;
 Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
 En secouant le front, dira quelque plaisant,
 Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume
 D'un sel ingénieux la piquante amertume,
 J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
 Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
 Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
 Ce pays toutefois offre une ample matière :
 Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,
 Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
 Ministres oppresseurs, dont la main détestable
 Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
 Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
 Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
 Qui savent bien payer d'un mépris légitime

Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
 Certes, un courage ardent qui s'armait contre eux
 Serait utile au moins s'il était dangereux,
 Sans aller, aiguisant une vaine satire,
 Chercher sur quel poète on a droit de médire;
 Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
 Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
 A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
 Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
 Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
 Je les tiens; dans mon camp partout je les rassemble,
 Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
 S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
 Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
 Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
 Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
 Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
 Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
 Ensemble sous le bois voltiger et courir.
 Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
 Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
 Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.
 « Eh bien! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui?
 Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
 D'adorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
 Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés,
 Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
 — Qui, moi? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
 — Certes, un tel nous lut hier une épître!.. et son frère

Terminata par une ode où j'ai trouvé des traits !...

— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.

Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,

Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.

— Bon ! bon ! Et cet HÉRÈS, dont vous ne parlez pas,

Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.

— Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.

— Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.

— Comment ? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur

Ensemble se former, diverses en grandeur,

Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?

Il achève leur moule enseveli sous terre ;

Puis, par un long canal en rameaux divisé,

Y fait couler les flots de l'airain embrasé.

Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,

Sont prêtes, et chacune attend et ne demande

Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour

Réveiller la paroisse à la pointe du jour.

Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule

Je prépare longtemps et la forme et le moule ;

Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phébus ainsi me verse ses largesses.

Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.

Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,

M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.

Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,

Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages

Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,

Il s'admire et se plaît de se voir si savant.

Que ne vient-il vers moi ? je lui ferai connaître

Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.

Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant

La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère,
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De separer aux yeux, en suivant leur lieu,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui recét, chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,

Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
 Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
 Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

IV.

AU CHEVALIER DE PANGE.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
 Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
 Ainsi que de talents a jadis hérité
 D'un bien modique et sûr qui fait la liberté !
 Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
 Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
 Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
 Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
 Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
 Opprime son génie et s'éteigne soi-même,
 Pour user sans honneur et sa plume et son temps
 A des travaux obscurs tristement importants.
 Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
 A se précipiter dans les flots du grand monde ;
 Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
 De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux .
 Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
 Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
 Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
 Nobles et magistrats, superbes ignorants,

Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots

POÈMES.

L'INVENTION.

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
Y doivent élever des colonnes nouvelles.
L'esclave imitateur naît et s'évanouit ;
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise :
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,
De toute servitude ennemis indomptés,
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités
Osons ; de votre gloire éclatante et durable
Essayons d'épuiser la source inépuisable.

Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
 Blessé la vérité, le bon sens, la raison ;
 Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
 Des membres ennemis en un colosse énorme ;
 Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
 A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;
 Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
 Illériser d'un lion la crinière sanglante :
 Délires insensés ! fantômes monstrueux !
 Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
 Ces transports dérégés, vagabonde manie,
 Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :
 D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
 Où, partout confondus, la vie et le trépas,
 Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
 Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
 Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
 D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
 Les rappelle ; et partout, en d'heureux intervalles,
 Sépare et met en paix les semences rivales.
 Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
 Qui peint ce que chacun put sentir comme lui ;
 Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
 Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
 Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
 Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
 Montre et fait adopter à la nature mère
 Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
 C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
 Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
 Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
 Des traits de vingt beautés forme la beauté même.
 La nature dicta vingt genres opposés
 D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.

Nul genre, s'échappant de ces bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles.
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
De grands infortunés les illustres douleurs ;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
Saura guider sa muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée !
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas !
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;
Mais, qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux.
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,

Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
 Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
 Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée.
 Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?
 Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
 Respirent dans les vers des antiques auteurs.
 Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
 Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
 Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
 Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
 Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
 Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
 Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
 Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?
 De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
 Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
 Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,
 Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
 D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
 Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,
 Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
 A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
 Tous les arts sont unis : les sciences humaines
 N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
 Sans agrandir aussi la carrière des vers.
 Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
 Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
 La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles
 Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;
 Les nuages épais, sur elle appesantis,
 De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre,
 Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,
 Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
 Ses pas usurpateur sur nos monts imprimés ;

Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue;
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés;
Aux lois de Cassini les comètes fidèles;
L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes,
Une Cybèle neuve et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers;
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,
De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien, l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;

Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
 Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
 Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
 Là du grand Cicéron la vertueuse haine
 Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
 Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
 La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
 Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
 Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
 Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
 Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
 Combattant sous les yeux des conquérants du monde.
 O terre de Pélops ! avec le monde entier
 Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
 Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
 Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
 D'une sainte folie un peuple furieux
 Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux ;*
 Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
 → Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,
 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
 — Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Iléicon
 A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
 Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
 Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
 Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
 Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
 Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
 Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chinères ?
 Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,

Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser que tout cet univers,
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même,
Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées :
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phébus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés,
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé,
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé. /
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissements partout accompagnée,
Aux lieux les plus secrets, ses pas, ses jeunes pas,
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose,
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles ;

Elle sait même encore, ô charmantes merveilles !
 Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
 Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir ;
 Elle seule connaît ces extases choisies,
 D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
 Ces rêves d'un moment, belles illusions,
 D'un monde imaginaire aimables visions,
 Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
 Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.
 Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
 Elle sait revêtir ces fantômes errants :
 Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
 De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
 Et sa chute souvent rencontre dans les airs
 Quelqu' insecte volant qu'il porte au fond des mers ;
 De la Baltique enfin les vagues orageuses
 Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
 Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
 Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
 Là les arts vont cueillir cette merveille uti' ,
 Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;
 Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
 On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poëte,
 Travaille, ose achever cette illustre conquête.
 De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
 Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.
 Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.
 Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
 Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
 Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
 Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
 Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,

Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
 Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
 Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire
 Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
 De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
 Aux antres de Paros le bloc étincelant
 N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.
 Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
 Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
 Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
 Là vivent de Vénus les beautés souveraines;
 Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
 Serpentent; là des flancs invaincus aux travaux,
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
 Cède, s'amollit, tombe; et de ce bloc informe
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :
 C'est Apollon lui-même, honneur des immortels;
 C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée;
 C'est du vieillard troyen la mort envenimée;
 C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :
 Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
 Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
 Éclater cette voix créatrice du monde?

Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
 De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs!
 Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
 Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple;
 Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
 Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous!
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,
 Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles
 Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,

N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil;
 De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
 En langage des dieux fasse parler Newton!

Oh! si je puis, un jour!... Mais quel est ce murmure?
 Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure?
 O langue des Français! est-il vrai que ton sort
 Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?
 Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
 Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse?
 Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
 Sot auteur d'un poëme ou d'un discours sifflé,
 Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
 Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
 Que si son style épais vous fatigue d'abord,
 Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
 Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie;
 Il a tous les talents qui font les grands succès;
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
 Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
 Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
 Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux?
 Est-ce à Rousseau, Buffon qu'il résiste infidèle?
 Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,
 Il fuit? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
 Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?
 Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets;

La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées;
Il se dépîte alors, et, restant en chemin,
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine;
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit;
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble:
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
Traverse en vain les bois et la longue campagne,
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
Le front échevelé, les yeux étincelants,
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
S'il pourra de sa tête apaiser les orages
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaine
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
L'expression de flamme aux magiques tableaux
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
Les nombres tour à tour turbulents ou faciles;
Tout porte au fond du cœur le tumulte et la paix,
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,

Du front de Jupiter s'élançe tout armée,
Secouant, et le glaive, et le casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté :
On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs, dont le temps et l'usage,
Consacrant par degrés l'idiome naissant,
Illustrèrent la source et polirent l'accent,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux ;
Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
Et notre langue même à tout esprit vulgaire
De nos vers dédaigneux termant le sanctuaire,
L'avertit dès l'abord que s'il y veut monter,
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

HERMÈS*.

André, par l'ensemble de ses poésies connues, nous apparaît, avant 82, comme le poète surtout de l'art pur et des plaisirs, comme l'homme de la Grèce antique et de l'élégie. Il semblerait qu'avant ce moment d'explosion publique et de danger où il se jeta si généreusement à la lutte, il vécut un peu en dehors des idées, des prédications favorites de son temps, et que, tout en les partageant peut-être pour les résultats et les habitudes, il ne s'en occupa point avec ardeur et préméditation. Ce serait pourtant se tromper beaucoup que de le juger un artiste si désintéressé; et l'*Hermès* nous le montre aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvait l'être Raynal ou Diderot.

La doctrine du dix-huitième siècle était, au fond, le matérialisme, ou le panthéisme, ou encore le naturisme, comme on voudra l'appeler; elle a eu ses philosophes, et même ses poètes en prose, Boulauger, Buffon; elle devait provoquer son Lucrèce. Cela est si vrai, et c'était tellement le mouvement et la pente d'alors de solliciter un tel poète, que, vers 1780 et dans les années qui suivent, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poème sur la nature des choses. Le Bruu tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontane, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attestent deux fragments, dont l'un surtout (tome I^{er} de ses œuvres, page 381) est d'une réelle beauté. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées comme par celle du pinceau, il était bien digne de produire un vrai poème didactique dans le grand sens.

Mais la révolution vint; dix années, fin de l'époque, s'écroulèrent brusquement avec ce qu'elles promettaient, et abimèrent les projets ou les hommes; les trois *Hermès* manquèrent; la poésie du dix-huitième siècle n'eut pas son Buffon. Delille ne fit que rimer gentiment les *Trois règnes*.

Toutes les notes et tous les papiers d'André Chénier, relatifs à son *Her*.

* Nous empruntons à un excellent travail de M. SAINTE-BEUVE (Voir les *Portraits*, tome V) ce morceau qui donne l'unité aux fragments d'*Hermès*. Le chantre de la Jeune captive ne pouvait être mieux interprété que par le critique habile qui a su aussi se montrer poète créateur et neuf dans les vers charmants de *Joseph Delorme* et des *Consolations*.

més, sont marqués en marge d'un delta; un chiffre, ou l'une des trois premières lettres de l'alphabet grec, indique celui des trois chants auquel se rapporte la note ou le fragment. Le poème devait avoir trois chants, à ce qu'il semble : le premier, sur l'origine de la terre, la formation des animaux, de l'homme; le second, sur l'homme en particulier, le mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis l'état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions; le troisième, sur la société politique, la constitution de la morale et l'invention des sciences. Le tout devait se clore par un exposé du système du monde selon la science la plus avancée.

Voici quelques notes qui se rapportent au projet du premier chant et le caractérisent :

« Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, et est sujet à des changements, des révolutions, des lièvres, des dérangements dans la circulation de son sang. »

« Il faut finir le chant I^r par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant; et, au printemps, la terre *prægnans*; et, dans les chaleurs de l'été, toutes les espèces animales et végétales se livrant aux feux de l'amour et transmettant à leur postérité les semences de vie confiées à leurs entrailles. »

Ce magnifique et fécond printemps, alors, dit-il,

Que la terre est nubile et brûle d'être mère,

devait être imité de celui de Virgile, au livre II des *Géorgiques* : *Tum Pater omnipotens*, etc., etc., quand Jupiter

De sa puissante épouse emplît les vastes flancs.

Ces notes d'André sont toutes semées ainsi de beaux vers tout faits, qui attendent leur place.

C'est là, sans doute, qu'il se proposait de peindre « toutes les espèces à qui la nature ou les plaisirs [*Ær Veneris res*] ont ouvert les portes de la vie. »

« Traduire quelque part, se dit-il, le *magnum crescendi immissis certamen habens*. »

Il revient, en plus d'un endroit, sur ce système naturel des atomes, ou, comme il les appelle, des *organes secrets vivants* dont l'infinité constitue

L'océan éternel où bouillonne la vie.

« Ces atomes de vie, ces semences premières, sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. Ils passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase ou ils sont actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal : ils en sont la sève, la force, les sucs nourriciers. Ce végétal est mangé par quelque animal ; alors ils se transforment en sang et en cette substance qui produira un autre animal et qui fait vivre les espèces... Ou, dans un chêne, ce qu'il y a de plus subtil se rassemble dans le gland.

« Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres corps organisés (car les *organes vivants secrets* meuvent les végétaux, *minéraux* * et tout) héritèrent de la quantité d'atomes de vie qui étaient entrés dans la composition de celles qui s'étaient détruites, et se formèrent de leurs débris. »

Une élégie à Camille ou l'ode *A la jeune captive* sont plus flatteuses que ces plans de poésie physique ; mais il ne faut pas moins en reconnaître et en constater la profondeur, la portée poétique aussi. En retournant à Empédocle, André est de plus ici le contemporain et comme le disciple de Lamarek et de Cabanis **.

Il ne l'est pas moins de Boulanger et de tout son siècle par l'explication qu'il tente de l'origine des religions, au second chant. Il n'en distingue pas même le nom de celui de la superstition pure, et ce qui se rapporte à cette partie du poëme, dans ses papiers, est volontiers marqué en marge du mot flétrissant (*δεισιδαιμονία*).

« Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une éruption de volcan, étaient regardés comme une vengeance céleste.....

« L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons..... Ainsi le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons, et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère. De là, souvent un peuple qui aime à rire ne voit que diable et qu'enfer. »

Il se réservait pourtant de grands et sombres tableaux à retracer. « Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que partout on a appelé les jugements de Dieu, les fers rouges, l'eau bouillante, les combats

* C'est peut-être *animaux* qu'il a voulu dire ; mais je copie.

Qu'on ne s'étonne pas trop de voir le nom d'André ainsi mêlé à des idées physiologiques. Parmi les physiologistes, il en est un qui, par le brillant de son génie et la rapidité de son destin, fut comme l'André Chénier de la science, et, dans la liste des jeunes illustres, diversement ravis avant l'âge, je dis volontiers : Vauvenargues, Barnave, André, Hoche et Bichat.

particuliers. Que d'hommes dans tous les pays ont été immoles pour un éciat de tonnerre ou telle autre cause!...

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis. »

Mais voici le génie d'expression qui se retrouve : « Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou religieux, ont souvent été produits par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du zéphire. »

Nous abrégeons les indications sur cette portion de son sujet, qu'il aurait aimé à étendre plus qu'il ne convient à nos directions d'idées et à nos désirs d'aujourd'hui ; on a peine pourtant, du moment qu'on le peut, à ne pas vouloir pénétrer familièrement dans sa secrète pensée.

« La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages (expliquer cela comme Lucrèce au livre III). C'est ainsi que l'on fit tels ou tels dogmes, tels ou tels dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré. C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poète Lucile, conservée par Lactance, Inst. div., liv. 1, ch. XXII) :

Ut pueri infantes credunt signa omnia athena
Vivere et esse homines, sic isti omnia ficta
Vera putant *...

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès à lui-même, ajoute, avec beaucoup de sens, que les enfants sont plus excusables que les hommes faits : *Illi enim simulacra homines putant esse, hi deos* **. »

* « Comme les enfants prennent les statues d'airain au sérieux et croient que ce sont des hommes vivants, ainsi les superstitieux prennent pour vérités toutes les chimères. »

** « Car ils ne prennent ces images que pour des hommes, et les autres les prennent pour des dieux. » L'opposition entre ces pensées d'André et celles que nous ont laissées Vauvenargues ou Pascal, s'offre naturellement à l'esprit ; lui-même il n'est pas sans y avoir songé, et sans s'être posé l'objec-

Ce second chant devait renfermer, du ton lugubre de Pline l'ancien, le tableau des premières misères, des égarements et des anarchies de l'humanité commençante. Les déluges, qu'il s'était d'abord proposé de mettre dans le premier chant, auraient sans doute mieux trouvé leur cadre dans celui-ci :

« Peindre les différents déings qui détruisirent tout... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... l'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvèrent au sommet des montagnes :

Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

(Ovide, Mét., liv. XV.)

La ville d'Ancyre fut fondée sur une montagne où l'on trouva une ancre. Il voulait peindre les autels de pierre, alors posés au bord de la mer, et qui se trouvent aujourd'hui au-dessus de son niveau, les membres des grands animaux primitifs errant au gré des ondes, et leurs os déposés en amas immenses sur les côtes des continents. Il ne voyait dans les pagodes souterraines, d'après le voyageur Sonnerat, que les habitacles des Septentrionaux qui arrivaient dans le Midi et fuyaient, sous terre, les fureurs du soleil. Il eût expliqué, par quelque chose d'analogue peut-être, la base impie de la religion des Éthiopiens et le vœu présumé de son fondateur :

« Il croit (aveugle erreur!) que de l'ingratitude
Un peuple tout entier peut se faire une étude,

Non. Je trouve cette note encore : « Mais quoi ! tant de grands hommes ont cru tout cela... Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir?... Non ; mais voici une source d'erreurs bien ordinaire : beaucoup d'hommes invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance mettent leur gloire, leur piété, à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : Ce système, je ne veux point l'examiner pour moi. Il est vrai, il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que je le démontre. Alors, plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer les sophismes, à tordre et défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... Et, pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi une autre méthode. »

Cela est beaucoup moins clair pour nous aujourd'hui que pour André, qui ne voyait Pascal que dans l'atmosphère d'alors et, pour ainsi dire, à travers Condorcet.

L'établir pour son culte, et des dieux bienfaisants
 Blasphémer de concert les augustes présents.

A ces époques de tâtonnements et de délire, avant la vraie civilisation
 trouvée, que de vies humaines en pure perte dépensées! Que de généra-
 tions l'une sur l'autre entassées, dont l'amas

Sur les temps écoulés invisible et flottant
 A tracé dans cette onde un sillon d'un instant ! »

Mais le poète veut sortir de ces ténèbres, il veut en tirer l'humanité. Et
 ici se serait placée probablement son étude de l'homme, l'analyse des sens
 et des passions, la connaissance approfondie de notre être, tout le parti enfin
 qu'en pourront tirer bientôt les habiles et les sages. Dans l'explication du
 mécanisme de l'esprit humain, git l'esprit des lois.

André, pour l'analyse des sens, rivalisant avec le livre IV de Lucrèce,
 eût été le disciple exact de Locke, de Condillac et de Bonnet : ses notes,
 à cet égard, ne laissent aucun doute. Il eût insisté sur les langues, sur les
 mots : « Rapides protéés, dit-il, ils revêtent la teinture de tous nos senti-
 ments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme
 un prisme fait des couleurs.

.
 Avant que des États la base fût constante,
 Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
 Des sciences, des arts monter quelques degrés,
 Du temps et du besoin l'inévitable empire
 Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
 D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
 Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
 Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
 Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
 Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
 Une main éloquente, avec cet art divin,
 Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
 L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
 Peint les sons à nos yeux, et transmet à la fois
 Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix

Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine.
La terre et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés garants sûrs et muets,
Furent le livre auguste et les lettres sacrées
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux peints en scènes vivantes,
De la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstre religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble ;
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre,
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,

Du sens confus et vague elle épaisait la nuit.
 Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
 Compte combien de mots l'héréditaire usage
 A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
 Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
 Et la main qui l'entend des lèvres répété
 Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
 Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
 Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
 Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
 Que l'esprit des humains est assuré de vivre.
 C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux
 Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,
 Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées,
 Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
 Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
 Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus !
 Le passé du présent est l'arbitre et le père,
 Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
 Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
 Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
 La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
 Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
 Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
 Et des siècles vieillis assemble le conseil. »

Mais les beautés d'idées ici se multiplient ; le moraliste profond se déclare et se termine en poète :

« Les mêmes passions générales forment la constitution générale des hommes. Mais les passions, modifiées par la constitution particulière des individus, et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse ou autre, produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille ou la vipère ; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur. »

« L'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,
Chacune autour de nous s'ouvre, et de toute part
Nous y pouvons au loin plonger un long regard. »

Belle image que celle du philosophe ainsi dans l'ombre, au carrefour du labyrinthe, comprenant tout, immobile ! Mais le poète n'est pas immobile longtemps :

« En poursuivant dans toutes les actions humaines les causes que j'y ai assignées, souvent je perds le fil, mais je le retrouve :

Ainsi, dans les sentiers d'une forêt naissante,
A grands cris élancée, une meute pressante,
Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,
D'un agile chevreuil suit les pas odorants.
L'animal, pour tromper leur course suspendue,
Bondit, s'écarte, fuit, et la trace est perdue.
Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts,
Leur narine inquiète interroge les airs,
Par qui bientôt frappés de sa trace nouvelle,
Ils volent à grands cris sur sa route fidèle. »

La pensée suivante, pour le ton, fait songer à Pascal ; la brusquerie du début nous représente assez bien André en personne, causant :

« L'homme juge toujours les choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête. Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans. Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour. Il rit : Tout est vanité ! — Oui, tout est vain sans doute, et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie, venue malgré toi lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

« La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose naît, meurt et se dissout. Cette particule de terre a été du fumier, elle devient un trône, et, qui plus est, un roi. « Le monde est une branloire perpétuelle, » dit Montaigne (à cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions, des conquêtes, d'ici de là..). Les hommes ne font attention

à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes : il est pourtant toujours. L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui. Affecté de telle manière, il appelle un accident un bien ; affecté de telle autre manière, il l'appellera un mal. La chose est pourtant la même, et rien n'a changé que lui...

Et si le bien existe, il doit seul exister. »

Nous livrons ces pensées hardies à la méditation et à la sentence de chacun, sans commentaire. André Chénier rentrerait ici dans le système de l'optimisme de Pope, s'il faisait intervenir Dieu ; mais, comme il s'en abstient absolument, il faut convenir que cette morale va plutôt à l'éthique de Spinoza, de même que sa physiologie corpusculaire allait à la philosophie zoologique de Lamarck.

Le poète se proposait de clore le morceau des sens par le développement de cette idée : « Si quelques individus, quelques générations, quelques peuples, donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche pas que l'âme et le jugement du genre humain tout entier ne soient portés à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc, quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit, et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus ; cela fournit un autre emblème :

. Et traîne
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne. »

Le troisième chant devait embrasser la politique et la religion utile qui en dépend, la constitution des sociétés, la civilisation enfin, sous l'influence des illustres sages, des Orphée, des Numa, auxquels le poète assuillait Moïse.

“
Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles ;
Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;

Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur; les ont faits citoyens;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie;
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim!
Mais n'importe; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait, les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas;
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure;
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur,
C'est là qu'il sait les fuir; son asile est son cœur.
De ce faite serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,

Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
 Indompté dans la guerre, opulent dans la paix ;
 Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
 Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
 En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,
 En vain le seul présent les frappe et les entraîne,
 En vain leur raison faible et leur vue incertaine
 Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
 De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;
 Il appelle les dieux à son conseil suprême.
 Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,
 Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
 Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
 Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
 C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
 Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;
 C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
 De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
 La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
 Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
 Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,
 Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
 A son oreille vient lui dicter des oracles.
 Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
 Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair ;
 Tout. Il prend à témoin le monde et la nature ;
 Mensonge grand et saint ! glorieuse imposture,
 Quand au peuple trompé ce piège généreux
 Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

« Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant ; dans l'état de société, il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son

poïds. Mais, quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part, et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part, et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers... »

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
 Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
 Ne gardent point eux-même une immobile place.
 Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
 Ils cheminent eux-même : un invincible poids
 Les courbe sous le joug d'infatigables lois,
 Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
 Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.

C'était une bien grande idée à André que de consacrer ainsi ce troisième chant à la description de l'ordre dans la société d'abord, puis à l'exposé de l'ordre dans le système du monde, qui devenait l'idéal réfléchissant et suprême.

Il établit volontiers ses comparaisons d'un ordre à l'autre : « On peut comparer, se dit-il, les âges instruits et savants, qui éclairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des comètes. »

.
 Dans nos vastes cités, par le sort partagés,
 Sous deux injustes lois les hommes sont rangés.
 Les uns, princes et grands, d'une avide opulence
 Étalent sans pudeur la barbare insolence ;
 Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
 Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
 Admirer ces palais aux colonnes hautaines
 Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
 Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
 Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
 A voir son opulence et bienfaisante et pure,
 Cherchant loin de nos murs les temples, les palais

Où la Divinité me révèle ses traits.
 Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
 Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre,
 Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
 D'un feu religieux le saint poète épris
 Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.
 Mer bruyante, la voix du poète sublime
 Lutte contre les vents, et les flots agités
 Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.
 A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
 Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :
 Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
 Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
 Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.
 Là je vais dans mon sein méditant à loisir
 Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;
 Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
 Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
 Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
 Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
 La ceinture d'azur sur le globe étendue.
 Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
 Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants.
 Je poursuis la comète aux crins étincelants,
 Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances ;
 Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
 Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux,
 Dans l'éternel concert je me place avec eux :
 En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
 Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
 Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
 Les éléments divers, leur haine, leur amour,

Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
 Bientôt redescendu sur notre fange humide,
 J'y rapporte des vers de nature enflammés,
 Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.
 Écoutez donc ces chants d'Iliermès dépositaires,
 Où l'homme antique, errant dans ses routes premières,
 Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.
 Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
 Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
 J'irai dans cette riche et sauvage contrée
 Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.
 Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
 Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
 Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.

Il se promettait encore de « comparer les premiers hommes civilisés, qui vont civiliser leurs frères sauvages, aux éléphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches, et par quels moyens ces derniers. » — Hasard charmant ! l'auteur du *Génie du christianisme*, celui même à qui l'on a dû de connaître d'abord l'étoile poétique d'André et la *Jeune captive* *, a rempli comme à plaisir la comparaison désirée, lorsqu'il nous a montré les missionnaires du Paraguay remontant les fleuves en pirogues, avec les nouveaux catéchumènes qui chantaient de saints cantiques : « Les néophytes répétaient les airs, dit-il, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. »

Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée
 Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
 Aux héros de la Grèce à Colchos appelés
 Orphée expédiait les mystères sacrés
 Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
 Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
 Il chantait quelles lois à ce vaste univers
 Imprinting à la fois des mouvements divers.

* M. de Châteaubriand tenait cette pièce de madame de Beaumont, sœur de M. de Luzerne, sous qui André avait été attaché à l'ambassade d'Angleterre; elle-même avait directement connu le poète.

Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles ;
 D'où le souffle des vents vient animer les voiles ;
 Dans l'ombre de la nuit, quels célestes flambeaux
 Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
 Ardent à recueillir ces merveilles utiles,
 Autour du demi-dieu, les princes immobiles
 Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
 Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

Le poète, pour compléter ses tableaux, aurait parlé prophétiquement de la découverte du nouveau monde : « O destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui... ; mais non, destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il n'arrive jamais ! » Et il aurait flétri les horreurs qui suivirent la conquête. Il n'aurait pas moins présagé Gama, et triomphé avec lui des périls amoucelés que lui opposa en vain

Des derniers Africains le cap noir de tempêtes !

Voici l'épilogue de l'*Hermès* presque achevé : toute la pensée philosophique d'André s'y résume et s'y exhale avec ferveur :

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,
 O fruit des longs travaux de ma persévérance,
 Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
 Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;
 Confident de ma joie et remède à mes peines ;
 Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
 Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
 O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
 Une mère longtemps se cache ses alarmes :
 Elle-même à son fils veut attacher ses armes ;
 Mais, quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras,
 Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
 Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?
 Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
 Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
 Tu pouvais sans péril, disciple curieux,

Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
 Donner un libre essor à ta langue naïve.
 Plus de père aujourd'hui le mensonge est puissant,
 Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.
 De la vérité sainte il déteste l'approche ;
 Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;
 Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
 Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.
 Mais la vérité seule est une, est éternelle ;
 Le mensonge varie, et l'homme trop fidèle
 Change avec lui : pour lui les humains sont constants,
 Et roulent de mensonge en mensonge flottants...

Ici il y a lacune ; le canevas en prose y supplée : « Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faite, et que plusieurs siècles se seront écoulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles....

Le français ne sera dans ce monde nouveau
 Qu'une écriture antique et non plus un langage ;
 Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
 Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
 Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
 Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :
 Il verra si du moins tes feuilles innocentes
 Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris
 Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris... ;

alors, peut-être... on verra si... et si, en écrivant, j'ai connu d'autre passées

Que l'amour des humains et de la vérité ! »

SUZANNE.

POÈME EN SIX CHANTS.

CHANT I.

Je dirai l'innocence en butte à l'imposture,
Et le pouvoir inique, et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées;
Toi qui vins sur la terre aux vallons idumées
Répéter la tendresse et les transports si doux
De la belle d'Égypte et du royal époux;
Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,
Et des premiers humains les chastes hyménées,
Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,
Viens; coule sur ma bouche, et descends dans mon cœur.
Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur
Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse
Versait du sage roi la langue enchanteresse;
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
Paroles de délice ou paroles d'effroi

Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses!

Le soleil avait fait plus de la moitié de son cours, et le jeune Joachim se préparait à sortir de Babylone. Tous les enfants de Juda, ses frères, l'attendaient, répandus sur les chemins, pour le combler de bénédictions. Il allait au golfe Persique apprendre le sort d'un vaisseau chargé des trésors d'Ophir; non qu'avidé d'entasser de nouvelles richesses...; mais il soulageait la captivité de ses frères..., et ses vertus leur faisaient espérer que le ciel les ferait retourner dans leur patrie, aux bords du Jourdain. La fille d'Helcias, la belle Suzanne, son épouse, ne peut s'arracher de ses bras.

Leurs adieux, leurs aimables discours. Il lui promet de revenir sous peu de jours. (Sans oublier de parler déjà de la fille du frère mort de Suzanne, qui la nommera sa sœur, enfant de dix ans qui doit faire un rôle charmant dans cet ouvrage.) Joachim part. Tous ses esclaves, tous les Hébreux lui souhaitent un heureux voyage et un prompt retour. Ils le voient partir avec peine. Deux seulement s'en réjouissent : ce sont deux vieillards pervers et méchants, juges du peuple et hypocrites de vertu. Leurs anges, qui sont du nombre des anges que le Fils de Dieu précipita dans les enfers, lorsque... (imiter Milton), ont fait parvenir à Joachim de fausses alarmes, pour l'écartier et servir les desseins des impudiques vieillards. L'un est un tel, l'autre est un tel. La chaste et vertueuse beauté a allumé dans leurs cœurs une incestueuse flamme. Le honneur d'un couple de gens de bien a produit sur eux l'effet qu'il produit toujours sur des méchants, l'envie et la rage de le troubler. Des longtemps ils en cherchent les moyens. Jadis, à l'insu l'un de l'autre, ils enfantaient les mêmes projets. Depuis, les deux méchants se sont reconnus, et ils méditent ensemble leurs coupables desseins. Sous le voile de l'amitié, ils se sont insinués chez Joachim. Ils le louent, ils lui demandent ses conseils pour juger le peuple. Ainsi, chaque jour, ils repaissent leurs infâmes regards de la vue de sa belle épouse, dont l'âme, pure comme le ciel, leur savait gré de leur tendresse pour son époux. Elle les reçoit avec un sourire, et ne soupçonne pas que ses yeux puissent leur inspirer le crime :

. et quand la nuit tranquille
Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,
Tous les deux, se glissant par des chemins divers,
Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.
Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,
Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,
Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,

Confus de son silence. Et Manassès enfin :
 « Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille
 Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.
 J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...
 — Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?
 Joachim est absent, tu le sais... Dans ton âme,
 Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme
 L'a déjà, malgré lui... — Non, non, dit Manassès,
 Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.
 Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.
 Il se peut que déjà quelque esclave fidèle
 Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,
 Et d'un regard perçant, et secouant le front :
 « Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;

 Suzanne !... Manassès, tu l'aimes, je le voi.
 Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.
 — Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute
 Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :
 Nous régnons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;
 C'est par là, tu le sais, que nous régnons sur lui.
 Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,
 Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.
 Mais, ennemis secrets ou sincères amis,
 Toujours même intérêt nous force d'être unis.
 Les attraits d'une femme ont fasciné ta vue :
 A ses attraits aussi mon âme s'est émue.
 Nous sommes vieux tous deux ; mais quel œil peut la voir
 Sans petiller d'amour, de jeunesse, d'espoir ?
 Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure ?
 Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure ?
 Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements
 Rassasié les feux et les emportements,
 Envirai-je qu'un autre, attiré par ma proie,

Aille aussi dans ses bras chercher la même joie ?
 Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs ;
 J'y peux de mon amour épuiser les fureurs,
 Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.
 Nous la retrouverons tout entière la même.
 Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux ;
 Elle possède assez pour faire deux heureux. »

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages
 Éclate un noir sourire. « Oui, Séphar, soyons sages,
 Dit Manassés. Aimons, ne soyons point amis ;
 Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.
 Laissons à l'inquiète et vaine adolescence
 De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.
 Viens ; au sortir du temple où ces temps malheureux
 Attirent plus souvent les timides Hébreux,
 Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,
 Les moyens de séduire et de nous satisfaire. »

Cependant on va au temple. Un jeune prophète éloquent, âgé de quatorze ans (Daniel), y explique la loi. Il s'est rendu déjà célèbre par sa liberté avec les rois et... Tout le peuple accourt... Suzanne avec toute sa maison et sa jeune sœur... Description de sa démarche et de sa contenance. Tout le peuple la respecte, l'admire en la regardant marcher, et ils se disent l'un à l'autre : « Certes, il n'y avait que Joachim qui méritât cette femme. Et sans cette femme, il n'y avait point d'épouse pour Joachim ; » et ils bénissent les cheveux blancs du bon Helcias, qui pleure de joie en regardant sa fille. Le jeune prophète chante ainsi : « sur la captivité des Juifs... description ; et sur ce que l'iniquité des hypocrites a été cause... » (imiter Milton et les livres juifs). Suzanne rentre chez elle... ; elle se couche... , et, dans l'absence de son mari, on dresse à côté d'elle un lit pour sa jeune sœur... Son sommeil est troublé... Description... Elle se réveille... ; elle s'écrie : « Dieu ! quelles agitations inquiètes ! pourtant je suis sans remords. Le crime, si le crime existe, est étranger à mon cœur... » Son discours réveille sa jeune sœur qui dormait à côté d'elle... Description de son doux et aimable sommeil... Son discours touchant et enfantin... « Si elle est malade... » (en tutoyant comme dans tout l'ouvrage). Suzanne répond... Elle ne peut se rendormir... ; elle appelle son esclave chérie, qui se nomme... Elle lui fait part de ses insomnies ; elle veut descendre dans ses jardins.

POEMES.

CHANT II.

Description délicieuse des jardins, la nuit... Les anges bienfaisants y voltigent : c'est l'air frais... Les mauvais anges, sous de vilaines formes, serpents, autres... Là, Suzanne se promène avec ses esclaves. Elles s'asseyent et chantent alternativement (imiter le Cantique des Cantiques). Au matin, elle se recouche... Là, on peut mettre l'ange de Suzanne et les autres bons anges chantant un court cantique à l'aurore. Celui de Suzanne va trouver celui de la jeune sœur ; et, l'appelant mon frère... Ils auront entendu les deux mauvais anges des vieillards se féliciter de ce que Suzanne va souffrir ; ils s'avancent vers le trône de Dieu pour lire dans sa volonté ; mais ils le voient toujours jeter des yeux de bonté sur elle... — Les vieillards viennent le matin ; ils entrent sans être vus, en se glissant... Ils se promènent longtemps dans les jardins en rêvant à leurs projets, incertains, inquiets. Mais, disent-ils, elle sourit quand nous arrivons... ; et puis, toutes les femmes sont séduites, pourvu qu'on les flatte... Ils passent là tout le jour...

CHANT III.

Le soir, comme dans l'Écriture, elle vient se baigner... Elle renvoie une esclave... « Va, laisse-moi ici chanter à Dieu... » L'esclave obéit...

Et s'éloigne à loisir. Les infâmes vieillards
S'enivrent quelque temps d'impudiques regards.
Ils attendent qu'au ciel la belle vertueuse
Offre les doux transports de son âme picuse ;
Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir,
Que son esclave enfin n'ait plus à revenir :
Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,
Quittant les noirs détours d'une rive infectée,
Fondent sur un enfant qui dort au coin d'un bois,
Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,
Et sur elle avançant leur main vile et profane :
« Viens, sois à nous, ô belle ! ô charmante Suzanne !
Viens. Nul mortel ne sait qu'en ce bois écarté
Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté

Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,
 Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,
 Et mouvante, ses bras contre son sein pressés,
 Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élançés : [rable!
 « Dieu! grand Dieu! sauve-moi; grand Dieu! Dieu secou-
 Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable
 Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,
 Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers
 Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite
 Dont tu frappas jadis une ville maudite.
 Dieu! grand Dieu! . . » Les vieillards, inquiets, frémissants,
 Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.
 Ils iront; des jardins ils ouvriront la porte;
 Ils sauront appeler une nombreuse escorte;
 Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,
 Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.
 Oui, crains notre vengeance; obéis, tais-toi, cède.
 Mais sans les écouter : « Grand Dieu! viens à mon aide,
 Dieu juste, anges du ciel, criait-elle toujours,
 Joachim! Joachim! oh! viens à mon secours! »

Son esclave fidèle vole...; mais un des vieillards avait déjà ouvert la porte, il était revenu, et tous deux... « Nous venions nous informer de Joachim...; nous l'avons trouvée dans les bras d'un jeune homme... La loi!... O malheureux Joachim! » Ils partent... La belle accusée baisse la tête et ne verse point de larmes... Son esclave, anéantie, sans voix, s'approche pour la soutenir... « Eh quoi! veux-tu encore me rendre ce service à moi, malheureuse accusée, surprise dans le crime?... » Ici les larmes, les sanglots... « Non, non! fille d'Helcias, dit l'esclave, non, tu n'es point coupable... » Elles marchent... La jeune sœur, qui les voit arriver, l'une laissant tomber quelques larmes, l'autre noyée de pleurs, pleure aussi et s'informe... Suzanne se renferme... Son esclave lui lit, dans le volume sacré, Joseph rendu et devenu grand, Moïse sauvé des eaux, et d'autres exemples qu'elle écoute en silence. les yeux au ciel...

CHANT IV.

Mais les vieillards ont parlé au peuple... « Peuple, au grand malheur est arrivé!... La fille d'Helcias, l'épouse de Joachim, Suzanne, est adultère!..

Nous l'avons vue!... La loi!... » Le peuple, toujours crédule, dupe de leur fausse vertu, d'ailleurs toujours prompt à haïr ce qu'il est forcé d'admirer, s'assemble en tumulte devant la maison... Les vieillards arrivent; les esclaves menacent; mais les vieillards disent qu'ils apportent des paroles de paix. Ils entrent et demandent à lui parler seuls. Sans répondre, elle fait signe à son esclave de la laisser. Ils commencent par la vile menace: « Ton supplice est prêt. Il dépend de toi... » Elle reste immobile, les yeux baissés, et sans rien dire... Le second reprend: « Tu seras la plus heureuse des femmes... » Elle ne dit rien et reste immobile... Il s'emporte... « Nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher. Joachim périra... » Elle tremble. « Oui, Joachim périra, » s'écrient-ils tous deux ensemble. Alors elle lève la tête. Ses yeux se fixent au ciel; elle se leve, et, muette, passe dans un autre appartement... Ils sortent... « Ma sœur, je vais mourir... Dis à Joachim... O Joachim!... » Helcias arrive tout couvert de cendre et de lambeaux... Il embrasse sa fille... Il vient d'apprendre... Mais il sait qu'elle ne saurait être coupable... « Je ne veux que me traîner jusqu'à la porte de tes persécuteurs; je veux y mourir en les maudissant... Que ma dernière voix leur soit amère encore...; qu'ils entendent ma mort...; que la prochaine aurore présente mon cadavre à leurs yeux effrayés, et qu'ils ne sortent point sans me fouler aux pieds... »

QUANT V.

On vient la chercher... Elle marche au supplice..., la tête penchée sur son sein; pâle, mais tranquille comme l'innocence. Ses esclaves, sa sœur, son père... Les vieillards lui lancent des regards de vile méchanceté satisfaite... Mais Joachim a trouvé ses richesses; il revient avec des chameaux chargés de trésors... Les présents qu'il destine à sa femme. Il arrive... Il voit une grande foule... Le premier qu'il interroge voudrait pouvoir lui faire: « Joachim! une épouse, une épouse adultère!... » Joachim l'éloigne. « Malheureuse, dit-il, sans doute, son époux ne l'aura pas aimée, ne lui aura pas été fidèle, comme Joachim à sa belle Suzanne... Peut-être un autre époux aurait eu en elle une autre Suzanne... » Il approche... Il voit la belle innocente...; il tombe à terre demi-mort, en s'écriant: « Ah! malheureux!... » On l'emporte. Elle le suit des yeux en disant: « Toi, Joachim, aussi, tu me juges coupable? — Non, dit sa jeune sœur, non, peuple; on vous abuse... Ce sont ces vieillards eux-mêmes qui ont voulu la séduire. » Ils l'interrompent: « Peuple, nous vous l'avons déjà dit... Nous sommes entrés dans la maison de Joachim... — Pour nous informer de lui, ajoute le second vieillard. — Nous avons trouvé son épouse avec un jeune homme, reprend le premier... — Dans ses bras, ajoute le second. — Il nous a échappé, malgré nos efforts, dit le premier. — Des vieillards, reprend le second, ne peuvent lutter contre un jeune homme, ni vouloir séduire une femme... Suzanne est adultère!... et la loi que le Seigneur a donnée à Moïse sur l'ardent sommet du Sinaï... O Joachim! tu méritais une autre épouse!... »

A ces mots, l'innocente condamnée tourna la tête vers les vieillards et les regarda. Ils voulurent fixer leurs yeux sur elle; mais ils ne le purent. Ils détournèrent la tête l'un vers l'autre, de peur que le regard divin de cette chaste accusée n'arrachât leur âme de ses ténébres, et ne la forçât à paraître sur leur visage... Le peuple environnait la jeune sœur... Les uns auraient voulu douter...; les autres admiraient le bon naturel de cette enfant... d'autres, de la basse populace, disent que c'est signe qu'elle a un penchant à suivre l'exemple de Suzanne...; les autres s'indignaient qu'un si beau visage cachât un cœur vicieux.

CHANT VI.

Mais les hommes se plaindraient du ciel, si le crime opprimait toujours l'innocence. L'Éternel était content de l'épreuve. Il appela l'ange tout de feu qui anime les prophètes. « Va, lui dit-il, trouver le jeune Daniel, et révèle-lui la vérité. Qu'il parle et qu'il punisse. » Le jeune Daniel, mêlé dans la foule du peuple, s'était levé sur ses pieds pour voir la condamnée. « Non, s'était-il dit à lui-même, cette physionomie n'est point celle d'une femme coupable... » Il s'était élancé hors de la foule en criant : « Peuple, je suis innocent du meurtre que vous allez commettre. » Tout à coup l'esprit divin descendit sur lui, éclaira ses yeux, le lit lire dans les âmes, à travers le voile de chair et d'os qui les couvre. Il vit avec ravissement l'état de pureté de l'âme de Suzanne. Il frémit en voyant celle des vieillards, noire d'imposture et de vices, semblable au lac Asphaltite. « Arrêtez, arrêtez! s'écria-t-il, insensés que vous êtes!... vous êtes dupes de scélérats!... Suzanne est innocente!... — Suzanne est innocente! cria le peuple avec transport. Vive le jeune prophète qui venge la vertu opprimée!... » Ils s'assemblent... « Enfant prophète de Dieu, dit le peuple, interroge-les toi-même... » Il se leve... « Qu'on les sépare... Eh bien! toi... race méchante et maudite dis-nous sous quel arbre?... — Sous un chêne... — Sous un chêne! Va! fuis! ton mensonge exécration demeure suspendu sur ta tête coupable. Vous comment vous jugiez le peuple! Qu'on fasse entrer l'autre.—Eh bien! scélérat! dis-nous sous quel arbre!... — Jeune enfant, quel es-tu? que veux-tu? quel droit as-tu d'interroger les vieillards?... — Parle, parle, imposteur. Ce n'est point moi qui t'interroge; c'est tout le peuple; c'est Dieu qui tient son glaive tout prêt... Tremble, ton heure vient. Réponds, dis quel ouvrage!... — Réponds, s'écrie le peuple... » Il se déconcerte un instant; mais il se relève, essaye au calme son front dur et pervers. Il rassure sa voix, il commence, il s'arrête : « Un sycamore épais... — Vengeance sur ta tête, vil imposteur! voilà comment vous jugiez le peuple!... La beauté vous séduisait!... »

On les lapide, et le peuple en triomphe ramène à Joachim son épouse, donnant la main à sa jeune sœur, l'aborde avec un sourire.

NOTES.

— Cela aura six chants, dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret de ne pouvoir le faire plus court. Il faudra l'orner de comparaisons, de détails asiatiques sur les vêtements, les aromates, les richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant.

— Les morceaux du cantique à imiter au deuxième chant sont ceux où Elle court après Lui, et quand il répond, ce sera l'esclave. Puis Suzanne priera les jeunes filles de Jérusalem de le chercher avec elle, et l'esclave répondra : « Celui que tu cherches, ô la plus belle des femmes. »

— On peut terminer le récit poétique et très-court de Joseph, à la fin du troisième chant, par ces touchantes paroles de la Genèse : Je suis votre Joseph, mon père est-il vivant ?

— Au deuxième chant, il faut la peindre à table. Elle ne mange point. Elle n'écoute point ses femmes qui chantent sur le luth. Une rêverie profonde répand une expression mélancolique sur son céleste visage. Elle songe à son époux qui est loin d'elle. Ce soir la main de Joachim ne pressera point la sienne. La voix de Joachim ne lui dira point adieu. La bouche de Joachim ne lui donnera point le chaste baiser du sommeil. Elle s'égare dans ces tristes pensées, et sa belle main va sur ses yeux essuyer une larme... Elle se lève, etc.

Le peuple, à la fin, peut comparer Daniel aux anges qui visitaient Adam, et qui demandaient l'hospitalité à Abraham, etc.

— Au lieu de ces anges gardiens qui me sont venus à l'esprit dans la première idée de cet ouvrage et qui composent un merveilleux déjà usé et rebattu par les poètes allemands, il vaut mieux en employer un autre. Il n'y a qu'à faire guider les infâmes vieillards par Béliar, le dien de la débauche, que Milton peint dans cette énumération des anciens dieux de l'Orient... Admirable morceau ! Parler des devins babyloniens et de leurs fêtes impudiques. — V. Herodote et les poètes juifs, — et les bien décrire. L'ange de la pudeur sera celui de Suzanne... cela vaut mieux... Un autre sera celui de la jeune sœur, etc... En personnifiant ainsi toutes les vertus humaines et leur donnant un visage expressif et allégorique... cela sera d'ailleurs plus court et me laissera plus de place pour les détails historiques et géographiques sur tous ces pays, Phénicie, Judée, Damas, etc.

— La grâce mignarde et affectée des filles de Babylone, la mollesse et l'impudicité de leurs fêtes, feront un beau contraste avec les mœurs et la physionomie de Suzanne.

— Lorsque Suzanne voudra descendre, la nuit, dans ses jardins, deux de ses femmes lui mettront aux pieds une chaussure qu'il faudra peindre. Ce sera comme des pantoufles.

Mais quand elle voudra se baigner, il faudra peindre la chaussure que ses femmes lui ôteront et qui ne sera point la même, et peindre aussi tous les vêtements, à mesure qu'elles l'en dépouilleront.

— Pendant que les vieillards délibèrent entre eux avant d'aller parler à Suzanne, le même ange qui écrivit les trois mots de Balthazar vient tout à coup leur graver sur la muraille le tableau de quelque scélérat calomniateur puni dans l'Écriture. Ils regardent, ils restent muets ; leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, puis ils se regardent l'un l'autre, rougissent, chacun des deux tremblant que l'autre ne se soit douté de ce qui se passait en lui, et sans se rien communiquer ils continuent à ourdir leur trame d'adultère ou de calomnie, et sortent pour aller parler à Suzanne. On peut couvrir les murailles de Suzanne de tapisseries chargées de belles histoires juives.

Parler de ce fameux temple ou tour de Babel, et de cet escalier qui tournait huit fois, — V. Herodote et Rollin, t. 2, — et des jardins de Sénir... et de tout ce qu'il y avait à Babylone. La statue échevelée de Sénir. — Sardanapale et son épitaphe. Sur la tour de Babel ajouter : *FAMA EST*, les fables racontent...

Mettre dans la bouche d'un prophète que le lieu où ils sont captifs et maltraités était autrefois l'Éden...

Quand le Seigneur créa le monde... quand il créa la lumière... (peindre les effets de la lumière naissante). La nuit, qui avait espéré posséder l'univers à jamais, s'enveloppa dans ses voiles, et fuit dans son antre, d'où elle n'est point sortie. Ce que nous appelons la nuit n'est que l'ombre.

L'AMÉRIQUE.

FRAGMENTS.

.
 J'accuserai les vents et cette mer jalouse
 Qui retient, qui peut-être a ravi La Peyrouse.
 Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
 Et la gloire française imploraient son retour.
 Dix ans sont écoulés sans que la renommée
 De son trépas au moins soit encore informée.
 Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux
 A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
 Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
 Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
 Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
 As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?
 Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
 Attends-tu ton ami voguant de plage en plage ;
 Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
 Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
 Font plier notre globe entre deux monts de glace,
 Aux flots de l'Océan court demander ta trace ?
 Malheureux ! tes amis, souvent dans leurs banquets,
 Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais ? »
 Ta femme à son espoir, à ses vœux enchainée,
 Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
 N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
 Se reproche un sourire, et, tout entière aux pleurs,

Cherche en son lit désert, peuplé de ton image
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que ce peuple prenait pour des dieux, s'exprime ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens,
Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?
Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
N'a point voulu nourrir cette race parjure.
Le cacao sans doute et ses glands onctueux
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
La mangue leur refuse une douce boisson.
D'herbages venimeux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poissons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.

L'ART D'AIMER.

FRAGMENTS.

.
 Flore met plus d'un jour à finir une rose.
 Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose ;
 Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux
 Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
 Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,
 Que sous tes pas certains la route s'apianisse.
 Qu'un œil sûr te dirige, et de loin avec art
 Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.
 Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
 De venir, voir et vaincre et prôner sa victoire,
 Vole et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

.
 L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
 L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;
 Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons
 Ne passaient point encor les timides gazons.

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
 A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
 Immobile il gémit, songe à tout expier.
 Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier ;
 Églé, tombe à genoux, bien loin de te défendre ;
 Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,

Courir et l'arrêter, et lui-même à genoux
Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent malgré toi, sans fiel et sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguisé sa piquûre ;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain ;
Ton amant consterné dévore son chagrin :
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.
Il boude : un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux.
Oh ! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,
Cet air humble et soumis de n'oser s'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Force un rire amoureux vainement retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;
C'est ton tour maintenant de le boudier lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Noûs l'avait tenue au cristal de son onde,
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.
Cultivez vos attraits ; la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,

De la triste laideur trop impuissantes armes,
 A d'indignes soupçons exposeraiet vos charmes.
 Que dans vos vêtements le goût seul consulté
 N'étale qu'élégance et que simplicité.
 L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;
 Le goût est leur richesse ; et, tout-puissant comme elles,
 Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;
 Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
 L'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
 L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
 A fouler mollement ces habits radieux
 Que déploie au Cathay le ver industriel.
 Le coton mol et souple, en une trame habile,
 Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
 Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
 Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
 Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
 Où Vénus se derobe et fuit son œil avide.

Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit
 Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
 Il est pour la tromper un aimable artifice :
 Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;
 Lasse sa patience à mille tours malins,
 Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.
 Tu braves tant de fois sa menace éprouvée,
 Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,
 Elle te tient, te presse ; elle va te puir.
 Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
 Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
 L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage.

Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?
Une belle est un bien si léger, si mobile !
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir ;
Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtout point de contrainte. Espère un plus beau jour,
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour.
Essaye avec les pleurs, les tendres doléances,
De faire à ses desseins de douces violences.
Sinon, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
Se dépîte : il est dur de n'être pas maîtresse.
Prends-y garde : une fois le ramier envolé
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède ; assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,
Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.
Complaisance a toujours la victoire propice.
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
Comme un jeune rameau planté dans la saison,
Te rendra de doux fruits une longue moisson.

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.

Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;
 Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
 D'un faisceau de bouquet en cachette apporté
 Châtie, en badinant, sa coupable beauté,
 La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
 Imite, avec amour, la plainte et la colère ;
 Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
 Arme le fouet léger de rapides efforts,
 Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
 Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
 Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
 Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.
 Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
 Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
 Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
 Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
 J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),
 J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
 Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
 Sur un lit que je cueille en tes rians asiles,
 Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
 Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
 Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes,
 Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.
 Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois
 Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
 L'Ilèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !
 Les Muses avec moi vont connaître Byzance ;

Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
 De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
 Sur ses rives jadis si noblement fécondes,
 Du Permesse égaré je ramène les ondes.
 Pour la première fois de sa honte étonné,
 Le farouche turban, jaloux et consterné,
 D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
 Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
 C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
 Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
 Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
 Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
 Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
 Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour
 Où de tous les climats brillent toutes les belles :
 Elles règnent sur tout, et vous réglez sur elles.
 Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,
 Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
 De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
 Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
 Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
 Plus beau que la toison étincelante d'or,
 Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,
 Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,
 Toutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

• • • • •

L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
 Belles, étudiez ces tendres fictions
 Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
 Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses
 De tout aimable objet Jupiter enflammé,
 Et le dieu des combats par Vénus désarmé,

Quand, la tête en son sein mollement étendue,
 Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
 Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,
 Nourrit d'un long amour ses avides regards;
 Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre;
 Quelles trois déités un berger vit descendre,
 Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux,
 De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux,
 Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe
 Dont la feuille respire une amoureuse plainte;
 Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
 Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux;
 Herminie aux forêts révélant ses blessures;
 Les grottes, de Médor confidentes parjures;
 Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
 Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros;
 Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
 Les Grâces dont les soins ont élevé Racine
 Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
 Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.

Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche.
 La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
 Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
 Tantôt au lit d'amour exhale les plaisirs.
 Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes;
 Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
 Qu'Amour vint pour l'entendre; et dans ces chants heureux
 Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
 Mon berceau n'a point vu luire un même génie :
 Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
 Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,
 Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

ALEXANDRE VI.

TIRÉ D'UN POÈME SUR LA SUPERSTITION.

I.

Ses enfants! Les chrétiens ne sont plus sa famille!
Quoi! l'Église de Dieu n'est plus sa seule fille?
Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui!
L'une à la fois, grand Dieu! sa fille et sa maîtresse
(O nom de la pudeur! ô saint nom de Lucrece!),
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance,
A son école impie ont appris la vengeance,
L'imposture, la soif de l'or et des États,
L'art des poisons secrets et des assassinats.
Sa fille, à l'impudence en naissant élevée,
A ses époux mourants par son père enlevée!
A son frère, à son père indignement aimé,
Son sacrilège lit n'est pas même fermé.
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère
Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.
Des baisers de la fille et des crimes des fils,
Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.
Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,
Ne saurait habiter cette poitrine impure.
Non! les anges du ciel n'approchèrent jamais
Ces lèvres ni ces yeux affamés de forfaits.

O Christ ! Agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme
 Non ! tu ne souris point sur les autels de Rome ,
 Lorsque parmi ses fils , ce pontife assassin
 Que sa fille impudique a tenu sur son sein ,
 Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée ,
 Ouvre , pour te louer , sa bouche envenimée ;
 Quand ses mains , de poisons artisans odieux ,
 Touchent ton corps sacré , nourriture des cieux ,
 Quand
 Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse ,
 Et pour bénir le peuple ose de rang en rang
 Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

II.

Hommes saints , hommes dieux , exemples des Romains ,
 Divin Caton , Brutus , les plus grands des humains ,
 Pensiez-vous que jamais , plein d'orgueil et de gloire ,
 Au milieu des respects d'un stupide auditoire ,
 Dans un poudreux gymnase au mensonge immole ,
 Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé ,
 Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage ,
 Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage ,
 Et qu'une vertu vaine , et que ce prix si doux
 De s'immoler pour elle était vain comme vous ?
 Vous dévouer aux feux où le crime s'expie ;
 Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie ,
 Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
 Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers ?

POÉSIES DIVERSES.

I.

SUR LA FRIVOLITE.

Mère du vain caprice et du léger prestige,
La fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphé au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou petille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Après d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées ;
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
Ait de voir mille fois étinceler ses traits.

II.

FABLE *.

HORACE, SATIRE VI, LIVRE II.

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
 Invita son ami dans son rustique asile.
 Il était économe et soigneux de son bien :
 Mais l'hospitalité, leur antique lien,
 Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
 Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage, et noisette.
 Il cherchait par le luxe et la variété
 A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
 Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
 Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
 Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
 Laisait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
 Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
 Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?
 Viens ; crois-moi, suis mes pas ; la ville est ici près :
 Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
 L'heure s'écoule, ami ; tout fuit, la mort s'avance :
 Les grands ni les petits n'échappent à ses lois ;
 Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :
 On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,

* Voir aussi Esope et les FABLES de La Fontaine, liv. I, fab. 9.

Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard béait sa nouvelle fortune ;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre ; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leur voix :
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,
Et je vais dans mou trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

III.

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile
De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,
Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant
Le passager languit malade et chancelant.

Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante
 Tourne comme le vent qui souffle la tourmente,
 Et son cœur nage et flotte en son sein agité
 Comme de bords en bords le navire emporté.
 Il croit sentir sous lui fuir la planche légère.
 Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère
 Soulève sa poitrine, et sa bouche à longs flots
 Inonde les tapis destinés au repos.
 Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage :
 Stupide, il a perdu sa force et son courage.
 Il ne retrouve plus ses membres engourdis.
 Il ne peut secourir son ami ni son fils,
 Ni soutenir son père, et sa main faible et lente
 Ne peut serrer la main de sa femme expirante.

Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres, le 6, couché et souffrant. Écrit à Londres le 10 décembre 1787.

IV.

Londres, décembre 1782.

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
 Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
 Par les vagues jeté sur cette île farouche,
 Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche
 Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
 Je compte les moments, je souhaite la mort ;
 Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
 Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
 Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
 Me dise : « Qu'as-tu donc ! » et me presse la main

V.

Laissons là les Anglais.

 Nation toute à vendre à qui peut la payer ;
 Laissons leur jeunesse. . . . mélancolique,
 Au sortir du gymnase ignorante et rustique ,
 De contrée en contrée aller au monde entier
 Offrir sa joie ignoble et son faste grossier,
 Promener son eunui, ses travers, ses caprices,
 A ses vices partout ajouter d'autres vices,
 Et présenter' au ris du public indulgent
 Son insolent orgueil fondé sur quelque argent.

Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,
 Ont même du bon sens rejeté les entraves.
 Dans leur ton uniforme en leur vaine splendeur,
 Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
 Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
 Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
 Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
 Que leur île farouche épaisit autour d'eux,
 Du génie étranger détracteurs ridicules,
 D'eux-mêmes et d'eux seuls admirateurs crédules,
 Et pourtant quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
 Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

VI.

Voyez rajeunir d'âge en âge
 L'antique et naïve beauté
 De ces muses dont le langage
 Est brillant, comme leur visage,
 De force, de douceur, de grâce et de fierté.

De ce cortège de la Grèce
 Suivez les banquets séducteurs ;
 Mais fuyez la pesante ivresse
 De ce faux et bruyant Permesse
 Que du Nord nébuleux boivent les durs chanteurs.

VII.

CHANSONS DES YEUX.

IMITÉ DE SHAKESPEARE.

Viens : là sur des jones frais ta place est toute prête.
 Viens, viens, sur mes genoux viens reposer ta tête.
 Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,
 Et je te chanterai la chanson qui te plaît.
 Comme on voit, au moment où Phebus va renaître,
 La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
 Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,
 En un léger sommeil se fermer à demi.
 Tu me diras : « Adieu, je dors, adieu, ma belle »
 Adieu, dirai-je, adieu : dors, mon ami fidèle,

Car le. . . aussi dort le front vers les cieux,
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

.
Ne me regarde point, cache, cache tes yeux ;
Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.
Viens, viens. Quoique vivant, et dans ta fleur première,
Je veux avec mes mains te fermer la paupière,
Ou malgré tes efforts je prendrai ces cheveux
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

.
Mais surtout sans les yeux quels plaisirs sont parfaits ?
Laissez près d'une couche ainsi voluptueuse
Veiller, discret témoin, la cire lumineuse.
Elle a tout vu la nuit, elle a tout épié ;
Dès que le jour paraît, elle a tout oublié.

VIII.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

L'innocente victime, -au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras ;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte ;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Sein
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,

Par de fidèles mains avec toi promené ,
 Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
 Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
 N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
 Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
 Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
 A bégayer les sons offerts à ton oreille.
 Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
 Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

IX.

Ah ! j'atteste les cieus que j'ai voulu le croire,
 J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
 Mais non ! il n'est pas vrai que les cœurs excellents
 Soient les seuls en effet où germent les talents.
 Un mortel peut toucher une lyre sublime,
 Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
 Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
 Ne les imiter point et les faire imiter.
 Se louant dans autrui, tout poëte se nomme
 Le premier des mortels, un héros, un grand homme.
 On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus ;
 Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.
 Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme ;
 D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme ;
 Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez
 Sait-il voir ses talents par d'autres effacés ?
 Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense ?
 Aux sages méconnus qu'opprime l'ignorance
 Prête-t-il de sa voix le courageux appui ?
 Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,

Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,
 Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,
 Les caresses des grands, l'or ni l'adversité
 Abaisser de son cœur l'indomptable fierté?
 Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile
 Grands hommes pour savoir avec un art facile,
 Des syllabes, des mots, arbitres souverains,
 En un sonore amas de vers alexandrins,
 Des rimes aux deux voix famille ingénieuse,
 Promener deux à deux la file harmonieuse!

X

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
 L'infatigable étude et les doctes travaux.
 Pour vous sont les talents aimables et faciles.
 O le sinistre emploi pour les grâces. . . .
 De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
 Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux!
 Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
 Aura jamais la nuit de suaves murmures,
 Et pourra s'amollir à soupirer *mon cœur!*
Mon âme! et tous ces noms d'amoureuse langueur?

XI.

SUR UN POÈTE SOI-DISANT.

Mais désormais à peine il suffit à sa gloire :
 On se l'arrache. Il court de victoire en victoire.

Chacun de ses refrains fait des recueils fort beaux.
 Il attache une tête aux bouts-rimés nouveaux.
 Aux droits litigieux de plusieurs synonymes
 Il sait même assigner leurs bornes légitimes.
 Bientôt chez tous les sots on sait de toute part
 Jusqu'où vont ses talents ; que lui seul avec art
 Noue une obscure énigme au regard louche et fade ,
 Ilache et disloque un mot en absurde charade ,
 Construit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd ,
 Le Janus à deux fronts , l'hébéte calembour.

XII.

• • • • •
 Or, venez maintenant, graves compilateurs,
 Déployez pour mes vers vos balances critiques,
 Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques*.

• • • • •
 • • • • •
 Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
 Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire :
 Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux,
 Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
 Mon Dieu ! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
 Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élegie,
 Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
 Jamais à votre front ne porte votre main !
 Vous sauriez une fois combien les doctes veilles
 Sur votre tête auguste allongent les oreilles.

HYMNES.

I.

A LA FRANCE.

France ! ô belle contrée , ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes , les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Âi les rives fortunées ,
Et la riche Aquitaine , et les hauts Pyrénées ,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée ;
Au bord des flots couvrant , délicieux trésor ,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ,
Et plus loin , au penchant des collines pierreuses ,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses ,

Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
 Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
 Sur les rochers touffus la chèvre se hérissé,
 Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
 Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
 Épaissir le tissu de leur blanche toison.
 Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
 Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
 S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
 Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
 L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
 Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
 La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
 Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
 Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
 Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages;
 Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
 Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
 Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
 Amène les tributs du rivage lointain
 Que visite Phébus le soir et le matin?
 Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
 De bassins en bassins ces ondes amassées
 Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys?
 Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
 Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
 Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.
 Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
 Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
 Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.

Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
 Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons;
 Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète
 Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
 Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
 Renverse devant eux les tables des repas,
 Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
 Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse
 Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
 Des dons que tu reçus de la bonté des cieux!

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
 Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
 Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
 Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
 Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
 Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
 Et pour la liberté donneraient sans regrets,
 Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!
 J'ai vu dans tes hatneaux la plaintive misère,
 La mendicité blême et la douleur amère.
 Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
 D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
 Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
 Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
 Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
 De mettre au jour des fils malheureux comme toi;
 Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
 Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
 Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
 Source d'oppression et de fléaux divers;
 Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince
 S'unir à déchirer une triste province,
 Et courir à l'envi, de son sang altérés,

Se partager entre eux ses membres déchirés,
 O sainte égalité! dissipe nos ténèbres,
 Renverse les verrous, les bastilles funèbres,
 Le riche indifférent, dans un char promené,
 De ces gouffres secrets partout environné,
 Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même,
 Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
 D'une maîtresse impure achète les transports,
 Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
 Vit luire, hélas! en vain, sa dernière espérance;
 Ministres dont le cœur a connu la pitié,
 Ministres dont le nom ne s'est point oublié,
 Ah! si de telles mains, justement souveraines,
 Toujours de cet empire avaient tenu les rênes!
 L'équité clairvoyante aurait régné sur nous,
 Le faible aurait osé respirer près de vous;
 L'oppresser, évitant d'armer d'injustes plaintes,
 Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes;
 Le délateur impie, opprimé par la faim,
 Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
 A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
 Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
 De cris non entendus, de funèbres sanglots,
 Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile;
 J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
 Un asile à ma vie en son paisible cours,
 Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
 Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
 Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
 Et ne me dira point, avec un rire affreux,

Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;
 Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
 Recueillera les dons d'une terre propice ;
 Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
 Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
 Où mes yeux éloignés des publiques misères
 Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
 Et la pâle indigence à la mourante voix,
 Et les crimes puissants qui font trembler les lois.
 Toi donc, équité sainte, ô toi, vierge adorée,
 De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
 Daigne du haut des cieux goûter le noble encens
 D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
 Qui ne saura jamais, par des vœux arbitraires,
 Flatter à prix d'argent des faveurs mercenaires,
 Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
 Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
 De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :
 La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
 Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
 Le doux nom des vertus et de la liberté.

II.

— Au bord du Rhône, le 7 juillet 1790. —

. Terre, terre chérie
 Que la liberté sainte appelle sa patrie ;
 Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
 Qui de la liberté jeta les fondements ;
 Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,
 Vienne ; toutes enfin les monts sacrés d'où la France

Vit naitre le soleil avec la liberté !
 Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
 Arrétant l'aviron dans la main de son guide,
 Eu silence et debout sur sa barque rapide,
 Fixant vers l'orient un œil religieux,
 Contempera longtemps ces sommets glorieux,
 Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
 Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes. »

III.

LA LIBERTE.

. La liberté
 Fut, comme Hereule, en naissant invincible.
 Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,
 Et son vagissement était mâle et terrible.
 De rampants messagers des dieux
 Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,
 Étouffer en un jour son avenir fameux.
 Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,
 Teignirent de sang venimeux
 Son berceau formidable et ses langes guerrières.

ODES.

I.

A MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER *.

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble tes prospérités !
Va remplir à la fois la scène et la tribune :
Que les grandeurs et la fortune
Te combtent de leurs biens , aux talents mérités.

Que les muses, les arts toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous tes travaux ;
Et que , cédant à peine à ton vingtième lustre ,
De ton tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux.

II.

STROPHE.

O mon esprit ! au sein des cieus ,
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
Te transporte au banquet des dieux ;
Lorsque ta haine vengeresse ,

* Voyez dans notre collection le volume qui contiendra les œuvres choisies
de Marie-Joseph de Chénier.

Note de l'éditeur.

Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
 Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
 De là vole aux méchants ta flèche redouïe,
 D'un miel vertueux humectée ;
 Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
 Sur tous ces pontifes du crime,
 Par qui la France, aveugle et stupide victime,
 Palpite et se débat contre une longue mort,
 Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE.

Tu crois, d'un éternel flambeau
 Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
 Défendre à la nuit du tombeau
 D'ensevelir leur infamie,
 Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
 Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
 Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire
 Fleurir ma tombe et ta mémoire :
 Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
 Quand l'amoureux fleuve d'Élide
 Eut de traîtres punis vu triompher Alcide ;
 Ou quand l'arc pythien d'un reptile fangeux
 Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE.

Vain espoir ! inutile soin !
 Ramper est des humains l'ambition commune ;
 C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
 Voir fatigue leurs yeux ; juger la importune ;
 Ils laissent juger la fortune,

Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
 Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
 Qui donne et l'honneur et la gloire.
 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE.

Que tant d'opprimés expirants
 Aillent aux cieux réveiller le supplice ;
 Que sur ces monstres dévorants
 Son bras d'airain s'appesantisse ;
 Qu'ils tombent ; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
 Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
 Et pour jamais transmise à la publique ivresse
 Ta louange avec leur bassesse.
 Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits
 Sont bénis de la terre entière.
 Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;
 Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
 Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE.

Dès lors l'étranger étonné
 Se tait avec respect devant leur sceptre immense ;
 Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
 Vantant jusques à leur clémence,
 Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments ;
 Nous, de la vertu libre indomptables amants.
 Humains, lâche troupeau... Mais qu'importent au sage
 Votre blâme, votre suffrage,
 Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
 Vos passions précipitées ?

Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
 Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
 Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE.

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,
 De sa raison céleste abandonner le faite,
 Pour descendre à votre hauteur !
 En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
 Sur le sol où son pied s'arrête,
 Il reste inébranlable à tout effort mortel,
 Et laisse avec dédain le vulgaire imbécile,
 Toujours turbulent et servile,
 Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

III.

BYZANCE.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
 Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?
 Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
 Portant l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
 Le choix, ni les projets, ni les noms des visirs.
 Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
 Sans crainte au milieu des plaisirs.

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
 De juges assassins un tribunal pervers,
 Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
 La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
 Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
 S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
 Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
 Voit briser le torrent de ses vastes progrès !
 Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;
 Tu planes sur ses minarets !

IV.

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
 Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
 Et du miel le plus doux que sa bouche respire
 Un autre s'enivrer.

Et quand sur mon visage un trouble involontaire.
 Exprimait le dépit de mon cœur agité,
 Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,
 Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

Ah ! dans le fond de ses forêts,
 Le ramier, déchiré de traits,

Gémit au moins sans se contraindre ;
 Et le fugitif Actéon ,
 Percé par les traits d'Orion ,
 Peut l'accuser et peut se plaindre.

V.

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER.

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
 Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
 Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
 Allez trouver Fanny, cette mère craintive.
 A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
 Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiége son enfance ;
 Mais du cœur maternel la tendre défiance
 N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.
 Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
 Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
 Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
 Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.
 Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
 Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
 N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des nouvelles,
 Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle , au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, courrisson de Pomone ,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh ! de la conserver, cieux , faites votre étude ;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude ,
N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste , a gardé la mémoire ,
Quand un pieux échange apaisait les enfers !
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles ,
Et qu'au prix de ses jours , de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers !

Oui , je voudrais alors qu'en effet toute prête ,
La Parque , aimable enfant , vint menacer ta tête ,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée ,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée ,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée ,
L'œil humide peut-être , en passant près de moi :
« Celui-ci , dirait-elle , à qui je fus bien chère ,
Fut content de mourir, en songeant que ta mère
N'aurait point à pleurer sur toi. »

VI.

A FANNY.

Non, de tous les amants les regards, les soupirs
 Ne sont point des pièges perfides.
 Non, à tromper des cœurs délicats et timides
 Tous ne mettent point leurs plaisirs.
 Toujours la feinte mensongère
 Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
 Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,
 Fanny, n'habitent point une âme ;
 Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
 Ne leur paraît digne d'amour.
 Ah ! la pâle fleur de Clytie
 Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour
 Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
 Blesse d'une trace profonde
 Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde
 Son cœur pleure en secret frappé,
 Quand sa bouche feint de sourire.
 Il fuit ; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
 Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,
 Heureux qui n'ayant d'autre envie
 Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,

Oublié de tous les humains,
Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères? »

VII.

A FANNY.

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »
 Tels furent ses regards , sa démarche fut telle ,
 Et tels ses vêtements , sa voix et ses discours.
 Sur ce gazon assise , et dominant la plaine ,
 Des méandres de Seine ,
 Rêveuse , elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;
 Ainsi le jeune faon , dans son désert sauvage ,
 D'un plomb volant percé , précipite ses pas.
 Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;
 Couché près d'une eau pure ,
 Palpitant , hors d'haleine , il attend le trépas.

VIII.

A FANNY.

Mai de moins de roses , l'automne
 De moins de pampres se couronne ,
 Moins d'épis flottent en moissons ,
 Que sur mes lèvres , sur ma lyre ,
 Fanny , tes regards , ton sourire ,
 Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
 Sortent en paroles de flamme ,
 A ton nom doucement émus :

Ainsi la nacre industrielle
 Jette sa perle précieuse,
 Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur son mûrier fertile
 Le ver du Cathay mêle et file
 Sa trame étincelante d'or.
 Viens, mes Muses pour ta parure
 De leur soie immortelle et pure
 Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
 Forment sous leurs doigts d'ambroisie
 D'un collier le brillant contour.
 Viens, Fanny : que ma main suspende
 Sur ton sein cette noble offrande...

.

IX.

A FANNY MALADE.

Quelquefois un souffle rapide
 Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
 L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur ;
 Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée!
 Un moment l'haleine enflammée
 De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
 Un peu de pâleur douce , épars sur ton visage ,
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !
 Quel regard , quel sourire , à peine sur ta couche
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !
 Et que de miel coulait de tes faibles accents !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre
 Alors qu'elle gémit , alors qu'on peut la plaindre ,
 Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs ,
 Fanny , que ton éclat eût trouvés insensibles ,
 Ils ne resteraient point paisibles
 Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui , quoique meilleure et plus belle ,
 Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle ;
 Je le vois. Mais du ciel , toi , l'orgueil et l'amour ,
 Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
 Sont des dieux la divine image ;
 Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
 Oublier tes loisirs , tes lentes rêveries ,
 Et tes dons et tes soins chercher les malheureux ,
 Tes délicates mains à leurs lèvres amères
 Présenter des suc's salutaires ,
 Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !
 Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie ,
 Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants !
 Et leur toit rayonner de ta douce présence ,
 Et la bonté , la complaisance ,
 Attendrir tes discours , plus chers que tes présents !

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah ! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières
Et te font des destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux ;
Vivre est te regarder, t'aimer et te le dire ;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

X.

VERSAILLES *.

O Versaille, ô bois, ô portiques,
 Marbres vivants, berceaux antiques,
 Par les dieux et les rois Èlysée embelli,
 A ton aspect, dans ma pensée,
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
 Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
 Dès que chez toi je vois sourire
 Mes pénates secrets couronnés de rameaux,
 D'où souvent les monts et les plaines
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
 Des gardes les nocturnes veilles,
 Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
 Mais le soleil, la solitude,
 Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
 Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse
 Une oisive et morne paresse
 Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
 Mon âme, d'ennui consumée,
 S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
 N'inquiètent plus mes desirs.

* Cette ode a été écrite peu de temps après le massacre des prisonniers de Versailles.

L'abandon , l'obscurité , l'ombre ,
 Une paix taciturne et sombre ,
 Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours ,
 Versailles ; s'il faut que je vive ,
 Nourris de mon flambeau la clarté fugitive ,
 Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie ,
 La vie encor n'est point tarie ,
 Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix
 Qui cherche les pas d'une belle ,
 Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle ,
 De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis. Heureux rivage !
 Tu conserves sa noble image ,
 Son nom , qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir ,
 Quand , l'âme doucement émue ,
 J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue ,
 Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
 Cette source , jadis féconde ,
 Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
 Sur mes lèvres tes bosquets sombres
 Forment pour elle encor ces poétiques nombres ,
 Langage d'amour et des dieux.

Ah ! témoin des succès du crime
 Si l'homme juste et magnanime
 Pouvait ouvrir son cœur à la félicité ,
 Versailles , tes routes fleuries ,
 Ton silence , fertile en belles rêveries ,
 N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
 Tes sommets verts, tes frais asiles,
 Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
 J'y vois errer l'ombre livide
 D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
 Précipite dans le cercueil.

XI.

A CHARLOTTE CORDAY,

EXÉCUTÉE LE 18 JUILLET 1795.

Quoi! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
 Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
 Consacrent leur Marat parmi les immortels,
 Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
 Des fanges du Parnasse un impudent reptile
 Vomit un hymne infâme au pied de ses autels*,

La vérité se tait! Dans sa bouche glacée,
 Des liens de la peur sa langue embarrassée
 Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux!
 Vivre est-il donc si doux? De quel prix est la vie,
 Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
 Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
 Toi qui crus par ta mort ressusciter la France

* Allusion à l'hymne composé par le député Audoin.

Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
 Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
 Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
 Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
 A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
 Le venimeux tissu de ses jours abhorrés!
 Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
 Tu vins redemander et les membres livides
 Et le sang des humains qu'il avait dévorés!

Son œil mourant t'a vuc, en ta superbe joie,
 Féliciter ton bras et contempler ta proie.
 Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
 Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
 Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
 Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre! admirant ton courage,
 Épuiserait Paros pour placer ton image
 Auprès d'Harmodius, auprès de son ami;
 Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
 Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
 Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
 C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
 Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
 Oh! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
 Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
 Crut te faire pâlir aux menaces de mort!

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
 Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,

Quand , à leur tribunal , sans crainte et sans appui ,
Ta douceur , ton langage et simple et magnanime
Leur apprit qu'en effet , tout puissant qu'est le crime ,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps , sous les dehors d'une allégresse aimable ,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi , dans le secret amassant la tempête ,
Rit un beau ciel d'azur , qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts , à soulever les mers.

Belle , jeune , brillante , aux bourreaux amenée ,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme , sur l'échafaud , tu méprisas la rage
D'un peuple abject , servile et fécond en outrage ,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire ,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule , tu fus un homme , et vengeas les humains !
Et nous , eunuques vils , troupeau lâche et sans âme ,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit ; de sa mâle louange
Entends , belle héroïne , entends l'auguste voix.
O Vertu , le poignard , seul espoir de la terre ,
Est ton arme sacrée , alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

XII.

LA JEUNE CAPTIVE.

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux pas mourir encore. ✓

scythc
 vine branc

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance :
 Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élançe.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

press

t

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin.

J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,

Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,

Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès encore a des asiles verts, shelter
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

XIII.

A MADEMOISELLE DE COIGNY.

Saint-Lazare.

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
Quel injuste ennemi te cache à la lumière ?
Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)
Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
J'avais peur que le vent décelât mon asile.
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau !
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.
Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,
L'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
Te promener encor sur le bord du ruisseau
Blanche et douce brebis à la voix innocente,
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,

Osé sortir du bois et bondir avec toi,
 Te bêler mes amours et t'appeler à moi,
 Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite
 M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,
 Et pour te dévorer eussent fondu sur toi
 Plutôt que te laisser un moment avec moi.

XIV.

Saint-Lazare.

Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
 Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,
 Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
 Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
 Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
 Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,
 Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-même,
 Le front baissé, l'œil sec et le visage blême,
 Tout le jour en silence, à ton foyer assis,
 Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.
 Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
 De ton faon dans les fers lionne séparée?
 J'entends ton abandon lugubre et gémissant;
 Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
 Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
 Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.
 Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
 « La voici, disent-ils, la femme de douleurs! »
 L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
 Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée! »
 — Ce qu'elle a? Tous les dieux contre elle sont unis :
 La femme désolée, elle a perdu son fils. »

IAMBES.

I.

Écrit pendant les fêtes théâtrales de la révolution (après le 10 août).

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :
Il nie, il jure sur l'autel ;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli faciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
 Dignes de notre liberté,
 Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
 Dignes de l'atroce démente
 Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté.

II.

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées
 Serpentent des fleuves de fiel. »
 J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
 Cueilli le poétique miel :

Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière ;
 Dans tous mes vers on pourra voir
 Si ma Muse naquit haineuse et meurtrière.
 Frustré d'un amoureux espoir,

Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe
 Immole un beau-père menteur ;
 Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
 Que j'apprête un lacet vengeur.

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
 La patrie allume ma voix ;
 La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
 Et mes fureurs servent les lois.

Contre les noirs Pythons et les hydres fangeuses,
 Le feu, le fer, arment mes mains ;
 Extirper sans pitié ces bêtes vénéneuses,
 C'est donner la vie aux humains.

III.

Saint-Lazare

te. n. b. 1/2

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort,
 Pâtre, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
 Dans cet abîme enseveli,
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l'oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
 Mille autres moutons, comme moi
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
 Un mot, à travers ces barreaux,
 A versé quelque baume en mon âme flétrie;
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis; vivez contents.
 En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre;
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits;
 A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
 Vivez, amis; vivez en paix.

IV

Saint-Lazaro

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur
 Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
 Quels beaux échanges d'amitié
 Font digne de regrets l'habitable des hommes?
 La peur blême et louche est leur dieu.
 Le désespoir!... le fer. Ah! lâches que nous sommes,
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
 Vienne, vienne la mort! Que la mort me délivre!
 Ainsi donc, mon cœur abattu
 Cède au poids de ses maux? Non, non, puissé-je vivre!
 Ma vie importe à la vertu;
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage,
 Brillants d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieus que jamais une épée
 N'étincellera dans mes mains,
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
 Peut encor servir les humains.
 Justice, vérité, si ma bouche sincère,
 Si mes pensers les plus secrets
 Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,

Et si les infâmes progrès,
 Si la risée atroce ou (plus atroce injure !)
 L'encens de hideux scélérats
 Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
 Sauvez-moi ; conservez un bras
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
 Mourir sans vider mon carquois !
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
 Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
 Ces tyrans effrontés de la France asservie,
 Égorgée !... O mon cher trésor,
 O ma plume ! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
 Par vous seuls je respire encor.
 Quoi ! nul ne restera pour attendre l'histoire •
 Sur tant de justes massacrés ;

.

Pour consoler leurs fils, leurs veuves et leurs mères ;
 Pour que des brigands abhorrés
 Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;
 Pour descendre jusqu'aux enfers
 Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
 Déjà levé sur ces pervers ;
 Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !
 Allons, étouffe tes clameurs ;
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
 Toi, Vertu, pleure si je meurs.

V.

Composé le 7 thermidor 1794, au matin, peu d'instants avant d'aller au supplice.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres

.

ÉPITRE

A M. ANDRÉ CHÉNIER,

PAR LE BRUN.

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau ;
La gloire a sur ton front séconé son flambeau ;
Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Byzance,
Chez un peuple farouche et des arts ennemi,
A la gloire un amour, à mon cœur un ami.

Que le nom de Péra soit vanté d'âge en âge !
Dans ces mêmes instants, sur ce même rivage,
Qui donnèrent Sophie * à l'amour enchanté,
Apollon te vouait à l'immortalité.
Lui-même sur les flots guida la nef agile
Qui portait des neuf Sœurs l'espérance fragile ;
Lui-même, sur nos bords, dans ton sein généreux
Souffla l'amour des arts, l'espoir d'un nom fameux.
Le vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides monts que voit au loin Solyme,
Le cèdre, dans son germe invisible à nos yeux,
Médite ces rameaux qui toucheront les cieux.

Ton laurier doit un jour ombrager le Parnasse ;
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace,
Si, modeste en son luxe, et docile aux neuf Sœurs,

Sophie de Tott, fille du baron de ce nom, qui habitait aussi Constanti-
nople, et à laquelle Le Brun a dédié plusieurs pièces de vers.

il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.
 Non, non ; j'en ai reçu ta fidèle promesse :
 Tu ne trahiras point les nymphes du Permesse :
 Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs amours,
 Adorer la fortune et ramper dans les cours.
 Ton front ne ceindra pas la mitre et le scandale ;
 Tu n'iras point, des lois embrouillant le dédale,
 Consumer tes beaux jours à dormir sur nos lis,
 Et vendre à ton réveil les arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble gloire,
 A choisi le sentier qui mène à la victoire.
 Les armes sont tes jeux : vole à nos étendards ;
 Les Muses te suivront sous les tentes de Mars.
 Les Muses enflammaient l'impétueux Eschyle.
 J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille.
 Un cœur ivre de gloire et d'immortalité
 Porte dans les combats un courage indompté ;
 Du vainqueur des Persans la jeunesse guerrière
 Toujours à son épée associait Homère.
 Frédéric, son rival, n'a-t-il pas sous nos yeux
 Fait parler Mars lui-même en vers mélodieux ?
 Couché sous un drapeau noir de sang et de poudre,
 N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la foudre,
 Avec grâce touché la lyre des neuf Sœurs,
 Et goûté dans un camp les paisibles douceurs ?
 Son camp fut leur séjour, son palais fut leur temple.
 Imite ces héros, suis leur auguste exemple.
 Laisse un oisif amas de braves destructeurs,
 De l'antique ignorance orgueilleux protecteurs,
 Ériger en vertu leur stupide manie,
 Dégrader l'art des vers et siffler le génie :
 Le langage des dieux n'est point fait pour les sots.
 L'art qui rend immortel ne plaît qu'à des héros.

Insensés ! que du moins vos rieurs indiscretés
Sachent des vils rimeurs distinguer les poètes !
A ces fils d'Apollon, ingrats ! n'en doutez plus,
Vous devez des plaisirs, des arts et des vertus.
Eh ! sans ressusciter les merveilles antiques,
Les chênes de Dodone et leurs vers prophétiques,
Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars,
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts,
Quel autre qu'un poète, en ses vives images,
Sut rendre à la vertu de célestes hommages,
La placer dans l'Olympe, et, sur les sombres bords,
Des supplices du crime épouvanter les morts ?
Les cieux à nos accents s'ouvrirent pour Alcide,
Et l'Érèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un monde juste est né des vers législateurs,
Et l'homme dut une âme à leurs sons créateurs.

Avant que la parole à nos yeux fût tracée,
Et qu'un papier muet fit parler la pensée,
Par un art plus divin les vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leur sens harmonieux.
L'âme, en sons mesurés, se peignit à l'oreille ;
La mémoire retint leur frappante merveille
Seuls fastes des mortels, ce langage épuré
Des usages, des lois, fut le dépôt sacré.
Grâce aux vers immortels, la seule Mnémosyne
Des siècles et des arts conserva l'origine.
Nul art n'a précédé l'art sublime des vers :
Il remonte au berceau de l'antique univers ;
Et cet art, le premier qu'inspira la nature,
S'éteindra le dernier chez la race future.
Aime cet art céleste, et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'épopée,

T'honore d'une palme à Voltaire échappée ;
Soit que de l'élegie exhalant les douleurs ,
De Properee, en tes vers, tu ranimes les pleurs ;
Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique ,
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique ;
Ou soit que, de Lucrece effaçant le grand nom ,
Assise au char ailé de l'immortel Buffon ,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature ,
Et nous peigne des cieus la mouvante structure ,
Tu me verras toujours applaudir tes succès ,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès.

Que du faite serein de ce temple des sages
Tu verras en pitié le monde et ses orages ,
Tant d'aveugles mortels s'agiter follement ,
Aux sentiers de la vie errer confusément ,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse ,
Combattre d'insolence ou lutter de bassesse ,
S'élever en rampant à d'indignes honneurs ,
Et se précipiter sur l'écueil des grandeurs !
Mais, tandis qu'agité du souffle de l'envie ,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la vie ,
Ce torrent de mortels roule à flots insensés
A travers les débris des siècles entassés ,
La gloire et l'amitié, plus douce que la gloire ,
Fixeront nos destins au temple de Mémoire.

LE BRUN.

HOMMAGE

AUX MANES D'ANDRÉ CHÉNIER,

PAR M. JULES LEFÈVRE.

Il existe des fleurs qui, sur des bords déserts,
De parfums enchantés n'embaument que les airs ;
Sous des cieux inconnus, des sources favorables
Qui pourraient nous guérir, et meurent dans les sables ;
Mais peut-être qu'un jour de propices vaisseaux
Viendront nous enrichir de ces trésors nouveaux.
Semblables à ces fleurs, à ces eaux ignorées,
Dans l'ombre il existait des pages inspirées,
Et soudain les écrits qu'avaient dictés les dieux
Se sont, pour nous ravir, révélés à nos yeux.
Je rends grâce, Chénier, à la main salutaire
Qui, d'un talent secret soulevant le mystère,
Rend à la gloire un nom qu'elle avait entendu,
Mais que depuis longtemps elle croyait perdu.
Je veux unir ma voix à cette voix aimée
Qui fit parler enfin la lente renommée ;
Daigne comme les siens accueillir mes accents :
Du plus obscur mortel les dieux aiment l'encens
Ton génie a séduit les cordes de ma lyre,
Tes beaux vers m'ont rendu la source du délire,
Et je crois respirer, tout plein de leur vertu,
Dans le parfum qu'ils ont celui qu'ils auraient eu.
Que te servit, hélas ! d'être le fils d'Homère,
D'avoir eu comme lui Mnemosyne pour mère ?

Les chœurs sacrés du Pinde, en voyant tes malheurs,
 Au lieu de te défendre ont répandu des pleurs,
 Et, des chants généreux divine inspiratrice,
 La liberté muette a permis ton supplice.
 Toi, de l'antiquité prêtre si curieux,
 Ta cendre est sans demeure, et tes mânes pieux,
 Aux bords fumeux du Styx errant à l'aventure,
 Attendent sans espoir la sainte sépulture.
 Ah ! du moins à son nom qu'on dresse un souvenir,
 Un autel où viendra s'affliger l'avenir !
 Vous y verrez souvent les Grâces attentives
 Accuser de sa mort les Parques trop hâtives ;
 Et comme allait jadis, sur le tombeau des preux,
 S'aiguiser des soldats le glaive valeureux,
 Nos poètes iront vers son urne inspirée
 Chercher comme l'écho de sa voix expirée.
 Penseur aux lèvres d'or retourné vers le ciel,
 Je te consacrerai le lait pur et le miel,
 Car le toit qu'honoraient tes récits poétiques
 Abrite maintenant mes pénates rustiques.
 Là tu chantas l'amour et ses molles douleurs,
 Moi j'attends ses baisers, et j'ai chanté ses pleurs ;
 Là je deviens poète, et, brûlant de ta flamme,
 Dans presque tous tes vers je retrouve mon âme.
 Eh ! qui, dans mon enclos que tes pieds ont foulé,
 N'attirerait le vol du *quadrupède ailé* !
 Là ta Camille pâle, et ta jeune captive,
 Et Mnazile, et Nèère, et ta Lydé plaintive,
 Comme aux jours d'Ossian, me semblent chaque soir,
 En m'apportant ta lyre, auprès de moi s'asseoir.
 Je voudrais, réveillant tes accents qu'on regrette,
 De tes sœurs du Parnasse être alors l'interprète ;
 Mais le sang que mes pleurs n'y peuvent effacer
 Émeut ma faible main, trop prompt à se glacer.

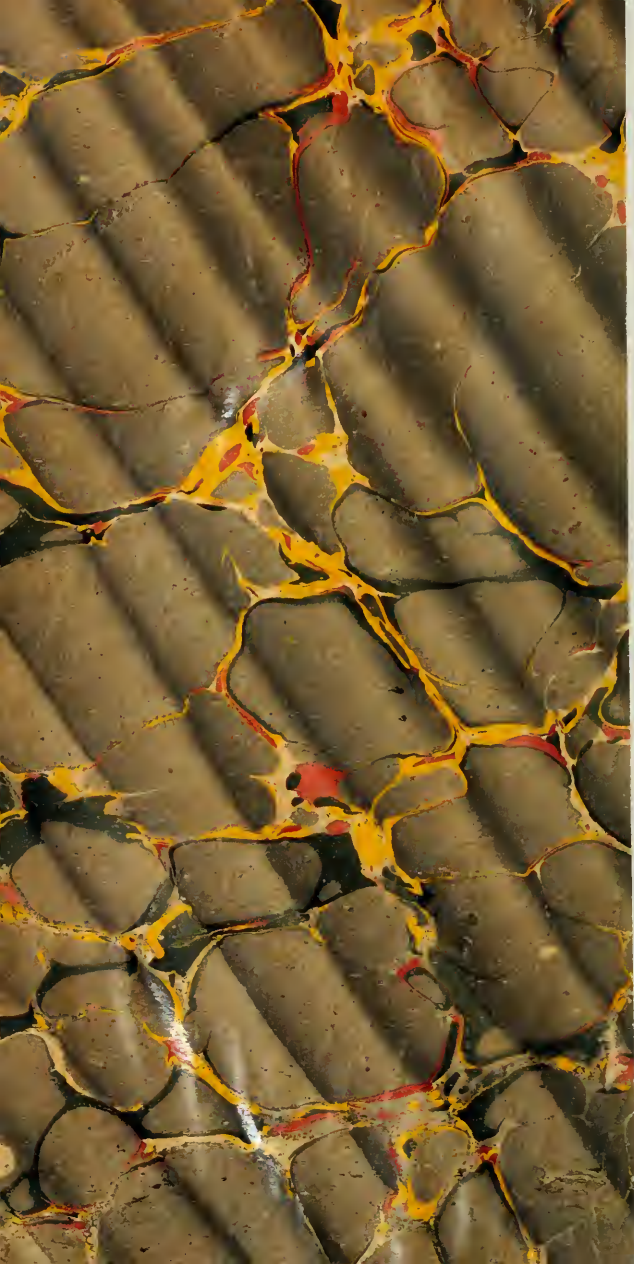
Jeune aigle à peine éclos, tu secouais ton aile :
 Déjà du globe ardent la lumière éternelle
 Ne pouvait de ton œil abaisser la fierté,
 Et déjà, t'élançant vers sa vaste clarté,
 Tu demandais aux dieux les rênes du tonnerre !
 La flèche a ramené ta course vers la terre :
 Tu mourus, jeune ami que je n'ai pas connu.

.

JULES LEFÈVRE (1819).

NOTA. — L'étendue de cette pièce ne nous permet pas de la transcrire en entier. Nous renvoyons le lecteur au beau volume de vers dont elle fait partie *.

* Le PARRICIDE, poème, suivi d'autres poésies, par M. Jules Lefèvre. Paris, Arniot. 1823.



PQ
1965
A1
1893

Chenier, Andre Marie
Poesies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

